

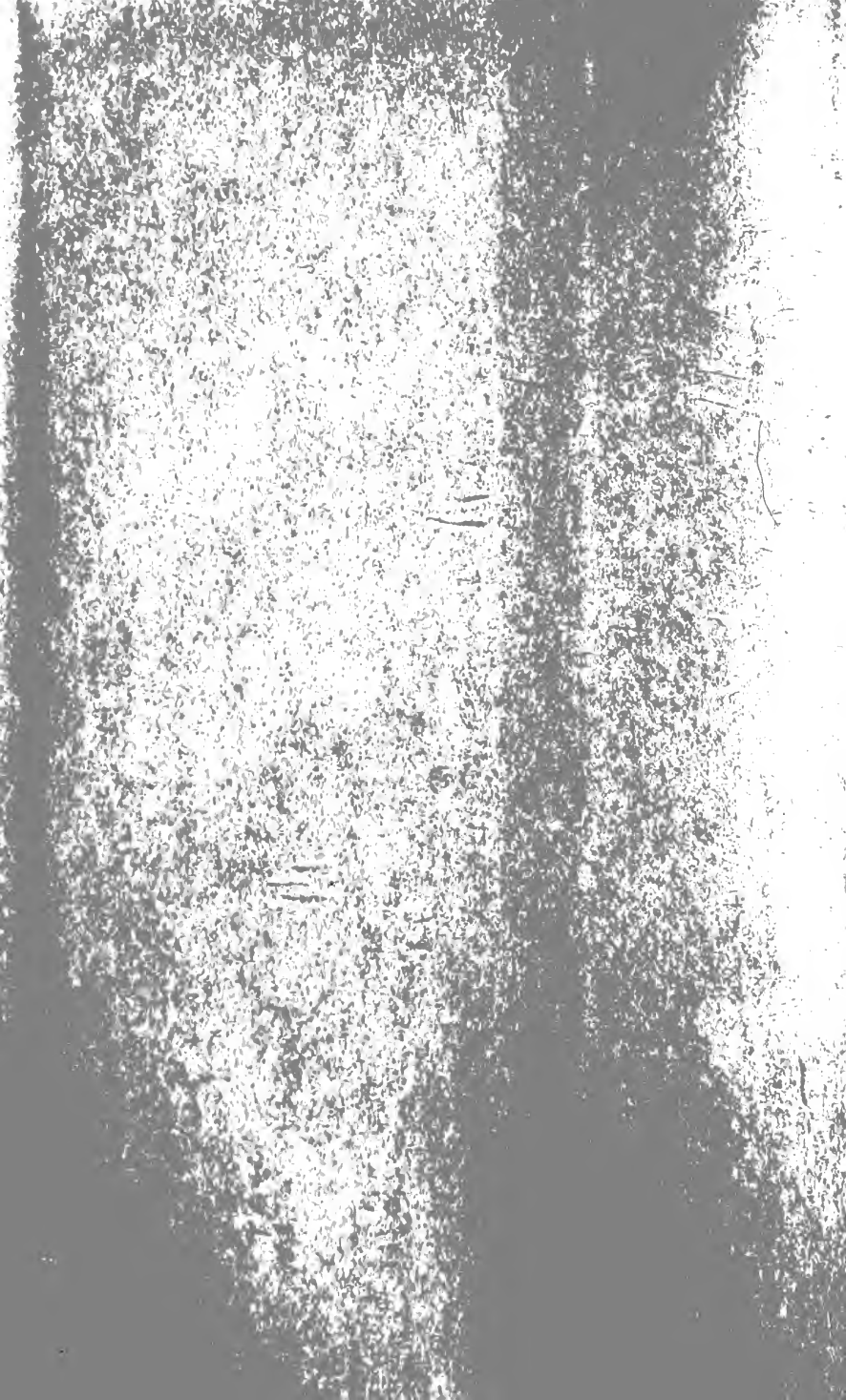
U d'/of OTTAWA



39003002502663











LE

CONTES ET NOUVELLES

PAR

CHARLES PONCY

CHARLES BONNET

COMPTES ET JOURNAUX



PARIS

AVR 25 1974

CHARLES PONCY

MAÇON A TOLLON.

SIXIÈME VOLUME

CONTES ET NOUVELLES

TOME PREMIER



MARSEILLE

GUEIDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4, rue Saint-Théodore, 4

1868.



406 305

PQ

2382

P88

1867

v. 6

LE MASSACRE D'UN AMI

I

Maître Gedde, le héros de cette histoire, habitait, à Cannes, une cabane au bord de la mer, en face des îles de Lérins, dont la principale et la plus rapprochée du continent, l'île Sainte-Marguerite, a servi de prison au Masque-de-Fer. Le gouvernement français y a longtemps interné les chefs des tribus algériennes révoltées contre notre domination.

Maître Gedde était un vieux grenadier de l'Empire.

En quittant le service, il s'était fait braconnier par amour du fusil. Il avait tant brûlé d'amorces dans sa vie qu'il en était devenu complètement sourd. Mais l'excellence de sa vue avait racheté cette infirmité et il était encore le plus habile et le plus infatigable chasseur de l'endroit. L'ardeur martiale qui le poussait autrefois contre les Cosaques le poussait aujourd'hui contre toute espèce de gibier. — Il découvrait dans les feuilles sèches ou sur la roche nue la piste invisible du sanglier et la retrouvait avec un flair merveilleux dès que les chiens l'avaient perdue. Il avait chassé avec succès le chamois dans les Alpes-Maritimes et tué le dernier chevreuil des forêts de l'Esterel. Aucun lièvre n'avait passé à portée de son fusil sans payer de sa vie cette témérité. Quant aux oiseaux, je ne vous en parle pas. L'ornithologie provençale ne compte pas une espèce dont il ne pût montrer quelques exemplaires dans son cabinet entre les hures grises de nos sangliers, les queues dorées de nos renards et les fauves fourrures de nos loups.

Le chien de maître Gedde était aussi un vieux grognard. C'était un magnifique chien mouton

qui, après avoir parcouru tous les camps de l'Europe, était devenu chien de chasse à force de patience et de leçons. Intelligent et fidèle comme un chien de régiment, il avait suivi les différentes phases de la vie de son maître et tout portait à croire qu'ils finiraient tranquillement leurs jours ensemble comme Baucis et Philémon.

Hélas !

Assis le soir devant sa treille autour de laquelle serpentait une corniche d'oiseaux de proie cloués au mur, maître Gedde, entouré de jeunes braconniers, et Mouton nonchalamment étendu à ses pieds, prenait des poses de Nemrod. Il semblait dire à son auditoire : « J'ai accompli mes douze travaux, je me repose ! »

Pauvre et naïf maître Gedde !... tes barbares voisins d'Afrique qui viennent mourir de nostalgie sur les rochers de la Provence, vont bientôt détruire tes illusions et ton repos. Entends, entends ces voix gutturales dont le vent de la mer t'apporte l'étrange accent ! On chante aux îles Sainte-Marguerite, ce matin. Y a-t-il encore un départ de prisonniers rendus à leur

patrie ou une distribution de couscoussou ?

— Que diable ont donc les Arabes ce matin, maître Gedde ? cria un brave pêcheur au vieux braconnier.

— Ils ont le diable, ma foi ! Que Dieu les confonde ! Ils font un vacarme d'enfer, ces damnés là. On dit que ce sont d'excellents tireurs ?

— C'est possible, répartit le pêcheur avec dédain ; mais pas un d'entre eux ne sait ce que c'est qu'un filet ou une ligne.

— Et ils n'ont pas tort, reprit le braconnier. Une bonne perdrix ou un gros lièvre vaut mieux que toutes les pêches miraculeuses du monde.

— Toujours le même, dit le pêcheur. Mais ne vous fâchez pas, maître Gedde. Voulez-vous venir déjeuner aux îles ? Vous verrez ce que signifient ces cris qui ressemblent assez à une bourrasque de mistral d'hiver.

Le braconnier siffla son chien et s'embarqua. Arrivé dans l'île, il se dirigea vers le fort où sont internés les Arabes. Un soldat d'Afrique remplissant auprès des prisonniers les fonctions d'interprète, vint au-devant de maître Gedde qu'il connaissait.

— Ah ! mon brave grenadier, arrivez vite et écoutez : ceci vous concerne.

— Qu'est-ce, qu'est-ce ? dit maître Gedde d'un ton moitié important, moitié ironique. A-t-on pris ici un sanglier venu à la nage des montagnes de la Corse ?

— Non pas, non pas, mon naïf provençal. En Afrique, on laisse chasser le sanglier aux enfants qui ont besoin de distractions. C'est du lion qu'il s'agit.

— Du lion ? dit maître Gedde avec explosion.

— Du lion, répéta tranquillement le soldat.

— Voyons ? ce doit être burlesque, cela.

— Chut, dit vivement l'interprète ; ils recommencent. Je vais vous traduire leur chant.

VOIX DU CHEF.

Entendez-vous, mes noirs, quelle voix formidable

Ebranle le désert de sable ?...

CHOEUR DES NOIRS.

Maître, aux armes ! ce cri strident

Trahit le roi de ce domaine.

Voici le lion dont la dent

Cherche un festin de chair humaine.

Allah ! seconde nos efforts
Et rends-nous forts.

Il y eut un silence. Le chœur reprit :

VOIX DU CHEF.

Avez-vous vu, mes noirs?... C'est la crinière rousse
Du lion que la faim courrouce !

CHŒUR DES NOIRS.

Maître, aux armes ! les fils d'Allah
Vont bien défendre ta demeure.
Voilà le lion, le voilà !
Feu tous ensemble, feu ! qu'il meure !
Allah ! sur le sable qu'il mord,
Le monstre est mort !

— Eh bien, maître Gedde, que dites-vous de ce chœur ? Le trouvez-vous toujours burlesque, comme vous disiez tout-à-l'heure ?

Maître Gedde tourna les talons sans répondre. Son visage s'était décomposé à l'audition de ces chants de triomphe dont la musique seule lui eût révélé le sujet terrible et grandiose. Il rentra chez lui en proie à un sourd

accès de colère et prit, pour se distraire, le journal l'*Algérie*, auquel le commandant de l'île était abonné et que le facteur déposait ordinairement chez le braconnier. Maître Gedde y lut ce qui suit :

« UN TUEUR DE LIONS. »

« Un jeune homme, maréchal des logis au quatrième escadron des spahis de Guelma, qui s'est fait un nom déjà célèbre par son audace et son intrépidité, vient d'ajouter un nouveau triomphe à ses exploits dignes d'un Nemrod.

« Ce courageux chasseur qui, naguère, a tué deux lions, l'un dans les bois de l'Archioua, l'autre près d'Aïn-Sefra, au col de Serd-el-Aouda, vient d'en tuer un troisième aux environs de Dréan. Gérard est un tout jeune homme, de taille élancée, aux traits fins et pleins d'énergie. Il est né à Pignans, dans le département du Var. M. le général Randon, commandant de la subdivision de Bône, a donné un fusil d'honneur à ce chasseur intrépide ; le duc d'Aumale, à qui Gérard fut présenté lors du passage du prince à Guelma, lui fit également cadeau d'un superbe fusil. »

Maître Gedde froissait le journal avec rage, quand un de ses disciples les plus aimés arriva tout essoufflé et lui dit :

— Savez-vous la nouvelle, maître ?

— Non, et je m'en passe ; va-t-en.

— Oh ! oh ! dit obstinément le jeune homme, ceci va vous remettre en belle humeur. Imaginez-vous que nous venons de lire dans le *Toulonnais* qu'un provençal, un compatriote presque, tue en Afrique les lions comme vous tuez les grives ici.

— Ah ça ! mais c'est une malédiction ! cria douloureusement le braconnier ; va-t-en, te dis-je, ou je te brûle comme une chouette.

Le jeune chasseur s'éloigna. Le seul motif plausible qu'il trouva pour justifier la colère du maître fut celui-ci : il aura *manqué* ce matin, il est déshonoré.

Maître Gedde descendit en ville et vint acheter une carte d'Afrique. Tout le jour la porte de sa cabane resta fermée ; toute la nuit on vit briller à travers les volets la lampe des veilles. Les pêcheurs l'appelèrent à diverses reprises, craignant qu'il ne fût malade. Il leur répondit qu'il ne s'était

jamais mieux porté, qu'il n'avait nul besoin de leur sollicitude.

Voici ce qui se passait dans la cabane.

Maître Gedde était penché sur une carte d'Afrique, les coudes sur la table, la tête dans les mains, les tempes en feu, comme Napoléon rêvant le blocus continental. Il cherchait depuis le matin un nom qu'il n'avait pas encore trouvé, et l'obstination fiévreuse qu'il apportait à ce travail si étranger à ses habitudes, imprimait à tout son être un frissonnement nerveux qui le faisait bondir sur sa chaise.

Enfin, vers minuit, il sembla sortir d'un rêve funeste. Il frappa dans ses deux mains comme pour s'applaudir lui-même d'une découverte et appela son chien.

— Viens ici, mon brave Mouton, viens ici ; regarde sur cette carte et vois ce que je viens d'y trouver.

Et son doigt indiquait un point de la côte septentrionale d'Afrique, où on lisait : *Montagne des Lions*.

Mouton promena sa belle tête sur la carte et la couvrit en entier de son opulente crinière ;

puis il regarda son maître d'un air qui voulait dire : « Comprends pas. »

— Regarde, te dis-je. Dans huit jours tu verras cette montagne, tu verras le cousin Adrien qui viendra d'Arzew où il est établi, faire partie de notre expédition. C'est un de mes élèves, Adrien, et un fier tireur, n'est-ce pas? Ah! l'on nous narguait! Ah! l'on avait partout l'air de nous dire : « Vous n'êtes que des tueurs de cailles! » Patience! patience! j'ai découvert la pépinière des lions. Patience; et dussions-nous être vingt fois dévorés, il faut tuer un lion. Ah! M. Gérard! vous me devez la moitié de votre couronne. Il y a vingt ans que je chasse et que je n'ai pas manqué une seule fois mon but. Et on ne m'en tient pas compte parce que je n'ai pas tué de lion. Patience!

Les plaintes intelligentes et mélancoliques de Mouton furent les seules protestations que maître Gedde vit s'élever contre son projet insensé; mais il ne les entendit pas : je vous ai dit qu'il était sourd.

Il écrivit au cousin Adrien de venir le recevoir à Oran, puis il prit la route de Marseille et partit pour l'Afrique, - - accompagné de son

fusil à deux coups et de Mouton, — par les paquebots de la compagnie Bazin. Deux jours après, dans la direction du Sud, on apercevait la terre au lever du soleil.

— Où sommes-nous ? demanda maître Gedde au timonier de quart.

— A Mers-el-Kébir.

— Mers-el-Kébir ? mais c'est à Oran que je vais.

— Eh bien ! Mers-el-Kébir, c'est Oran.

— Allons, se dit maître Gedde, il paraît que Mers-el-Kébir est le nom arabe d'Oran. Tous les français sont plus ou moins bédouins aujourd'hui.

II

Laissez-moi vite vous dire ce que c'est qu'Oran avant d'y introduire mon héros.

La ville d'Oran est coupée en deux par l'Oued-el-Rahhi, ravin profond où l'eau coule toute l'année. Elle est bâtie sur le versant des deux collines qui forment le ravin et qui sont couronnées de belles fortifications espagnoles.

Oran est la seconde ville de l'Algérie. Elle serait la première aujourd'hui si la colonie eût appartenu aux Anglais. Vue de la mer, elle offre cette physionomie qu'ont toutes les villes orientales, étalant au soleil leur diadème de minarets. Mais elle perd bientôt, aux yeux du voyageur qui pénètre dans son sein, ce prestige d'originalité et de lumière. Ses rues n'ont pas même ce caractère de certaines villes espagnoles où les Maurès ont empreint l'impérissable cachet de leur domination.

Au lieu de ce luxe d'architecture sarrasine que l'on admire encore aujourd'hui en Espagne, les descendants de Charles-Quint, maîtres d'Oran, n'y ont bâti que des forts. On n'y rencontre que des murailles percées d'embrasures. Le tremblement de terre de 1790 les eût détruites, si elles n'eussent été bâties sur le roc vif. Ces formidables travaux de défense ont fait et font encore d'Oran un second Gibraltar, bien plus redoutable que l'autre, dans ces parages où les vents du Nord-Ouest et du Nord-Est dominent. On voit autour de la ville de longs chemins couverts et des galeries de mines. La nouvelle Kasbah, où le bey avait établi sa rési-

dence et dont la porte est un chef-d'œuvre de sculpture ; la magnifique mosquée située près des remparts, à côté de la *Porte principale* ; la cathédrale et quelques débris des anciennes casernes, sont les seuls monuments dignes d'être cités : à moins qu'on ne considère comme des monuments les forts Bordj-el-Jordy, celui de Santa-Crus, le Château vieux, Saint-Philippe et Saint-André, le fort Sainte-Thérèse et celui de la Mouna qui commandent la plage.

Tout le reste n'est qu'un amas de maisons mauresques ou espagnoles, pauvres et laides, au milieu desquelles la tristesse qu'inspire toute décadence vous saisit le cœur. Les constructions françaises s'y sont multipliées et ont changé l'aspect bâtard de la ville. A Oran comme à Alger, le marteau du maçon creuse de profondes brèches dans la poétique misère du passé et nos édifices aux prosaïques contours acheveront sous peu la transformation. L'épidémie de la démolition a pénétré jusqu'au fond du quartier juif, dans la partie orientale de la ville. Encore quelques années de paix et Oran sera renouvelé, et, d'une colline à l'autre, toute

la ville sera bâtie comme le sont déjà sa rue Napoléon et sa place Kléber.

L'Oued-el-Rahhi fournit assez d'eau pour alimenter plusieurs moulins, et pour arroser les jardins dont le lit est caché par le feuillage des orangers, des bananiers et des vigoureux figuiers d'Europe. Cette partie de la ville est la plus riante et la plus gaie. C'est là qu'est bâti le nouvel hôpital militaire, au milieu de la verdure des arbres et de la fraîcheur de l'eau.

Cette belle végétation forme un heureux contraste avec les sables arides de la baie d'Oran où, faute de fond et d'abri, les navires ne peuvent mouiller, avec les rochers pelés de Mers-el-Kébir (grande rade), où nous avons laissé et où nous retrouvons maître Gedde, méditant l'extermination de la race léonine.

Le voilà donc, quittant les établissements de la Marine et marchant d'un pas résolu sur le chemin de Mers-el-Kébir à Oran, chemin qui nous a coûté tant d'or et de sueurs. Ce ne fut pas sans une religieuse émotion que le braconnier contempla cette route taillée à pic à une hauteur considérable au-dessus de la mer, dans

le roc vif de la falaise. Il admira beaucoup les sources thermâles qui jaillissent près des flots salés du golfe et il était plongé dans une extase profonde devant la grotte sous laquelle passe le chemin et qu'on dit aussi belle que celle du Pausilippe, lorsque quelqu'un lui frappa rudement sur l'épaule.

— Bonjour, maître Gedde !

— Cousin Adrien !

Deux baisers retentirent sous la voûte de la grotte. Mouton bondissait de joie en retrouvant le cher cousin Adrien qui l'avait tant de fois mené à la chasse au lièvre.

Une demi-heure après, Adrien et maître Gedde étaient attablés devant un bon déjeuner. Maître Gedde mangeait... comme un braconnier et réparait de son mieux le jeûne forcé que le mal de mer lui avait imposé.

Lorsque la faim du vieux soldat fut apaisée, il prit la parole et, s'adressant à Adrien :

— Ah çà ! mon gaillard, sais-tu ce que je viens faire ici ?

— J'attends que vous daigniez m'en instruire, dit, avec quelque inquiétude le cousin qui vit

prendre à maître Gedde un air de solennité qu'il ne lui connaissait pas encore.

— Tu n'as pas oublié mes leçons, mon enfant ?

— Au contraire, car dans le voisinage d'Abd-el-Kader, on ne peut que se perfectionner forcément dans l'art d'expédier les balles par la route la plus directe.

— Bien, jeune homme, bien ; j'avais toujours bien auguré de toi. Alors, tu vas te disposer à une expédition que je viens faire sur tes terres.

— Contre Abd-el-Kader ? dit le cousin en reculant épouvanté.

— Contre Abd-el-Kader ! fit dédaigneusement le braconnier ; tu sais bien que je ne suis plus au service.

— Mais alors ? . . .

— Mais alors, répartit mystérieusement maître Gedde, en se rapprochant d'Adrien comme s'il eût craint qu'on ne lui volât son idée, mais alors, c'est qu'il s'agit d'autre chose.

— Contre Abd-el-Rhaman ? dit le cousin.

— Que le diable t'emporte, avec tes noms qui vous déchirent la gorge ; que veux-tu que

je fasse de tes bédouins ? C'est contre les lions que je viens faire une expédition.

— Contre les lions ?

— Oui, enfant. Il y a par ici un Gérard qui en fait des boucheries quotidiennes et je veux lui prouver qu'il n'est pas le seul provençal capable d'abattre un lion.

— Voilà, dit le cousin consterné ce qui vous amène ici.

— Eh bien ! quelle figure de hibou me fais-tu là ? on dirait que tu viens de manquer une bécasse.

— Mais où croyez-vous trouver des lions ici ?

— Où ? Parbleu, à trois lieues d'Oran, dans la *Montagne des Lions*.

— Est-ce qu'il serait devenu fou ? se demanda Adrien avec une terreur croissante. Que vais-je faire de cet homme ?

— Eh bien ? fit le braconnier avec angoisse.

— Eh bien, c'est qu'il n'y a pas plus de lions ici que de tigres à Cannes, d'éléphants à Toulon, et que...

— Ta, ta, interrompit maître Gedde, nous connaissons ces belles raisons. Tu as mis trop

de temps à mâcher ta réponse, Adrien. L'amitié que tu me portes te fait trembler pour moi; mais moi je ne tremble de rien, entends-tu? Rassure-toi donc; j'ai vu les Cosaques, les Autrichiens, les Prussiens, les Anglais. Je n'ai pas bronché d'une semelle devant la gueule de tous les canons de l'Europe. Je n'ai pas plus peur de tes lions que de nos hirondelles. — Le coup d'œil juste, la poudre bien sèche et du sang-froid, et je m'en retourne avec une peau de lion sur mes épaules, comme un Hercule, et j'immortalise Cannes!

— Vous allez renoncer tout de suite à votre projet, entendez-vous, vieux fou? dit le jeune homme avec l'autorité de la raison.

— Tu veux donc que je sois déshonoré? répartit l'autre en pleurant. Ah! je le vois bien: on t'a écrit de Cannes. Et toi aussi te voilà de la conspiration que la jalousie a ourdie contre moi. Je suis venu en Afrique pour tuer des lions et j'en tuerai. Il m'en faut un, mort ou vivant. Vous êtes des lâches et des ingrats.

Adrien épuisa en vain toute son éloquence pour ébranler la résolution du vieux soldat; rien ne fut négligé pour le faire renoncer à sa

folle expédition, mais rien ne réussit. Alors Adrien, ne voulant pas encourir les railleries et le ridicule que soulèverait une pareille entreprise, souhaita le bonsoir à maître Gedde et reprit tranquillement la route d'Arzew.

Pendant le déjeuner, Mouton, par suite de la curiosité bien naturelle qui s'empare des hommes et des chiens à l'étranger, avait voulu faire connaissance avec la race canine du pays.

Il s'était égaré dans les rues d'Oran. Adrien le reconnut, l'appela, et le chien, croyant qu'il s'agissait de retourner vers son maître, suivit joyeusement le cousin vers Arzew.

Maître Gedde sortit de table à moitié ivre et dans un état incroyable d'exaspération. Il visita ses munitions de guerre, il glissa deux balles dans chaque canon de son fusil; puis il siffla son chien.

— Mouton ?

Mouton avait disparu.

Et lui aussi ! cria le vieux grognard d'une voix de tonnerre. Et lui aussi conspire contre mon honneur ! Ceci est un vol de confiance. — Mouton, dit-il solennellement, si je te retrouve, ma première décharge sera pour toi.

Notre homme , arrivé au pàroxisme de la fureur, ne comprit pas que la désertion de Mouton le sauvait du plus atroce ridicule dont un chasseur soit menacé. En effet, chasser le lion avec un chien ! — Si les musulmans eussent été rieurs !

Maître Gedde voulant faire grandement et sérieusement la chose , s'affubla d'un costume arabe, loua une cavale arabe sur laquelle il s'élança avec son ancienne agilité de soldat , puis il demanda à un indigène la *Montagne-des-Lions*.

La direction de la montagne lui fut indiquée.

— Tu vas chasser le chacal ? lui dit le maure.

— Que l'enfer te confonde, mécréant bavard ! c'est pour cela qu'on dit que les musulmans sont taciturnes ?

— Va demander un talisman à Sidi-el-Hadj-el-Aarbi, cria le maure.

El-Adj-el-Aarbi est le chérif le plus puissant et le marabout le plus vénéré de la province d'Oran. C'est lui qui, selon la poétique légende arabe, alla chercher le Chélif dans l'Atlas, pour arroser la plaine. Le fleuve docile suivit le

cheval du saint marabout , dessinant en grand sur le sol les ondulations que la queue du cheval décrivait dans l'air. Quand le marabout s'arrêta, le fleuve cessa de couler vers l'ouest et se dirigea sur la mer où il se jette entre le cap Ivi et Mostaganem.

Mais qu'importait à maître Gedde la légende arabe, le talisman du saint marabout ! il n'entendait plus rien. Il galopa sur la route de l'Est et reconnut instinctivement la *Montagne-des-Lions*.

Il était nuit lorsqu'il y arriva.

— Bon, se dit-il, je vais trouver les lions endormis. Ce n'est guère agir en brave ; mais que m'importe une lâcheté à mes yeux, pourvu que je me réhabilite à ceux des autres ?

Le braconnier était fort ému lorsqu'il pénétra dans la montagne. Comme sa surdité l'empêchait de distinguer aucun bruit, il croyait toujours entendre le rugissement des monstres épouvantés à son approche.

Le froid et les ténèbres de la nuit n'arrêtaient pas un instant l'intrépide chasseur. Il avança avec autant de confiance et d'audace

qu'il entraît autrefois dans une ville prise d'assaut.

Tout à coup, il aperçut, aux pieds d'un roc sombre, une masse énorme qui rôdait d'un air inquiet et dont les yeux flamboyaient dans l'ombre. C'était bien un lion : une tête puissante et ronde ; une crinière superbe que le vent faisait ondoyer avec une grâce qui vous figeait le sang dans les artères !

Le cœur du soldat battit à se rompre. Voici le moment suprême, pensa-il ; et il poussa sa cavale droit devant lui.

Maintenant, quelques pas rétrospectifs.

Vous vous souvenez sans doute qu'Adrien avait entraîné Mouton avec lui sur la route d'Arzew. Le chien, après trois heures de marche, reconnut que le chemin qu'il suivait ne le ramenait pas vers son maître. Il quitta furtivement Adrien et, surpris par la nuit, il s'égara malheureusement dans la *Montagne-des-Lions*.

Mouton ne reconnut pas tout de suite son maître sous l'étrange costume que celui-ci avait endossé. Pourtant son admirable flair le lui révéla après quelques instants d'inspection. Il

recula d'abord, attendant pour risquer une démonstration amicale, d'être plus sûr de son fait.

— Ah ! tu recules ! dit maître Gedde. Alors c'est que tu as peur.

Et il abaissa le canon de son fusil vers la pauvre bête.

Si maître Gedde avait connu Don-Quichotte, il se serait, en ce moment, comme le héros de Cervantès, salué du titre de *Chevalier-des-Lions*.

Mouton qui suivit de l'œil le mouvement du chasseur, s'élança vers lui en aboyant. Maître Gedde était sourd ; et, d'ailleurs, ne l'eût-il pas été, il est douteux qu'il n'eût pas persisté à prendre pour un lion son fidèle et malheureux chien, malgré les jappements désespérés que celui-ci jetait aux échos de la montagne.

— Ah ! tu m'attaques, cria-t-il avec joie. C'est cela, vive la guerre !

Il le coucha en joue et fit feu. Les deux balles sifflèrent dans le vide.

— Enfer et malédiction ! hurla le braconnier ; si je manque une seconde fois, je me fais sauter la cervelle sur place.

Mouton, épouvanté, bondit sur la route d'Oran, comme un véritable lion cette fois. Maître Gedde partit au grand galop derrière lui ; et nul ne pourrait dire ce qui passa dans le cœur de cet homme , pendant qu'il poursuivait ainsi son rêve de sang. Mouton courait avec la rapidité de la foudre , déchirant sa belle crinière , principale cause de la méprise de son maître , aux broussailles ardues du chemin. Il traversa ainsi le *Camp-des-Figuiers* , près le grand lac salé de Sebgha ; il traversa la tribu des Smélas, nos vieux et fidèles alliés, le village de Bir-el-Hassy, et entra dans Oran, en hurlant de fatigue et de désespoir. Maître Gedde lança après lui son cheval, qui brûla sous ses pieds la rue Napoléon, aux cris de : le lion ! le lion ! proférés par les poumons épuisés du cavalier. Arrivé devant le ravin , le chien n'eût pas le temps d'emboucher le pont qui relie les deux collines d'Oran. Le cheval lancé à fond de train et ne pouvant plus être retenu, se précipita dans l'Oued el-Rahhi avec le cavalier, à la suite de Mouton.

Les promeneurs attardés qui assistèrent au dénouement de ce drame terrible et burlesque,

entendirent un grand cri , puis une détonation épouvantable. Ils descendirent dans le ravin et trouvèrent le braconnier debout, le pied triomphalement posé sur la crinière sanglante du chien et tenant dans ses mains la bride du cheval tué roide sous le coup.

Maître Gedde, lui, s'était miraculeusement sauvé, mais il avait dit vrai : sa première balle avait été pour son chien, et il l'avait tué, en l'atteignant enfin au fond du ravin.

— Tiens, dit un spectateur, en approchant un flambeau et partant d'un immense éclat de rire, voilà le lion?... C'était, ma foi, bien la peine de faire un pareil vacarme ! La Montagne-des-Lions qui est accouchée d'un chien ! Etait-il enragé, au moins ?

— Non, dit un autre, il n'y a d'enragé que le maître.

Maître Gedde jeta un grand cri, un de ces cris avec lesquels il semble que l'âme s'envole : il avait reconnu Mouton.

Il tomba à la renverse et depuis qu'il est revenu à la vie, il n'est pas sorti de l'état d'imbecillité où l'a plongé sa chute affreuse et son incroyable mystification.

DÉSAUGIERS

Les auteurs comiques dont le génie a fait rire le monde ont été, dit-on, mélancoliques et tristes, tandis que la plupart des auteurs tragiques ont été, au contraire, très facétieux et très gais. On a invoqué, à l'appui de la première assertion, l'éternelle tristesse de Cervantès, l'austère figure de Molière ; à l'appui de la seconde, les spirituelles et folles saillies de Crébillon, l'innocente et sereine gaieté de Racine, jusqu'à l'heure où la disgrâce royale glaça son inspiration et détruisit sa santé. On en a conclu naturellement que les hommes d'intelligence,

lorsqu'ils échappent aux étreintes de leur idéal, ont besoin de se réfugier dans un ordre d'idées et de faits complètement opposé à leurs préoccupations habituelles, pour rétablir l'équilibre de leurs facultés trop tendues.

On pourrait citer contre cette règle, si c'en est une comme on le prétend, de nombreuses exceptions qui ne la confirmeraient certes pas : d'une part, Le Tasse, Le Camoëns, Jean-Jacques Rousseau ; et, d'autre part, Regnard, La Fontaine, Parny, dont le caractère, les mœurs et les œuvres ont été en si complète harmonie. Le célèbre chansonnier qui forme le sujet de cette étude peut être classé parmi ces exceptions et, sans qu'il s'en soit douté, il a peint lui-même, avec beaucoup de bonheur et de concision, son talent et sa vie dans ce quatrain qu'il adressa à la mémoire de Scarron :

La gaité qu'à ses maux il opposa toujours
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire ;
Et la Parque étonnée, en terminant ses jours,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.

Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers naquit le 18 novembre 1772, dans la petite ville de

Fréjus, l'antique *Marché de César*, qui avait vu naître, sous la domination romaine, tant d'autres illustrations : le grand acteur Roscius, auquel les romains décernèrent une pension de soixante mille livres ; C. Gallus, le mélodieux poète, ami d'Auguste, dont Ovide et Virgile ont loué les vers ; Grœcinus qui fut l'oracle du Sénat ; Agricola, beau-père de Tacite, philosophe et guerrier, qui conquit la Grande-Bretagne et que l'empereur Domitien, jaloux de sa réputation, fit empoisonner ; V. Paulinus, intendant-général de Provence et protecteur du poète Martial ; Fréjus, qui compte encore parmi ses enfants l'historien latin Anthelmi et le président du Directoire, Emmanuel Siéyès, une des premières, des plus pures gloires politiques de la Révolution.

Quel plus admirable berceau Dieu pouvait-il donner à un poète, que cette plaine de Fréjus jonchée d'aqueducs couronnés de lierre, de mousse et de lichens dorés, de chapiteaux et de sculptures, d'amphithéâtres en ruine, d'arcs de triomphe, de tout ce qui fit l'orgueil et la fortune du peuple-roi ? Désaugiers devenu homme et se rappelant ses premiers pas dans

cette plaine qu'arrosent les flots de l'Argens, et dont les vagues bleues de la Méditerranée viennent baiser les rives fleuries, disait avec raison que la prévoyance humaine eût dû fonder là la capitale du monde. Peut-on imaginer, en effet, une merveille pareille à l'assemblage heureusement combiné des splendeurs monumentales de la civilisation avec ces splendeurs de la nature : une immense étendue de terrains fertiles doucement inclinés vers la mer ; le magnifique cirque de montagnes de l'Estérel pour l'abriter, un fleuve paisible ondulant au milieu, le soleil du Midi pour l'éclairer et la Méditerranée qui eût apporté sur ces bords les trésors de tous les climats !...

Les Romains, qui prétendaient descendre des dieux et dont les œuvres gigantesques semblaient inspirées, il faut l'avouer, par cette origine, avaient fait ce rêve. Les ruines qu'ils ont laissées sur ce sol attestent encore qu'ils travaillaient courageusement à le réaliser. Mais Dieu n'avait pas ratifié leur projet. Il eut été trop beau pour de simples mortels. Les habitants de ce nouvel Eden n'auraient sans doute plus voulu mourir et, comme les

anges rebelles, ils se seraient insurgés contre la Providence.

Désaugiers, encore enfant, dut suivre à Paris son père, musicien et compositeur distingué, qui s'y lia avec Piccini et Glück et qui donna au Théâtre-Italien diverses partitions fort en vogue à cette époque. Le futur chansonnier, qui a mérité d'être appelé l'Anacréon français, fut élevé au collège Mazarin et s'y fit remarquer de bonne heure par les traits d'un esprit joyeux, pénétrant et subtil. Il faillit un instant, sur les conseils d'un prélat ami de sa famille, embrasser la carrière ecclésiastique ; il fit même, dans ce but, quelques semaines de noviciat au séminaire de Saint-Lazare ; mais sa véritable vocation prévalut heureusement sur cette détermination et il revint auprès de son père dont il voulut dès lors partager les travaux. Il composa, à l'âge de dix-sept ans, un petit vaudeville qui réussit d'une manière inespérée et, encouragé par ce succès, il arrangea en opéra comique le *Médecin malgré lui*, de Molière. Ce singulier travail, plein de verve originale et facile, fut mis en musique par son père et applaudi longtemps à l'Opéra.

Désaugiers perdit ce père chéri en 1793. Cette grande douleur, jointe à celle que lui causèrent les premiers excès de la Révolution, le déterminèrent à suivre à Saint-Domingue une de ses sœurs mariée à un colon de cette île. Mais en arrivant, au lieu de rencontrer le repos auquel son âme méditative aspirait et qu'il était venu chercher à travers l'Océan, il trouva cette malheureuse colonie, où la proclamation de l'abolition de l'esclavage l'avait devancé, en proie aux horreurs d'une guerre civile plus atroce encore que celle qui désolait la France. Forcé de prendre les armes comme tous ses compatriotes, il tomba aux mains des insurgés conduits par Dessalines, et fut condamné à être fusillé sur-le-champ. Dépouillé de ses vêtements, à genoux et les yeux bandés, il attendait l'instant suprême. Son extrême jeunesse inspira quelque intérêt à ses bourreaux. Ils cherchèrent un prétexte pour le sauver et la Providence le leur fournit en ce que, par un hasard miraculeux pendant cette guerre d'extermination, ils ne trouvèrent pas un seul cadavre de nègre à l'endroit où Désaugiers avait été fait prisonnier.

Il dut s'éloigner en toute hâte, se cacher dans les rochers et dans les bois et gagner, à travers mille dangers, le bord de la mer où il fut recueilli par un bâtiment anglais à destination des Etats-Unis. La traversée fut rude. La fatigue, les privations et surtout les émotions terribles qu'il avait subies, allumèrent dans son sang une fièvre ardente. L'équipage épouvanté, croyant reconnaître dans sa maladie les symptômes de la fièvre jaune, le terrible fléau de ces contrées, l'abandonna sur une côte près de New-York. Heureusement la Providence veillait toujours sur lui avec la même sollicitude. Une pauvre vieille femme le trouva mourant sur la grève, le porta dans sa cabane et lui prodigua des soins maternels qui lui rendirent la santé. Dès qu'il fut rétabli, il vint à New-York et s'adressa au consul de France, auprès duquel il se réclama de ses deux frères, alors secrétaires de la légation à Copenhague. Grâce à l'accueil généreux dont il fut l'objet de la part du consul, il parvint à s'acquitter envers sa bienfaitrice de l'hospitalité et des soins qu'il avait reçus d'elle, et se rendit à Philadelphie où il donna des leçons de clavecin jusqu'en 1797. A cette

époque, la France commençait à se remettre des affreuses convulsions qui l'avaient ébranlée et Désaugiers s'empessa de revenir à Paris où ses souvenirs, ses affections, ses sympathies et, par-dessus tout, le pressentiment de ses destinées l'appelaient invinciblement.

A partir de ce moment, Désaugiers se livra aux inspirations de son vrai génie et composa des chansons dont, selon l'expression d'un de ses biographes, l'élite peut être placée au rang des meilleures qui aient été faites dans le pays où on les fait le mieux. L'instant était d'ailleurs favorable au genre que Désaugiers adoptait. L'esprit français sentait le besoin de réagir de toute sa force et de toute sa vitalité assoupie contre le mutisme absolu imposé par les ombrageuses susceptibilités de la Terreur. Le retour de la chanson était donc, pour beaucoup de personnes, le retour de la liberté, de la gaieté, de la sécurité ; c'était la foi au lendemain qu'on avait perdue et qui revenait au cœur et aux lèvres de la nation, sous la forme d'un refrain satirique ou consolant. Le poète qui s'inspirait des circonstances trouvait un écho dans chaque voix.

Désaugiers vit bientôt se grouper, autour de sa popularité naissante, une foule d'admirateurs et d'amis. Reçu par acclamations membre du *Caveau moderne*, à la présidence duquel il fut appelé peu de temps après, il composa, pour cette joyeuse et spirituelle réunion, une série de chansons dont chacune est un véritable petit poème. Ses succès furent tels, que le sceptre du genre lui fut unanimement décerné par ses rivaux mêmes et qu'il le garda jusqu'à l'heure où Béranger apparut. Il était l'âme et le boute-en-train de ces fêtes littéraires. Elles lui inspirèrent ces fameux proverbes-chansons : *Tout ce qui lui n'est pas or ; l'Eau va toujours à la rivière ; Petite pluie abat grand vent ; le Code épicurien et la Treille de sincérité*, deux chefs-d'œuvre ! Un de ses contemporains, M. Creusé de Lesser, a écrit, dans la *Biographie Universelle*, un portrait de lui dans l'exercice de ses fonctions présidentielles. « Doué, dit-il, d'une physionomie heureuse et d'une voix douce et sonore, Désaugiers, d'ailleurs musicien, était un chanteur et même un acteur admirable. On peut dire qu'il jouait ses chansons. Il était heureux de la gaité qu'il

sentait alors et qu'il inspirait. C'était ordinairement à table qu'il les chantait : il était là comme sur son trépied et il rendait les oracles de la joie avec d'autant plus d'agrément que nulle méchanceté ne se mêlait à sa malice. »

Lié par l'esprit et par le cœur avec tous les jeunes auteurs dramatiques de l'époque, le chansonnier reporta ses aspirations vers le théâtre où le public avait jadis accueilli si favorablement ses débuts. La réputation qu'il avait acquise justifiait d'ailleurs cette ambition. Il s'associa avec Moreau, Rougemont, Francis, Servières, Brazier, Gentil et plusieurs autres vaudevillistes, complétant leur talent ou empruntant le leur pour compléter le sien. Les théâtres des Artistes, de la Montansier, des Troubadours, des Variétés et du Vaudeville ; et plus tard l'Opéra-comique, la Comédie-Française et l'Odéon, retentirent tour à tour et parfois simultanément des œuvres de cette imagination aussi féconde que brillante. Le nombre des pièces qu'il fit seul ou en société s'éleva à plus de cent-vingt. Il en est peu resté au répertoire moderne ; mais lorsqu'elles parurent, elles comptèrent presque toutes par

centaines leurs représentations. Ainsi la *Chatte merveilleuse* en eût jusqu'à quatre cents et les *Petites Danaïdes* atteignirent le chiffre fabuleux de six cents.

Sans doute ces petits ouvrages ne sont, pour la plupart, que de spirituelles bamboches, des pochades, des folies-vaudevilles, comme nous disons aujourd'hui. Ils n'ont pas soutenu le sévère jugement de la postérité; mais outre qu'ils ont fait oublier à la génération qui les vit éclore les orages de la Révolution, les triomphes et les désastres sanglants de l'Empire; outre le mérite d'avoir consolé tant de deuil et égayé tant de tristesses, ils contiennent tous des beautés littéraires qui, placées dans un autre cadre, seraient signées sans hésitation par les plus illustres noms modernes. Le talent de Désaugiers y éclate, en effet, à chaque page, comme une fusée lumineuse; et son esprit intarissable, semblable à un vin capiteux, communique au lecteur, au moment où il s'y attend le moins, cette expansive et bruyante gaité provençale qu'à travers les périls de sa jeunesse et les souffrances de son âge mûr, ce disciple d'Épicure et d'Horace conserva toujours. On ne peut

mieux comparer son génie qu'au silex : plus il le frappait, plus il en jaillissait d'étincelles.

En 1815, il fut appelé à succéder à Barré dans la direction du Vaudeville dont il releva la fortune et la vogue, malgré la concurrence des théâtres rivaux nouvellement créés et les tracasseries jalouses qu'on lui suscita. Le roi le décora en 1818.

Il résigna cependant ces fonctions en 1822, cédant à l'irrésistible besoin de retourner à sa joyeuse vie de poète, troublée par les exigences de son administration. D'ailleurs, son extrême bonté, son indulgence inépuisable ne pouvaient pas être longtemps compatibles avec ce rôle de directeur de théâtre dont il n'avait qu'en hésitant accepté la responsabilité et qui exige une aptitude spéciale, une application exclusive, une vigilance de tous les instants et une fermeté de caractère capable de lutter contre d'incessants obstacles. Ses qualités étaient là des défauts et il l'apprit à ses dépens. Des amis qu'il avait obligés lui firent perdre le fruit des économies qu'il avait pieusement amassées pour la dot de sa fille. Sa bonne humeur n'en

fut pas altérée, mais la nécessité du travail immédiat et permanent reparut. En 1825, l'espoir de rétablir sa modeste fortune lui fit accepter de nouveau la direction du Vaudeville, où l'appelaient le vœu des actionnaires et la volonté de Charles X qui chérissait sa personne et son talent. Cette espérance fut déçue. Le Gymnase et le théâtre des Nouveautés avaient porté un coup funeste à la vogue du Vaudeville et Désaugiers dut reprendre, cette fois avec la ferme intention de ne la plus quitter, cette plume à laquelle il devait sa célébrité et qu'une mort affreuse allait bientôt briser entre ses doigts.

Ce fut à cette même époque et pendant un voyage qu'il fit à Montmorency pour travailler à la pièce du sacre du roi, le *Vieillard d'Ivry*, que des attaques soudaines de coliques néphrétiques révélèrent en lui l'existence de la pierre. Il reçut la terrible nouvelle avec assez de calme, grâce à la confiance qu'on lui inspira dans le procédé de la lithotricie nouvellement découvert. Nous laissons parler encore une fois M. Creusé de Lesser qui a raconté en ces termes cette dernière phase de sa vie : — Ce

moyen produisit d'abord quelque effet et l'extraction de quelques fragments du corps étranger. Désaugiers, toujours porté à la plaisanterie et au jeu de mot, écrivait alors à l'un de ses amis : « Je suis à la fin de ma *carrière*. » Mais ce n'était pas dans le sens dont il se flattait que cette parole devait se réaliser. Des symptômes graves se déclarèrent. Il fallut renoncer à la lithotricie et, dans le dépérissement effrayant de sa santé, en venir à l'opération sanglante de la taille. Il s'y résigna avec courage et presque avec gaiété. Prophète encore malgré lui, il fit sur lui-même cette épitaphe facétieuse :

Ci-gît, hélas, sous cette pierre,
Un bon vivant mort de la pierre.
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Au fond, il était encore plein d'espérance ; il disait à sa famille : « Sentez-vous combien je vais être heureux ? Je pourrai dormir !... vous me verrez plus gai que jamais ! » La veille même de l'opération, il parlait au plus cher de

ses collaborateurs d'un voyage qu'ils feraient en Suisse et des ouvrages qu'ils composeraient ensemble. Mais les chants avaient cessé. L'opération était à peine achevée, les grandes douleurs auraient dû finir. Il s'en déclara de plus violentes encore, et peu de moments après, il expira dans les bras de ses médecins consternés.

C'était le 9 août 1827. Désaugiers n'avait pas encore cinquante-quatre ans.

Sa mort fut un deuil public pour la littérature. Tout ce que Paris renfermait d'artistes et de gens de lettres, se pressa à son convoi. M. Gentil, le plus cher de ses collaborateurs, voulut prononcer quelques mots sur son cercueil ; mais les sanglots étouffèrent sa voix et on l'emporta évanoui. On peut dire qu'il fut universellement regretté et Charles Nodier, le tendre et suave conteur, proposa de graver sur sa tombe cette courte et éloquente inscription :

CI-GIT QUI N'EUT PAS D'ENNEMIS.

Nous ne devons pas nous dissimuler que la plupart des faits contenus dans cette notice et racontés aussi rapidement que possible, per-

dront de leur intérêt avec le temps. L'avenir ne verra plus que le poète là où nous voyons encore l'homme. Mais nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence parce que, d'un côté, ils donnent une haute et complète idée du caractère de Désaugiers et parce que, d'un autre côté, beaucoup de ceux qui l'ont connu existent encore et que nous-même avons été bercé au bruit de ses refrains.

Il nous reste à examiner maintenant, en peu de mots, quelle place Désaugiers occupe comme écrivain parmi ses modèles et ses rivaux, bien qu'il ait évité lui-même avec soin, comme l'a dit Nodier dans un pieux et fraternel hommage rendu à sa mémoire, cette frivole discussion de prééminence, qu'il avait à redouter moins que personne.

Comme chansonnier, il domine incontestablement tous les maîtres du genre qui l'avaient précédé et qui chantèrent en même temps que lui. Il éclipsa, sans cependant les faire oublier, Panard, Collé, Laujon et tous ces joyeux convives de la table épicurienne dont il fut le législateur poétique et où il trôna depuis son retour d'Amérique jusqu'à sa mort. Béranger nous l'a

peint lui-même à cette place, dans sa chanson de *L'Académie et le Caveau* :

Je croyais voir le Président
Faire bailler en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme,
Que moi je le vaux, Dieu sait comme !
Mais ce Président sans façon
Ne pérorer ici qu'en chanson.
Toujours trop tôt sa harangue est finie ;
Non, non ce n'est point comme à l'Académie

Son vers est heureux et facile. Sa satire, ou pour mieux dire son épigramme, pleine de bonhomie et de bienveillance autant qu'étincelante d'esprit, s'attaque constamment aux choses, jamais aux personnes : ce qui explique et justifie l'éloge, presque unique de notre temps, que Nodier voulut graver sur son tombeau. L'étrangeté, l'originalité et l'élégance de ses rythmes tiennent du prodige, si l'on veut bien avoir égard aux difficultés qu'il s'y créait volontairement et dont il triomphait en se jouant. Quelles que fussent ces difficultés, ces incroyables tours de force de versification, il atteignait toujours le but auquel il visait, et le trait final s'épa-

nouissait comme de lui-même, sans trace de labeur, juste au moment et à l'endroit où il devait produire tout son effet. Ce qui est bien étonnant de la part d'un provençal, c'est qu'un grand nombre de ses chansons sont écrites dans cette espèce d'argot des faubourgs de Paris, qui consiste dans l'escamotage des *e* muets, et dans l'élision des hiatus à l'aide du *z*. La popularité du chansonnier y a gagné peut-être de son vivant, mais la renommée durable du poète y a certainement perdu. Il paraît du reste que le goût de l'époque tolérait cette licence puisque Béranger lui-même, l'harmonie et la correction personnifiées, nous en offre plusieurs exemples dans sa première manière.

Comme poète, Désaugiers est dominé par Béranger de toute la hauteur dont il avait dominé lui-même ses devanciers et ses contemporains. En donnant à la chanson la majesté de l'ode et l'influence politique et philosophique qu'elle a conquise par lui, Béranger devait nécessairement voir toutes les gloires rivales baisser pavillon devant la sienne. Rendons pourtant cette justice à Désaugiers que, comme Béranger et avant lui, il osa affranchir la lyre de

la tutelle mythologique, si puissante sous la République et sous l'Empire, et qui rend si lourde et si fastidieuse la poésie ultra-classique du commencement de notre siècle.

Comme homme politique aussi, Béranger, qui fut son élève avant d'être son maître, est placé bien plus haut que lui dans l'estime publique. Désaugiers fut, avec quelque raison, il faut l'avouer, accusé de palinodie. Il eut des refrains pour la République, il en eut pour l'Empire, pour la Restauration, pour la naissance du roi de Rome et pour celle du duc de Bordeaux, pour le mariage de Napoléon et pour le sacre de Charles X. C'est ce qui explique pourquoi le peuple, qui n'a pas à se piquer cependant de constance, mais qui a l'air d'aimer et d'admirer cette vertu chez les êtres supérieurs, chanta de préférence à ses chansons, même sous la Restauration, celles de Béranger et d'Emile Debraux. Mais Désaugiers était un esprit insouciant qui, en fait de gouvernement, s'en tenait volontiers à l'avis de la Providence, et il fêta tour à tour tous ceux qu'elle donna à la France, en un temps où la Providence s'en montra si malheureusement prodigue. — Doit-

on sérieusement le lui reprocher ? Pour le justifier absolument sur ce point, nous n'aurions besoin que de dire à presque tous ses contemporains : que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

Comme auteur dramatique, nous n'ajoutons rien à ce que nous avons dit déjà. Sa place lui a été assignée par les applaudissements de toute une génération, et son répertoire est une Californie ou plus d'un vaudevilliste moderne, prenant son bien où il le trouve, ne se gêne pas de puiser et dont il exhume les richesses en changeant tout simplement l'effigie de l'or qu'il en extrait.

Comme homme d'esprit, il n'eut pas son égal autour de lui, et de nos jours, Méry seul a pu lui être opposé. Il résuma, sinon l'esprit national, qui allait rayonner bientôt tout entier dans les couplets patriotiques de son rival et successeur heureux, Béranger ; du moins l'esprit français proprement dit, cette chose si fine, si mordante, si subtile et si délicate, qu'il est impossible de définir parce qu'elle échappe à l'analyse. Nul ne sut mieux que lui tourner un madrigal à la beauté et chacun sait par cœur

ce quatrain célèbre qu'un soir il décocha, pour ainsi dire à brûle-pourpoint, à une jolie chape-lière du Boulevard :

En te donnant des traits qui font tant de rivaux,
C'est pour un autre état que le ciel t'avait faite.
Qu'espères-tu gagner à vendre des chapeaux,
Lorsqu'à tous les passants tu fais perdre la tête ?

Qui ne se rappelle d'ailleurs son *Monsieur et Madame Denis* et son *Cadet Buteux*, cet enfant terrible qui fut aux ridicules de la Restauration ce qu'un autre personnage de même origine, M. Mayeux, fut aux excentricités du libéralisme, après 1830 !

Enfin, sa philosophie fut douce et sereine comme sa vie, et bien que, dans son *Code d'Epicure*, il eût dit, article VI :

L'Epicurien, des autels,
Fuira les nœuds éternels,
Attendu que ce qu'on aime
Ne peut, fût-ce Vénus même,
Paraître charmant
Eternellement,

il n'en resta pas moins un excellent époux et un père dévoué de cœur et d'âme à sa famille, dont il était justement adoré.

Tel fut cet homme qu'une mort prématurée et cruelle vint ravir à la littérature à un âge où de nouvelles couronnes l'attendaient certainement encore et à qui le ciel aurait dû donner les cheveux blancs d'Anacréon, puisqu'il lui en avait donné le génie aimable et brillant. Tel fut ce poète dont nous nous sommes efforcé d'apprécier sainement la vie et les œuvres et que notre Provence maternelle s'enorgueillira toujours de compter au nombre de ses enfants.

UN CANONNIER DU ROMULUS

Presque tous les promontoires du littoral provençal sont couronnés de petites chapelles dédiées à la patronne des marins. Dans chacun de ces ermitages, la Vierge est honorée sous un nom différent, tiré des miracles que la dévotion des habitants de la localité lui attribue.

Parmi les plus vénérées de ces madones protectrices, on cite *Notre-Dame de la Garde*, dont la chapelle, bâtie entre Saint-Nazaire et Toulon, sur le sommet du cap Sicier, semble suspendue dans les nuages.

Le premier vendredi de mai, jour consacré

par la tradition, les malades du pays vont processionnellement implorer le secours de cette divine consolatrice des affligés. Et le dimanche suivant, pour la remercier sans doute des guérisons qu'on espère obtenir d'elle, on se porte en foule vers la chapelle, où le service divin est célébré sur un autel couvert de bouquets et d'ex-voto. C'est ce pèlerinage qu'on désigne en Provence sous le nom de *fête du Mai*.

Au pied de la montagne, dans un grand cadre de chênes et de pins, se déroule du sud au nord-est une jolie plaine où les pèlerins du Mai, au retour de la messe, trouvent des restaurants en plein vent, *sub dio*, des bals sous les pinèdes, et, de tous côtés; des marchands de bimbeloterie et de bijoux, qui accourent au Mai comme à une foire.

Au mois d'avril 1856, je convins avec un de mes amis, qui s'est fait une belle réputation dans les arts et que Méry appelait le Vernet de l'aquarelle, d'accomplir un pèlerinage d'artiste à ce promontoire, but de tant d'autres pèlerinages plus profanes sous des dehors plus religieux. Pendant les quinze jours qui précédèrent le premier dimanche de mai, nous rêvâmes de

guirlandes de jeunes filles, vêtues de blanc, dansant sur les tapis de gazon à l'ombre des grands arbres ; de chansons joyeuses et de sonores éclats de rire, effarouchant les graves échos des solitudes. Pendant quinze jours nous caressâmes la perspective de si douces pastorales, nous entrevîmes de si adorables églogues en action, que les ombres de Virgile et de Théocrite durent en être profondément humiliées. Il est vrai qu'elles furent vengées par le plus grand luxe de mystification que le hasard ait jamais déployé contre de pauvres songes de poète.

Le 3 mai, en effet, à six heures du matin, nous nous embarquâmes, Courdouan et moi, à bord d'un des pyroscaphes qui transportent ce jour-là, de Toulon à la Seyne, les nombreux pèlerins du Mai. Courdouan portait sous le bras un album destiné à reproduire les groupes gracieux de jeunes gens, les rocs pittoresques, les bouquets de pins qu'il rencontrerait sur son passage ; moi je portais sur l'épaule un fusil aussi incommode qu'innocent, mais qui devait donner à ma prosaïque personne une certaine contenance, au milieu de la foule endimanchée

qui se presse à pareil jour, sur la route que nous allions parcourir.

Le petit navire à vapeur était chargé à fond. Plus de trois cents passagers encombraient son pont et ses cabines. Nous avions donc en perspective une traversée laborieuse. J'avais froid et, dans un soudain accès d'impatience, je levai vers le ciel un regard presque impertinent, comme pour lui demander raison de cette première contrariété.

Le ciel n'était guère de meilleure humeur que moi. Je constatai la coïncidence, mais je n'en fus ni flatté ni radouci. Des nuages lourds et gris voilaient l'horizon, et le soleil n'ouvrait ses yeux qu'avec effort, comme quelqu'un qui a passé une mauvaise nuit.

La mer n'avait pas plus de sourires que le ciel. Une houle hargneuse soulevait par intervalles inégaux le navire qui râlait de fatigue et d'ennui. Une brise du sud-est humide et froide, nous pénétrait les vêtements et les os. Les jeunes pèlerins du Mai, agacés par les beautés de seize ans assises contre les bastingages, protestaient seuls par des chants et des rires contre les maussades présages de l'atmosphère.

Mais, il était facile de le voir, les plus gais de la troupe se battaient les flancs pour échapper aux influences extérieures ; ils grelottaient sous leurs trop précoces vêtements d'été, et ils allaient regretter bientôt cette fanfaronnade de toilette que le ciel, contre sa bonhomie habituelle, ne voulait pas ratifier cette fois.

Il était plus de sept heures quand nous débarquâmes à La Seyne. Nous étions gelés, morfondus et peu disposés à poursuivre les églogues rêvées. Je fus, pour ma part, sérieusement tenté de précipiter mon fusil dans la darse, ne fût-ce que pour me venger contre quelque chose du prosaïque début de notre excursion. J'allongeai même un pas résolu vers le navire qui allait retourner à Toulon. Mais Courdouan me retint. Il me fit remarquer deux essaims de jeunes filles coquettes et charmantes, portant dans des corbeilles d'osier blanc des fruits et des fleurs et se dirigeant courageusement vers le Mai. Il me montra au loin d'admirables groupes de pins qui nous appelaient d'un air perfide. Il me fit rougir de mes craintes, me traita même de poltron ; bref, il stimula si bien mes jambes, mon amour-propre et mon imagination, qu'un

quart d'heure après, malgré mes pressentiments que j'ai, par expérience, le droit de croire infallibles, je franchissais avec lui les pentes raides et poudreuses qui conduisent, par des sentiers de chevriers, à la chapelle de Notre-Dame de la Garde, perchée sur la crête la plus élevée du Cap.

« Voilà, me dis-je une fois en route, la plus grande preuve de dévouement que j'aie jamais donnée à l'art et à l'amitié. »

Vers dix heures, nous atteignîmes la plaine.

Quelques quadrilles étaient déjà organisés. Je remarquai en passant que l'on dansait sans plaisir et sans entrain et que l'inquiétude envahissait les plus obstinés champions de la fête.

J'acquis la certitude que si j'avais été le seul, à bord, à manifester du malaise et de l'hésitation, c'est que j'avais seul osé être sincère.

Enfin, après quelques soudaines irradiations de soleil, qui faisaient ressembler les nuages à de grandes ombres chinoises, d'orageuses bouffées de vent montèrent de la mer. La pluie que mes nerfs, véritables baromètres vivants, avaient pressentie le matin, commença à détrempier les chemins. — On soutint assez bra-

vement la première ondée, espérant sans doute désarmer le *veto* intempestif des éléments. Mais les averses devenant de plus en plus fréquentes, force fut de battre en retraite. Dès ce moment, la démoralisation s'empara de tous ces pimpants danseurs et la débandade fut complète. Mon compagnon de route, dont l'enthousiasme artistique m'avait entraîné malgré moi dans cette équipée, était plus penaud, plus déconcerté que personne. J'eus un instant la pensée de lui proposer d'esquisser la déroute générale dont nous étions témoins, tandis que je monterais la garde à ses côtés, dans la crainte que quelque pèlerin furieux ne prit ce croquis pour une épigramme à son adresse. Cependant, comme j'étais en frais de sacrifices depuis le matin, je voulus me montrer clément jusqu'au bout et je rengainai ma petite vengeance.

Nous reprîmes le chemin de La Seyne avec une ardeur toute différente de celle dont nous venions de faire preuve quelques heures auparavant. Mais à peine avions-nous fait quelques milles qu'un épouvantable torrent d'eau nous arrêta tout court. Il me sembla qu'un nuage

diluvien s'ouvrait en grand sur nos têtes et que nous étions enveloppés d'eau comme si nous nous trouvions plongés en pleine rade, les pieds rivés au fond. Cela ne dura heureusement que quelques minutes : juste le temps qu'il fallait pour ne pas être tout-à-fait asphyxié.

Quand les arbres et les rochers reparurent autour de nous sur les marges du chemin, nous aperçûmes à nos côtés un brave vieillard qui avait été, comme nous, submergé par le tourbillon et qui secouait ses cheveux à la façon du plongeur qui reparaît à la surface de l'eau.

— Monsieur le chasseur, dit-il en s'adressant à moi, que dites-vous de ce temps ?

— Un peu pénétrant, répondis-je avec gravité.

— Si vous et votre compagnon vouliez accepter, dans ma petite maison de campagne, à cent pas d'ici, une hospitalité que je vous offre de bien grand cœur, vous échapperiez peut-être à un déluge semblable à celui de tout-à-l'heure ?

Je m'inclinai autant que la raideur de mes

vêtements, collés sur ma peau, me le permit et je répondis gracieusement :

— Merci, mon brave homme. Vous devez sentir par vous-même que le bain est trop complet pour que notre costume redoute de nouvelles inondations.

Il insista cependant et Courdouan finit par céder. Je le suivis avec la même résignation que j'avais montrée le matin, et j'eus lieu de me louer de cette détermination car Courdouan avait flairé cette fois une bonne aubaine d'artiste, à l'aide de laquelle il espérait bien que nous nous dédommagerions des fatigues et des mystifications de la journée.

En arrivant à l'habitation nous trouvâmes un bon feu attisé par une jolie enfant, et devant lequel nous nous installâmes avec un sentiment de bien-être infini. Pendant que la chaleur séchait nos habits trempés, mon regard découvrit, dans un angle de la cheminée, une histoire de Napoléon illustrée par Horace Vernet, et dans l'autre un grand buste de l'Empereur. Ces deux découvertes m'éclairèrent sur les goûts littéraires et sur le culte politique de notre hôte, lequel, pendant cet examen, changeait de vête-

mements et répondait avec plus ou moins de succès aux reproches que sa fille lui adressait sur la folle témérité d'un voyage au Mai par un ciel aussi menaçant qu'on l'avait vu le matin.

Sa toilette terminée, il vient s'asseoir auprès de nous d'un air jovial et je remarquai alors avec étonnement que le ruban rouge de la Légion-d'Honneur était noué à la boutonnière de sa veste de pinchinat.

— Monsieur a été militaire sans doute? demanda Courdouan, dont les regards avaient suivi la direction des miens.

— Marin, Monsieur, canonnier de marine.

— Et y a-t-il longtemps que vous avez été mis à la retraite?

— Oh oui! bien longtemps, dit-il avec un mélancolique sourire; voilà plus de trente ans que je vis dans cette bastide retirée. J'y consacre ce qui me reste de forces à travailler la terre et à élever ma fille.

— Quel a été votre dernier navire? dis-je d'un air distrait, autant pour flatter les souvenirs de notre vieil hôte que pour changer la tournure de la conversation, qui menaçait de

tomber dans l'attendrissement et les confidences de famille.

Le vieux marin releva sa tête par un mouvement soudain de verdeur et de jeunesse et, d'une voix orgueilleuse, cria, plutôt qu'il ne prononça, le nom du *Romulus*.

Mon enfance avait si souvent entendu raconter le combat du *Romulus*, cette glorieuse lutte d'un vaisseau contre toute une escadre, et qui jeta un dernier rayon sur la malheureuse marine de l'Empire, que, devenu homme, cette histoire me semblait déjà ensevelie dans la nuit des temps. En retrouvant tout-à-coup un héros encore vivant de cette belle épopée, j'assignai vite, dans mon cerveau une date plus exacte à cet événement et je regardai avec une avidité respectueuse ce débris d'une génération d'hommes qui, après quarante ans de fatigues surhumaines, de guerres, de privations et de souffrances, ont trouvé en eux assez de forces pour vivre encore trente ans dans la pauvreté et les soucis domestiques.

— La pluie tombe à torrents, dis-je au vieux canonnier. Nous ne pourrons nous remettre en route que dans quelques heures peut-être.

Soyez aimable tout-à-fait et complétez votre cordiale hospitalité par le récit du combat du *Romulus*, dont j'ai lu ou entendu une foule de narrations toutes plus contradictoires les unes que les autres.

— C'est une histoire trop vieille pour qu'elle puisse vous intéresser, répondit-il.

— Les faits de ce genre ne vieillissent jamais, repris-je avec insistance. Qu'y a-t-il de plus immortel que la gloire ?

— Je vous promets, dit Courdouan, de m'inspirer de votre récit et de reproduire un jour sur la toile, tel que vous nous le tracerez, le tableau du combat du *Romulus*.

— Et moi, ajoutai-je, je m'engage à retenir fidèlement votre narration, à la publier et à dire, à ce propos, beaucoup de mal des Anglais.

J'avais bien la conviction que j'excitais en lui une passion mauvaise et qui n'est plus guère de notre temps, en lui promettant de jeter l'anathème à nos vieux rivaux, dans la publication du récit qu'il allait nous faire ; mais j'avais aussi la conviction que c'était le seul moyen de desserrer les dents à ce vieux loup de

mer. En effet, cette considération l'emporta sur tous ses scrupules de modestie et sur sa difficulté d'élocution.

— « Ecoutez, dit-il en s'agitant sur sa chaise, comme si ce souvenir l'eût galvanisé.

« En 1814, le 11 février, le vice-amiral Emériaux qui avait sous son commandement, dans la rade de Toulon, vingt-un vaisseaux de ligne, dont quatre à trois batteries, et onze frégates, détacha de cette escadre une division de quatre vaisseaux et de trois frégates pour aller protéger l'arrivée du vaisseau le *Scipion* qui ralliait le port de Toulon. Ce vaisseau, construit à Gênes, y avait été longtemps retenu par le blocus anglais. Mais un coup de vent du sud-est ayant forcé les vaisseaux britanniques à gagner le large, il s'était hâté de prendre la mer; et c'est sur le signal des vigies de la côte, qui nous avaient informé de ce mouvement, que le vice-amiral Emériaux expédia au-devant du *Scipion*, sous les ordres du contre-amiral Cosmao, les vaisseaux le *Sceptre*, le *Trident*, le *Génois* et le *Romulus*, et les frégates la *Médée*, l'*Adrienne* et la *Dryade*.

« Nous dérapâmes immédiatement. Nous

rencontrâmes au large des vents variables, à l'aide desquels notre division se trouvait le lendemain, à la pointe du jour, à vingt milles environ dans l'est des îles d'Hyères.

Au lever du soleil, la *Médée* signala deux frégates anglaises auxquelles on s'empressa de donner la chasse, pendant que le *Scipion*, signalé aussi dans le golfe Juan, arrivait à nous sous toutes voiles.

« Mais outre les deux frégates ennemies, la vigie aperçut bientôt un trois-ponts anglais, puis un second, puis un vaisseau de quatre-vingts, puis un autre, puis d'autres encore ; si bien que, vingt minutes après, nous reconnûmes l'escadre rouge, aux ordres de sir Pelew, (depuis lord Exmouth), composée de quinze vaisseaux et de trois frégates, arrivant sur nous beaupré sur poupe, toutes voiles dehors !

« L'escadre anglaise trouvant au large des chances de vent favorables que la proximité de la côte nous enlevait, courait sur nous avec une effrayante rapidité. Aussi le cri terrible de *branle-bas* ! résonna-t-il dans les entrailles des vaisseaux de la division française. Cependant, la brise arrivant enfin dans nos eaux, nous char-

geâmes la mâture d'autant de toile qu'elle en pouvait porter, et nous primes chasse devant l'ennemi vers le mouillage des îles d'Hyères.

« La brise continuant à nous servir, ordre fut donné de ne plus nous arrêter qu'à Toulon et de serrer la côte le plus près possible. L'amiral anglais, devinant ce projet, doubla rapidement les îles, et à peine la division française était-elle par le travers du cap Carqueirane, que déjà les vaisseaux d'avant garde de l'escadre rouge marchaient sur une ligne parallèle à la nôtre, à deux ou trois portées de canon. Dix minutes après, des volées étaient échangées entre le *Sceptre* et le vaisseau-amiral anglais, le *Calédonia*. — Le *Sceptre*, le *Génois*, le *Trident*, le *Scipion*, l'*Adrienne* et la *Médée* parvinrent à franchir la ligne anglaise. La *Dryade* et le *Romulus*, vaisseau de serre-file et mauvais voilier, furent coupés. La *Dryade*, commandée par M. Charles Baudin, capitaine de frégate, depuis vice-amiral, passa résolûment devant le trois-ponts anglais, au risque d'être broyée. Elle passa si près de lui qu'elle faillit lui emporter le beaupré. Malgré la perspective certaine d'être foudroyé, le commandant Bau-

din resta debout sur les bastingages, et son équipage, au lieu de se coucher à plat ventre, comme l'ordre lui en avait été donné, s'élança tout entier dans les hunes, au cri de : *Vive l'Empereur !* Lord Exmouth, surpris et confondu d'une audace aussi inouïe, ôta son chapeau, salua la frégate et garda tout son feu pour le *Romulus*.

— Il me semble, dis-je en interrompant notre narrateur, que voilà un beau procédé de la part de l'amiral anglais et qui devrait vous réconcilier un peu avec lui ?

— Oui, reprit-il en frappant du pied sur les tisons ; mais vous ne voyez donc pas le calcul qui se cachait sous cette prétendue générosité. L'amiral anglais craignait tout simplement qu'un engagement avec la *Dryade*, quelque rapide qu'il fût, ne donnât au *Romulus* le temps de s'engolfer dans la baie. Cela est tellement vrai que, dès que la frégate eut cessé de lui barrer le passage, le *Calédonia* se trouva par le travers du *Romulus*, à deux portées de pistolet.

« Nous avons à notre bord deux hommes d'un immense courage et d'une prodigieuse ha-

bileté : le capitaine de vaisseau Rolland, qui commandait le navire et le pilote Reboul qui connaissait, à un pouce près, la hauteur du fond sur toute la longueur de la côte. C'est à ces deux hommes, plus encore qu'à la bravoure de son équipage, que le *Romulus* dut son salut.

« Nous arrivions alors sous les falaises à pic de Sainte-Marguerite. Nous passions si près d'elles que les vergues semblaient en effleurer les roches verticales et que, durant le combat qui allait s'engager, les éclats de rochers soulevés par les boulets ennemis, vinrent blesser des hommes jusque sur le pont du *Romulus*.

« C'est en ce moment qu'une effroyable détonation partit des flancs du *Calédonia*. Un silence d'une minute se fit. Le cri de FEU ! poussé par le capitaine Rolland retentit alors comme un grondement de tonnerre dans notre batterie et le *Romulus* lança sa première bordée de babord au cri de : *Vive l'Empereur !*

« Au bruit de la canonnade, le *Sceptre* et le reste de la division revinrent subitement au vent pour entrer dans le feu, mais l'*Austerlitz*, qui commandait la rade, à l'aide de signaux qu'il

arbora, intima l'ordre au contre-amiral Cosmao de rallier l'escadre avec les vaisseaux de sa division et nous laissa réduits à nos propres forces, devant le géant qui nous écrasait.

« Nous avions à peine rechargé que les grappins d'abordage roulèrent leurs ongles de fer autour de nos vergues, et qu'un second vaisseau à trois-ponts, le *Boyne*, monté par le contre-amiral Smith, vint canonner le *Romulus* à une demi-portée de pistolet. Nous reçûmes le nouveau venu de la même façon que nous avions reçu le *Calédonia* et nous serrâmes la côte le plus près possible, autant pour éviter un abordage qui nous eût livré à l'ennemi, que pour entraîner celui-ci à s'échouer sur les bancs de rochers, entre lesquels notre vaisseau glissait avec un bonheur qui tenait du prodige.

« Pendant un quart d'heure, les Anglais, prenant notre vaisseau pour le *Scipion*, au-devant duquel notre division avait été envoyée, nous crièrent : *Rendez-vous, braves Gênois!* Notre mitraille répondit seule pour nous.

« En ce moment, un secours inespéré nous tomba du ciel. Il faut vous dire qu'à cette épo-

que, la France était épuisée d'hommes ; que les vaisseaux étaient loin d'avoir un équipage de guerre complet et que les fortifications de second ordre étaient totalement désertes. Les Anglais le savaient aussi bien que nous, puisqu'ils avaient osé s'aventurer ainsi jusque sous le fort de Sainte-Marguerite, où le combat avait lieu. Mais ils n'avaient pas prévu le dévouement d'un brave citoyen nommé Blache, qui, attiré sur la falaise par le bruit de la canonnade, pénétra dans le fort avec ses enfants, défonça la poudrière, chargea les canons et causa de graves avaries dans la mâture du *Calédonia*, lequel commençait d'ailleurs à s'éloigner de nous, ayant deviné notre intention de le faire échouer.

« Mais un troisième vaisseau anglais de quatre-vingts bouches à feu et tirant moins d'eau que les deux trois-ponts, arriva sur nous et nous mitraillea presque bord à bord avec une nouvelle fureur. Tout-à-coup deux nouvelles funestes se répandirent dans le vaisseau. Le capitaine Rolland venait de tomber sans connaissance sur le pont, frappé d'un biscaien à la tête, et un boulet venait de traverser de part en

part la sainte-barbe, de sorte qu'on s'attendait à voir sauter le navire à chaque seconde.

« Ces deux désastres qui doubleraient pour nous l'imminence de la mort, au lieu de nous abattre, montèrent notre cerveau au paroxysme de l'enthousiasme. Le *Romulus*, encombré de morts et de blessés qui roulaient dans une sorte de boue sanglante, répondit coup pour coup pendant une heure encore aux trois cents bouches à feu qui le foudroyaient, jusqu'à ce qu'enfin il fut parvenu à s'engolfer dans la baie de Toulon, où les vaisseaux anglais l'abandonnèrent.

« Nous quittâmes alors la batterie de trente-six, où tout ce qui était resté vivant à bord s'était réfugié. Il n'y avait plus que deux hommes debout sur le pont : le capitaine Rolland, qui commandait encore le feu malgré la blessure qui avait fracassé son crâne, et le pilote Reboul qui tenait encore la barre du gouvernail. Sur un signe du capitaine, je courus à la poupe, en passant par les porte-haubans, le pont étant tout-à-fait impraticable ; je chargeai encore à mitraille les trois seules pièces qui, de toute l'artillerie des gaillards, restassent en

état de fonctionner, et je les tirai sur le *Boyne* que j'enfilai de l'arrière à l'avant et à bord duquel cette dernière décharge, tout-à-fait inattendue, fit un carnage horrible.

« Un quart d'heure après, le *Romulus*, ayant sa joue et sa hanche de babord complètement démantelées, ses bastingages rasés comme un ponton, ses bas-mâts écharpés, son mât de misaine rompu, ses huniers et ses perroquets coupés, ses manœuvres courantes hâchées, ses voiles criblées, dont les lambeaux pendaient le long du bord, rentrait triomphant dans la rade semblable à un sanglier éventré qui, par ses flancs entr'ouverts, traîne encore jusqu'à sa tanière ses entrailles pantelantes.

« L'escadre nous accueillit par des bravos frénétiques. Les équipages, debout sur les vergues, le chapeau en l'air, nous saluèrent du cri mille fois répété de : *Vive le Romulus!* L'Empereur, qui apprit à Champ-Aubert notre magnifique défense, créa notre commandant baron de l'Empire et commandeur de la Légion-d'Honneur; puis il signa quarante brevets de chevalier du même ordre pour les officiers et l'équipage du *Romulus*. Je fus compris au

nombre des quarante élus dont ces brevets vinrent étoiler la poitrine.

« Mais notre triomphe le plus éclatant nous vint de lord Exmouth lui-même. Il avait à bord du *Calédonia* un jeune français, élève de marine, qu'il avait fait prisonnier à La Ciotat. Il l'avait fait monter de force sur le pont, au moment de l'action, pour lui « montrer comment les Anglais prenaient un vaisseau français. »

« Après le combat, l'amiral prit la main du jeune homme et lui dit :

— « Si j'ai jamais cru prendre un vaisseau, « ç'a été, à coup sûr, le *Romulus*. Allez dire « de ma part au commandant Rolland, au nom « de qui je vous fais libre, qu'il est un grand « marin et un grand cœur ! »

« Ce combat nous coûta cher : nous eûmes trente-deux hommes tués, parmi lesquels trois lieutenants de vaisseau. Cent quatre-vingts blessés furent amputés dans la nuit, et il ne resta pas à bord vingt hommes intacts. Mais soyez bien persuadés qu'à bord des trois vaisseaux anglais le massacre ne dut pas être moindre.

« Voilà le récit du combat du *Romulus*, au-

quel l'escadre française, mouillée dans la rade, assista, pour ainsi dire, les bras croisés, retenue à l'ancre par le vent debout, par ses instructions peut-être, et obligée d'ailleurs de défendre la rade elle-même. Car l'amiral anglais, craignant que le *Calédonia* ne s'engagea trop avant à la poursuite du *Romulus*, avait, dans le cas où la retraite lui eût été coupée, fait le signal suprême à son escadre d'entrer à pleines voiles dans le port et de venir le dégager sous les canons de tous nos vaisseaux et de tous nos forts. »

Le vieux marin se tut. Ses yeux qui, pendant tout ce récit, avaient lancé des éclairs comme le canon du *Romulus*, se gonflèrent de larmes que je compris. Je sentis que l'émotion me gagnait à mon tour et je me levai sur-le-champ, après avoir étreint avec admiration et respect les mains tremblantes de notre vieil hôte.

Quand nous primes congé de lui, le ciel était redevenu presque beau. Il nous arrêta sur le seuil pour me rappeler la promesse que j'accomplis aujourd'hui. Je repris avec Courdouan le chemin de La Seyne. Nous avons été tous deux si impressionnés par ce récit que nous

aurions complètement oublié le triste concours de circonstances atmosphériques qui nous avait amenés devant la cheminée du vieux canonnier, sans l'encombrement de passagers que nous rencontrâmes à bord des bateaux à vapeur ed Toulon. Que de toilettes fripées et souillées de fange ! que de chapeaux de paille collés sur les joues et affectant les formes les plus phénoménales ! Que de pèlerins et surtout que de pélerines maussades et furieuses contre ce grand mystificateur que l'on appelle le mois de mai !

Aujourd'hui cependant, le souvenir de la tempête qui contraria cette excursion s'est totalement effacé de ma mémoire, pour n'y laisser que celui du récit recueilli, par un hasard providentiel, de la bouche même d'un héros du *Romulus*. Et je me demande si, en accomplissant notre pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, tel que nous l'avions projeté, nous aurions été aussi bien partagés sous le rapport poétique, et si l'histoire de l'héroïque défense du *Romulus* ne vaut pas mieux qu'une fade églogue ? J'arrive à cette conclusion que, grâce à l'épouvantable déluge qui nous assaillit ce jour-là, je puis prouver ce que je dis au vieux marin en le

quittant : « Rien ne vieillit moins que la gloire ! »
Et la preuve, c'est qu'un demi-siècle après le
combat du *Romulus*, je rends un nouvel hom-
mage aux héros de cette lutte homérique ; c'est
que ce récit a inspiré à Courdouan une de
ses plus admirables compositions.



PHYSIOLOGIE DE LA TOUX

Non, Dieu merci, ceci n'est pas un article de médecine. Je m'empresse de vous en prévenir afin que ce titre ne vous décourage pas tout d'abord. Mon but est tout simplement d'examiner ce que l'action de la toux peut offrir d'observations morales.

Je laisse donc de côté la toux métallique du phthisique ; la cruelle toux du rhume en général et de la grippe en particulier et je vais passer en revue les diverses toux volontaires, celles qui trahissent chez les individus certaines dispositions de l'âme. Vous verrez qu'en bien ob-

servant, il est facile de deviner le caractère ou l'humeur de celui qui produit ce que le dictionnaire appelle : « Bruit que l'on fait en toussant. »

Il est des gens qui toussent par contenance. Ceux-là toussent sottement : pour faire quelque chose. Ils y mettent de la conscience. Ce n'est pas leur faute s'ils n'arrivent qu'à faire quelque chose de profondément insignifiant. Si vous leur demandiez : « Pourquoi toussiez-vous ? » ils vous répondraient peut-être que cela vaut mieux que de ne rien faire ou que cela leur tient compagnie. C'est l'histoire de ces femmes royalement fainéantes qui, dans un but tout aussi sérieux, portent partout un *sac à ouvrage*.

Dans la catégorie des toux de contenance, on peut classer les suivantes :

1^o La toux des personnes qui s'ennuient dans un salon d'attente, chez un docteur ou un homme de loi, chez un ministre ou un feuilletoniste. On toussé alors pour entendre un son quelconque et pour s'assurer soi-même qu'on n'est pas endormi. Dans cette circonstance, la toux peut être encore la traduction d'une impatience qu'on ne contient plus. Elle veut dire :

« Que diable faites-vous donc là dedans ? Dépêchez-vous. Vous voyez bien qu'on attend. »

2^o La toux des gens timides qui toussent pour s'encourager à parler ; qui, dans ce court intervalle, saisissent la pensée fugitive ou retardent d'autant le moment de dire à quelqu'un quelque chose de désagréable, ou bien qui gagnent du temps pour formuler intérieurement une phrase dont ils ne sont pas satisfaits et qu'ils n'ont pas la présence d'esprit de changer pour une meilleure. Cette toux est basse, hésitante : elle a peur de s'entendre.

3^o Enfin, la toux des gens orgueilleux, qui s'imaginent que le monde est heureux de les porter. — Le monde ne leur dit pas avec quelle répugnance et quel ennui il les subit. Ecoutez-les : — Hum ! Hum ! — Cela veut dire : « Je suis là ; vous avez le bonheur de me posséder. C'est bien moi, en chair et en os, et la caisse est bonne. Voyez plutôt : Hum ! hum ! Je suis un homme important : Hum ! Je suis riche, j'ai de belles maisons : Humm ! humm ! » Cette toux-là est sonore, retentissante, insolente même. C'est celle des gros ventres, des courtes jambes, des encolures rubicondes et apoplectiques.

La toux de l'orgueilleux convient également au sot qui se croit homme de génie, grand poète ou profond politique; à l'important qui a obtenu un grade élevé dans la garde nationale, au parvenu, à l'homme enrichi par quelque commerce suspect. Voilà pourquoi on est si souvent exposé à en être assourdi.

Une autre toux bien caractéristique est celle des menteurs et des hypocrites. Un menteur tousse au moment où il vous dit : « Je vais vous raconter cela dans la plus stricte vérité; » ou bien : « à vous parler franchement, etc. » Sur ce, une petite toux. Méfiez-vous : il tousse pour se donner le temps d'inventer son mensonge, de le polir et de le couvrir d'un vernis de vérité.

L'hypocrite toussera au moment de vous faire une protestation. C'est pour avoir occasion de détourner la tête au moment où votre regard, scrutant sa conscience, cherche et interroge le sien.

Ensuite, vient la toux des dévots et des dévotes. Oh ! celle-ci offre un vaste champ à l'observation. Il y en a de plusieurs sortes : la toux du vrai dévot, celle du tartuffe, celle de la rue, celle de l'église, celle du dévot qui va à con-

fesse, celle du dévot qui en revient, celle de la dévotte qui veut vous faire comprendre qu'elle est à jeun ou en état de grâce. Et une foule d'autres nuances qu'il serait trop long et trop puéril d'énumérer.

Le dévot important, le fabricant qui paie les riches ornements et les réparations de la paroisse, se plaît à faire trembler les vitraux et à réveiller en sursaut les paisibles échos de l'orgue endormi. L'église est-elle comble? écoute-t-on un sermon? C'est alors qu'il tousse le plus bruyamment. Il veut faire voir qu'il est là comme chez lui, qu'il a le droit de s'y carrer à l'aise et qu'il ne fait pas de cérémonie avec le bon Dieu. Comment donc! un homme de son calibre? Il ne se gêne pas pour si peu! Dieu est sans doute flatté de sa présence. — L'église, au contraire, est-elle déserte et calme? priez-vous avec ferveur? ce silence porte-t-il dans les cœurs pieux ce recueillement qu'on n'ose troubler? Mon dévot ne s'en soucie pas le moins du monde; il toussera encore avec délices, sans le moindre prétexte, ne fût-ce que pour vous apprendre que personne n'a le droit

de se recueillir sans l'avoir remarqué et admiré.

Mais voyez cette dévote dont les pieds de bergeronnette rasant le sol ; qui marche les yeux baissés et compose ses moindres mouvements ! elle fait entendre un petit bruit mystérieux qui ressemble à un soupir. Cette toux-là est moëlleuse et douce : moëlleuse comme du velours, douce comme de la confiture.

Cette femme n'est pas appréciée, soyez-en sûr ! c'est un modèle de vertu, c'est quelque chose dont l'excellence ne peut se deviner ; et vous verrez tout cela dans sa toux si vous savez l'observer. Mais comment vous dire tout ce que j'y vois, moi ? J'ai beaucoup de penchant à épargner les femmes. Passons donc sur cette pauvre dévote qui semble dire avec modestie : « Je suis la perfection, rien ne m'égale ! »

Il est une toux acariâtre et sèche dont sont affligées certaines mégères. Quand je dis *affligées*, ce n'est pas que cette toux ne soit volontaire ou toute d'habitude comme les précédentes ; mais dans cette habitude je vois le doigt de Dieu qui, quoi qu'on en dise, ne dédaigne pas d'intervenir dans des choses encore plus

infimes. Il a envoyé à ces femmes cette manie dans une intention semblable à celle des rats qui attachèrent un grelot au cou de certain chat pendant son sommeil : c'est pour qu'on les entende venir ; c'est en pitié des subordonnés, des servantes et des enfants ; c'est, en un mot, pour sonner l'alarme. — Ecoutez, écoutez : c'est le grondement qui précède l'orage ; c'est une sorte de tocsin, un véritable branle-bas de combat domestique. — Elle résonne sur l'escalier : « Voici Madame ! vite ! vite ! » La jeune fille cache dans sa corbeille le roman qu'elle lisait ; la bonne reprend le plumeau qu'elle avait oublié pour se regarder au miroir ; la couturière quitte bien vite le carreau de vitre à travers lequel son regard flâneur lorgnait les passants. Chacun revient tremblant à son poste et tout rentre dans l'ordre par enchantement.

Et la toux de la femme incomprise qui a le malheur d'avoir un bon mari qui l'aime et de beaux enfants dont elle ne se soucie guère ! Elle tousse parce que ses malheurs lui abîment la poitrine. Ne le voyez-vous pas ? — Elle se meurt ! Elle se mourra ainsi jusqu'à ce que, pour faire diversion à sa langueur, elle ait fait

périr son mari de chagrin ou qu'elle ait des beaux-fils ou des belles-filles à désoler.

Observons, en passant, la toux de certains amants malheureux qui toussent en tournant les yeux vers le ciel et en portant leur main sur le cœur. J'en ai connu un qui, dans ce cas-là, collait son mouchoir à sa bouche, le regardait furtivement et le cachait ensuite pour faire croire qu'il était sanglant. Ce manège se faisait à l'endroit d'une femme mariée qu'on voulait attendrir. Ce n'était pas d'une mauvaise politique, c'était, au contraire, une toux très diplomatique, parce que les femmes sont attirées vers la souffrance comme le papillon vers la fleur, comme le phalène vers la lumière. Elle devint veuve. Il se guérit alors de l'amour et de la poitrine. Et pourtant, elle avait pris en pitié ce moribond de commande. « Pauvre malheureux, disait-elle, il se meurt et c'est pour moi ! Que ma tendre compassion console au moins les jours qui lui restent à vivre. » L'agonisant se garda bien de mourir. Dès qu'elle fut libre, il cessa, comme par miracle, de tousser et de l'adorer.

Il y a encore bien d'autres toux de conven-

tion : par exemple, la toux sous un balcon, la nuit ; celle qui, dans un salon, veut dire : j'ai reçu votre lettre etc , etc. ; » la toux que fait entendre une femme pour avertir son mari qu'il vient de commettre une indiscretion, de dire une naïveté ou une sottise. Dans le monde, c'est presque toujours la même chose.

Outre ces toux volontaires qui annoncent une certaine humeur, un caractère particulier, on peut, poussant l'observation plus loin, deviner même, dans la manière de tousser des personnes, leurs vices ou leurs faiblesses. Ainsi, quelque enrhumé que soit un homme aimable, il ne toussera jamais comme un brutal, un sot ou un égoïste. L'homme impérieux, indigné de subir quelque chose qui le domine, s'en vengera en assommant les autres. Il toussera avec acharnement et en aveuglant ses malheureux voisins. Je connais des hommes de ce tempérament qui ne peuvent supporter un rhume avec patience. Ils l'irritent et l'agacent en toussant avec colère, avec fureur. Que le ciel, pour notre repos, nous garde de les voir s'enrhumer souvent.

Je ne finirai pas sans citer la toux des amoureux. Il en est, en effet, qui ne s'abordent ja-

mais sans tousser. C'est le résultat d'un mouvement nerveux qui se traduit par la pâleur chez les uns, la rougeur chez les autres et quelquefois par des frémissements intérieurs qui offriraient à la psychologie plus d'un sujet de méditation.

Il est encore une toux, involontaire sans être malade, qui est bien la plus intéressante de toutes peut-être : c'est la toux d'émotion. Celle-ci a toutes mes sympathies, et pour cause !

Observons donc les toux autour de nous. Tant de gens portent un faux visage, même en carême, qu'il ne faut négliger aucun moyen de lire dans les cœurs et de déchirer les masques.

SIMPLE RAPPROCHEMENT

En comparant la poésie antique à celle de nos jours, on est frappé de la différence profonde qui existe entre elles. Les épopées homériques et virgiliennes semblent être et sont en réalité le tableau grandiose et fidèle des mœurs de toute une civilisation, la peinture des luttes, des fêtes, des croyances religieuses, en un mot de la vie des peuples de l'antiquité. Nos poèmes à nous, ne sont plus que l'expression des souffrances ou des ivresses du poète qui les écrit. Tandis que les premières peuvent être considérées comme les magnifiques testaments de la Grèce et de Rome, testaments dans les-

quels ces nations nous ont légué leur histoire et leur esprit, les seconds ne sont qu'une sorte de journal des doutes, des aspirations fiévreuses ou des joies intimes d'un individu. Dans les premières enfin, c'est un peuple tout entier qui parle à la postérité par la lyre du poète en l'âme duquel il se résume; dans les seconds, c'est le poète seul qui parle de lui au peuple, la plupart du temps indifférent à bon droit à ses strophes exclusives et égoïstes. Aussi, les rhapsodes antiques, ayant à leur disposition d'immenses matériaux et une inspiration sans fin qui leur venait de la grandeur même de leur tâche, nous ont laissé des monuments qui, par leurs proportions et leur solidité, ont défié les siècles de barbarie venus après eux; et auxquels l'immortalité est définitivement acquise.

Au lieu de pareils monuments, nos poètes, ne cherchant leur inspiration et leurs matériaux qu'en eux-mêmes, ont bien vite épuisé leurs ressources personnelles. Ils ne nous ont donné que des *élégies*, des *odes* ou des *méditations*, sans plan d'ensemble, sans lien apparent, sans unité, sans ampleur dans les proportions

et différant entre elles de sentiment et de forme, selon le caprice du moment qui les a inspirées.

Certes, ce n'est pas à moi de critiquer ce fait, dont j'ai, pour ma part, subi complètement l'influence et dont, dans ma sphère très obscure, j'ai personnellement suivi l'entraînement. Mais j'ai été amené souvent à le constater, autant dans notre poésie épique que dans notre poésie dramatique qui présente les mêmes caractères. Et je me suis demandé chaque fois, avec quelque perplexité, je l'avoue, quel accueil la postérité réservera aux productions de la littérature contemporaine, si multipliées et si diverses, qu'aucun lien profond d'aucune sorte ne relie plus et que le vent de l'indifférence ou du scepticisme disperse, à peine écloses, vers le grand courant de l'oubli.

Nous savons de quel intérêt et de quelle utilité ont été pour nous les magnifiques épopées antiques où sont venus se mêler, sans s'y confondre, tous les éléments de vie et de prospérité des peuples qu'elles personnifient. Pouvons-nous croire sérieusement que nos travaux seront, pour l'avenir, d'une utilité et d'un intérêt aussi grands que les épopées antiques l'ont été

pour nous ? Il n'y a pas lieu de l'espérer. La postérité cherchera en vain dans notre littérature, si elle arrive jusqu'à elle, l'écho du bruit que notre siècle a fait dans l'éternité. Elle n'y trouvera que les doutes, les larmes, la vanité, les terreurs, les amours ou les haines des individus : nos personnalités enfin. Et si tous ces éléments épars contiennent en eux le germe d'une odyssee quelconque, il faudra bien un tel esprit de synthèse pour la dégager du chaos tumultueux de nos passions, pour en construire le monument que nous n'avons pas su élever, faute d'un de ces puissants et sublimes architectes qui ont donné à l'Inde les *Védas*, au peuple juif, la *Bible* et les *Prophètes*, au Christianisme, les *Evangiles*, à la Grèce, l'*Iliade* et l'*Odyssee*, à Rome, l'*Enéide*, à l'Italie, la *Divine Comédie* et la *Jérusalem délivrée*, au Portugal, les *Lusiades*, etc., etc.

Ceux-là connaissaient et possédaient tout aussi bien que nous le sentiment de la poésie intime et personnelle : leurs œuvres en font foi et nul ne songe, certes, à le leur contester.

Mais ce sentiment ne constituait pas exclusivement leur génie, comme chez les poètes mo-

dernes. Il n'en était, au contraire, qu'une face brillante, il n'était qu'un accord dans l'harmonie de l'ensemble qu'ils embrassaient, qu'une corde de leur lyre, pour ainsi dire universelle.

Les grands poètes antiques, en un mot, ont été les échos de leur siècle, de leur nation : les échos de l'humanité. Les poètes contemporains sont les échos d'eux-mêmes. Et s'ils peignent quelques-unes des joies et des souffrances de leur temps, ce n'est pas parce qu'ils écoutent chanter les unes ou pleurer les autres autour d'eux ; c'est uniquement parce qu'ils en sont heureux ou qu'ils en souffrent personnellement.

Au lieu de résumer en eux leur siècle, ils semblent vouloir s'imposer à lui et le dominer de leur individualité fanfaronne ou maladive. De là, la froideur et l'éloignement des foules pour les poètes, de là, l'isolement de ceux-ci et les jugements sévères que la postérité portera sur leurs œuvres.

AZÉLA OU LA BEAUTÉ

Il y avait une fois dans un pays lointain, si lointain qu'on ne le trouvait sur aucune carte de géographie, un jeune roi si beau, si beau que le soleil était jaloux de lui. Sa mère, tout naturellement, l'aimait à la folie et ne désirait rien tant que de le marier ; mais elle voulait lui faire épouser la plus belle fille du monde, afin, disait-elle, d'avoir des petits-fils encore plus beaux que leur père.

Elle avait, dans ce but, envoyé des ambassadeurs dans tous les pays pour rechercher et pour lui amener les femmes les plus remarquables. Pendant ce temps, elle avait tant et

tant parlé à son fils de sa beauté, elle lui avait tellement rempli la tête de toutes ses folles idées, que le pauvre prince n'osait plus regarder une seule femme, dans la crainte de s'éprendre de quelque beauté secondaire, indigne de sa personne et de son rang.

Les ambassadeurs arrivaient cependant. Ceux-ci amenaient des Vénus chinoises aux pieds microscopiques; ceux-là des femmes jaunes, noires ou rouges. Puis c'étaient de brunes Espagnoles, des Grecques héroïques, des Italiennes passionnées, des Françaises sans taille, tant elles étaient fines, des Allemandes roses, des Anglaises transparentes : enfin tous les trésors que Dieu fit jaillir de la côte d'Adam pour compléter la Création. Certes, cette réunion eût fourni un adorable sérail au prince; mais les lois et les mœurs de ce pays n'autorisaient les hommes, et même les rois, à n'avoir qu'une seule femme. Or, la difficulté résidait précisément dans le choix à faire entre toutes. Le jeune monarque était fort inquiet; la reine-mère était fort irrésolue. Ils ne savaient à quel saint se vouer.

Ils firent assembler, pour sortir d'embarras,

les savants et les philosophes du royaume et leur exposèrent leurs angoisses.

La reine leur dit qu'elle avait eu une vision pendant sa grossesse et qu'une fée lui avait prédit que son fils ne pourrait être heureux qu'avec la plus belle femme du monde. Il n'est pas bien prouvé que la reine eût eu cette vision ; mais elle eût été honteuse d'avouer qu'elle se donnait tant de mal pour satisfaire son caprice maternel.

Les savants s'inclinèrent, (les rois étaient fort respectés en ce temps-là,) et demandèrent à voir les femmes amenées par les ambassadeurs, pour décider quelle était la plus belle de la collection. A la suite d'un long et scrupuleux examen, ils tinrent un grand conseil et chacun fit un beau discours pour prouver qu'il avait seul raison et que ses collègues avaient tort. Le président d'âge détestait les beautés modernes, parce qu'il avait passé sa vie dans l'étude de l'antiquité, en compagnie de momies qu'il avait extraites à grands frais des nécropoles égyptiennes. Il avait lu, je ne sais où, une description *exacte* de la belle Hélène et ne trouvant pas de femme semblable à madame

Ménélas, il déclara que le roi devait attendre. Un autre pourtant adorait les brunes et lui conseillait une Espagnole. Mais survenait un brun qui prétendait que l'Espagnole était affreuse et que le roi ne pouvait épouser qu'une blonde et diaphane Anglaise. Bref, ils remplirent si consciencieusement leur rôle de savants, ils disputèrent et crièrent si bien sans s'entendre, citèrent tant de grec, de latin, de chinois, d'arabe et de sanscrit, invoquèrent tant d'auteurs et tant de sentences, que le pauvre prince rentra dans son palais avec une migraine épouvantable et ne voulut plus, de quelques jours, penser à ce malheureux choix.

Pourtant, comme il fallait se décider, il dit un soir à sa mère : « Oh ! que nous avons été fous de nous en remettre au jugement des savants en pareille matière ! nous avons oublié, ma mère, que rien n'est bête au monde comme un savant quand il s'agit de femmes et d'amour. Que voulez-vous que ces gens-là comprennent en dehors des préoccupations qui les absorbent ? Appelez, au contraire, les amants de la beauté, les artistes, les peintres et les sculpteurs. Ceux-là sont les adorateurs de la forme

et ils sauront bien découvrir la perfection dans sa manifestation matérielle. »

On convoqua donc les artistes.

Mais ce fut bien pire alors ! Quels combats ils se livrèrent sous les yeux de l'infortuné prince ! L'un adorait les vierges de Raphaël ; il avait raison en cela, mais son tort était de n'en pas trouver de vivante. L'autre voulait une bacchante, une vierge folle. Un autre idolâtrait les couleurs chaudes et ne voyait la beauté que sous un front orangé et des joues pourprées. Un autre vantait les yeux d'azur et la peau blanche. Ce furent les mêmes orages, les mêmes tiraillements, la même confusion. Le roi fut bien malade ce jour-là. C'était plus que de la migraine, c'était presque une congestion cérébrale.

Dès qu'il fut rétabli, il se dit : « Bon ! j'ai oublié les poètes. Les poètes parlent si bien de la beauté qu'ils ne manqueront pas de la découvrir et de s'agenouiller devant elle, car la beauté c'est la divinité pour cette race d'hommes dont le cœur, comme la parole, a quelque chose de céleste. »

Mais il éprouva avec les poètes une désillu-

sion aussi profonde qu'avec les savants et les artistes. Chacun avait son idéal, sa Laure, sa Béatrix, son Elvire, que sais-je ? sa Marguerite ! Tous proclamèrent la plus belle celle qui se rapprochait le plus du type rêvé. Toutes ces femmes enfin furent choisies par quelqu'un et nulle, comme le roi le voulait, ne le fut par tous.

Aussi ses nuits devinrent-elles sans sommeil et ses jours sans repos. Rien ne l'amusait plus ; il maigrissait. C'était pitié ! Il ne savait plus que faire d'une existence qu'il avait vouée à cette idée impossible de s'unir, lui le plus bel homme, à la plus belle femme, et de montrer à l'admiration de ses peuples ce double chef-d'œuvre de Dieu complété par l'hymen.

Après plusieurs nuits d'insomnie et de découragement, il se dit un matin : « Si je demandais aux femmes ? » — Il avait été si malheureux après la réunion des savants ; si accablé d'odes, de sonnets, de ballades et de madrigaux après celle des poètes, qu'il finit par en arriver à cette dernière pensée. Mais il voulut interroger chaque femme en particulier ; car, se dit-il, si nous, hommes, qui sommes la sagesse, la raison, le

génie personnifiés; si nous, les rois de la Création, nous ne pouvons nous entendre et nous mettre d'accord sur ce point, qu'arrivera-t-il, grand Dieu! si je mets en présence tous ces amours-propres, toutes ces faiblesses, toutes ces rivalités, toutes ces passions, tout ce monde d'esprits subalternes et jaloux?

Que les femmes de tous les pays pardonnent à ce jeune roi un pareil déraisonnement : il n'était pas majeur. Puis, il avait lu beaucoup de livres de philosophie et il avait étudié les lois. Or, en voyant la part que les législateurs y avaient faite aux femmes, il jugeait celles-ci par analogie, ou par induction si vous aimez mieux. Vous savez, d'ailleurs, qu'il vivait toujours loin du sexe aimable, dans la crainte de devenir amoureux de quelque beauté inférieure et de manquer ainsi sa destinée.

Il donna donc un grand et splendide bal où il réunit toutes les nobles dames de sa cour et toutes les femmes qu'on lui avait amenées. Puis, il s'approcha de l'une d'elles et se mit à parler de la beauté des autres femmes. Mais quelle ne fut pas sa surprise! Son interlocutrice, qui avait d'abord convenu avec lui que celle-ci où

celle-là était fort belle, finissait toujours par lui faire découvrir chez toutes des défauts ou des vices qui les rendaient affreuses. Elle faisait bien une réserve sur elle-même et laissait entrevoir une grâce ou une qualité en elle à mesure qu'elle découvrait une imperfection chez sa voisine ; mais dès que le roi allait consulter les autres femmes sur la dernière qui lui avait parlé, on lui prouvait que celle-ci était encore la pire de toutes. « Bon, se dit-il à la fin, au moins mes savants trouvaient chacun une femme de leur goût, tandis qu'ici, toutes prétendent être la perle des belles et toutes me prouvent qu'elles ne le sont qu'à leurs propres yeux. O mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? »

Et il s'en alla désespéré dans ses jardins. Il eût volontiers dit à la rose qui se balançait fière et royale sur sa tige : « O toi, la plus belle des fleurs, dis-moi la plus belle des femmes ? » Mais ses yeux s'arrêtaient sur un lis éclatant et il se demandait si le cœur pourpré de la rose était réellement plus beau que la robe immaculée du lis. Puis toutes les autres fleurs étalaient leurs couleurs brillantes, leurs pétales embaumés, leurs doux calices que la brise des



nuits emplît de miel et de rosée. Et toutes semblaient à l'envi lui reprocher la moindre préférence pour l'une d'elles. Et comme le jeune prince adorait les fleurs, il était prêt à se jeter à genoux devant elles et à s'écrier : « Pardonnez-moi ! vous êtes toutes également belles, également aimées et je n'ai pas fait de choix entre vous. »

Et il rentra plus désolé que jamais.

Il demanda aussi conseil à la lune et aux planètes ; mais la lune et les planètes ne répondirent pas. Les constellations avaient même l'air de se moquer de lui. Au moment où une étoile lui paraissait plus grande, plus lumineuse et partant plus belle que les autres et où il se promettait de se faire dire, par son astrologue, à laquelle de toutes les femmes cette étoile était attachée, des milliards d'autres étoiles brillaient, brillaient tout-à-coup comme des épingles de diamant qui lui seraient entrées dans les prunelles. Il fermait les yeux précipitamment, mais quand il les rouvrait l'étoile bien-aimée avait disparu ou s'était confondue dans l'essaim de ses sœurs célestes. Décidément le malheur du prince allait le rendre fou. Sa

mère n'était pas sans inquiétudes sérieuses pour sa vie.

Quand on a tout essayé, tout épuisé et que le cas est bien désespéré, on finit par où l'on aurait dû commencer : on pense à Dieu. Ainsi fit le prince. Il se mit à genoux un soir, après avoir regardé coucher le soleil. Il pria et pleura longtemps. En se relevant, calmé par cette effusion de larmes, il avisa un vieil ermite qui regagnait à pas lents une petite cabane au versant de la colline. « Oh ! se dit le prince, qui sait si ce saint homme ne me donnerait pas un salutaire conseil ? »

Et il suivit le solitaire.

Or, cet ermite avait une grande réputation de sagesse, parce qu'il vivait seul, parlait peu ; que lorsqu'un malheureux venait à lui, il écoutait patiemment dix fois, vingt fois le récit de sa peine et que si quelque rare parole s'exhalait de ses lèvres, c'était pour consoler les douleurs qu'on venait lui confier et non pour les irriter comme le font maladroitement les gens qui n'ont pas souffert.

Le jeune roi le trouva assis au pied d'un chêne centenaire, occupé à égrener un long ro-

saire. Il lui conta tout ce qui lui était arrivé. Le bon solitaire ne l'interrompit pas ; il ne lui dit pas que son infortune était la faute de sa mère et la sienne ; il ne lui fit pas de dissertation pour lui prouver que la beauté absolue n'existe pas et que l'idéal, comme le règne de Dieu, n'est pas de ce monde ; mais il lui dit ces mots que le prince recueillit avec une avidité respectueuse :

« La beauté est dans les yeux de celui qui
« aime et sur le front de celle qui est aimée.
« Retourne au palais, vis parmi les femmes.
« Regarde-les bien toutes et celle-là sera la
« plus belle qui sera aimée de toi. »

Le prince ne comprit pas bien d'abord cet oracle. Il crut que l'ermite lui avait dit que celle qu'il aimerait le plus deviendrait la plus belle. — Voilà qui est parler, se dit-il, ce sera vite fait ! Et moi qui me privais de regarder les femmes, tant j'avais peur de m'éprendre de l'une d'elles avant d'avoir trouvé la plus jolie, tant je craignais qu'un sot amour ne m'empêchât de contenter ma mère ! Je vais, sans faute, devenir amoureux demain ou même ce soir. Et pourquoi pas tout de suite ?

Puis, tout en cheminant, il se dit encore : qui sait si je ne le suis pas déjà quelque peu ? Voyons, cherchons bien. — Et il cherchait, en effet, avec une conscience toute royale. Or, dans ce pays-là, les rois étaient des modèles de conscience et des types de sincérité. On dit que les temps sont bien changés depuis !...

Il eut beau chercher : il ne se trouva épris d'aucune de ces belles figures passionnées que ses ambassadeurs avaient fait défiler devant lui. La seule femme au souvenir de laquelle il ne resta pas indifférent fut une chère et douce petite fille qui avait été sa sœur de lait et qui se nommait Azéla. Mais celle-là n'était pas belle à être épousée. Elle était si naïve, si bonne et si modeste, qu'au palais personne ne l'avait encore remarquée. Le jeune prince se rappela avec attendrissement combien Azéla lui avait, dans une foule de circonstances, donné d'utiles conseils, combien elle l'avait plaint et combien elle avait pleuré lorsqu'il avait failli mourir à la suite du conseil tenu par les artistes ; combien elle savait le consoler et l'égayer lorsque son peuple ou ses ministres l'avaient tant ennuyé. Oh ! si le solitaire était sorcier, s'écria-

t-il ; si j'avais le pouvoir de rendre Azéla la plus belle, je sens que je l'aimerais. Après tout, ajoutait-il, si j'ai bien compris la parole de l'ermite, ne suffit-il pas que je l'aime pour qu'elle devienne sans rivale ?

Il en rêva toute la nuit ; puis, le lendemain, il revit Azéla. Bravo ! pensa-t-il, cela ne va pas si mal déjà. Azéla est mieux qu'hier. Ses yeux sont bien encore un peu petits, mais ils sont doux et spirituels. D'ailleurs, mon amour les agrandira. Azéla est pâle, mais cette pâleur lui sied à ravir et lui donne un air d'adorable mélancolie. Sa bouche est grande, mais ce défaut, si c'en est un, lui donne ce sourire ouvert et franc qui va au cœur.

Enchanté du résultat de cet examen, il prit Azéla par la main et l'emmena dans le jardin du palais, tandis que le soleil de midi dorait les cimes voisines, que les cigales chantaient dans le feuillage et que la campagne muette semblait adresser à Dieu une prière mentale, toute d'amour, de reconnaissance et d'adoration.

— Azéla, lui dit le prince, si je n'étais pas roi, si ma mère n'avait pas conçu la folle idée,

(remarquez qu'il disait la *folle* idée) de me marier à la plus belle femme du monde, si enfin, j'étais un simple mortel, si j'étais libre et si je t'aimais, dis, Azéla, m'aimerais-tu ?

Azéla baissa la tête ; puis, après un long silence, elle releva vers le prince ses yeux inondés de larmes et lui dit d'une voix si tremblante et si émue qu'il l'entendit à peine : — « Tu me le demandes ? »

A ces mots, elle lui parut si belle qu'il crut que le ciel l'avait exaucé. Il se précipita à ses genoux et s'écria : « Oh merci ! merci mon Dieu ! la voilà celle que vous me destiniez. Je l'ai aimée, et selon la parole de l'ermite, le miracle s'est accompli. C'est Azéla qui est la plus belle. »

Et le prince courut raconter à la reine-mère tout ce qui s'était passé. Je vous laisse à penser le bruit qu'elle fit et le désespoir qui s'empara d'elle. Azéla, en effet, n'avait pas changé : elle avait toujours de petits yeux, une bouche grande et une pâleur qui eût fait parfois douter de sa santé.

La pauvre mère se jeta tout en pleurs aux pieds du roi. Il ne la releva pas. Il lui soutint,

avec la logique terrible de l'amour, que depuis qu'il aimait Azéla, celle-ci était réellement devenue la plus belle des femmes.

La reine, furieuse, rassembla les savants et leur dit qu'ils étaient des ânes. La vérité, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, parle parfois par la bouche des rois. Elle réunit les peintres, les poètes et les sculpteurs et les traita également de fous, de rêveurs, de maniaques et finalement d'imbécilles. Elle fit comparaître toutes les femmes que le roi avait consultées et les chassa de son empire. Pour comble de malheur, lorsque le solitaire, sur qui la reine comptait encore pour faire revenir le roi de sa folie, vint dire à ce dernier qu'il s'était mépris sur le sens de ses paroles, le roi lui répondit avec l'arrogance de la conviction : « Mon père, votre prophétie s'est accomplie. La beauté d'Azéla est maintenant dans mes yeux et dans mon cœur et je saurai l'y garder à l'abri de toutes les tentatives qu'on fera pour l'en arracher. »

Le dénouement que la mère avait prévu et redouté ne se fit pas attendre. Après avoir contemplé Azéla tout un jour, le prince lui dit

le soir : « Nous étions tous aveugles, mon Azéla. Tu as toujours été belle, la plus belle de toutes. Je m'en souviens maintenant et je ne sais pas comment tous ne l'ont pas proclamé dès le premier jour. »

Et il l'épousa, et la pauvre reine-mère en mourut de chagrin. Mais comme Azéla avait pris le titre de reine en devenant la femme du prince, ses fidèles sujets, tout en ayant l'air de pleurer la reine morte purent crier, comme cela se pratique encore de nos jours : « Vive la reine ! »

L'histoire ne dit pas si les enfants de ce royal couple furent beaux.

La morale de ce petit conte est toute dans cette maxime du vieil ermite de ce temps-là : à savoir que la beauté absolue n'est pas plus de ce monde que l'idéal, et qu'il est absurde et même coupable d'user sa santé et sa vie à la poursuite de l'impossible, lorsque nous pouvons être si heureux avec les biens que Dieu a daigné mettre à notre portée.

FÊTES POPULAIRES DU MIDI

LA SAINT-JEAN.

En aucun lieu du monde chrétien, le blond précurseur du Christ n'est plus dignement fêté que dans le Midi de la France. Dans chaque ville, une église est consacrée à saint Jean. Cette église baptise de son nom la place sur laquelle elle s'élève et c'est au milieu de cette place qu'on brûle, le soir du 23 juin, le *feu de Saint-Jean*.

A la nuit, une troupe turbulente d'enfants se réunit, armée de torches de résine, devant l'hôtel-de-ville pour escorter les autorités municipales. Celles-ci, sergents de ville en grande

tenue, tambourins et musique militaire en tête, se dirigent processionnellement vers la place Saint-Jean. Une compagnie de pompiers et une compagnie d'infanterie stationnent sur la place depuis le coucher du soleil ; la première doit contenir le feu ; la seconde contient la foule. Et ce n'est pas la seconde qui a le moins à faire!

Or, ce *feu* n'est rien moins qu'une immense pyramide de sarments secs, étagée et couronnée d'une profusion de petits pavillons tricolores. La foule, c'est toute la ville.

Au moment où le cortège débouche sur la place, les tambours battent aux champs, les portes de l'église s'ouvrent et les prêtres viennent donner à la fête municipale la consécration de la religion.

Après la bénédiction du feu, qui a lieu immédiatement, le sous-préfet ou le maire saisit cérémonieusement une torche que lui présente un jeune et bel enfant, vêtu en saint Jean, y compris l'agneau blanc et la houlette aux favoris roses, et la jette parmi les sarments qui ne tardent pas à s'embraser.

Dès ce moment, les autorités n'ont plus rien à faire autour du feu, à moins d'y rôtir. Elles

reviennent à la mairie au bruit des tambourins et des fanfares et font place aux pompiers qui modèrent les progrès rapides de la flamme.

Chacun se précipite alors vers le feu pour dérober à l'incendie les petits pavillons tricolores considérés comme des reliques depuis que le feu a été béni, et les malins pompiers, sous prétexte d'arroser le brasier, inondent la foule de torrents d'eau. Du reste, cette foule, composée presque exclusivement de marins, accueille avec enthousiasme ce déluge improvisé qui lui rappelle l'élément sur lequel elle vit et qu'elle aime de toute la puissance de l'habitude.

Lorsque le feu a projeté ses dernières lueurs sur la rade, où elles courent comme des frissons sur un épiderme humain, à bord de tous les navires, dans toutes les rues, par toutes les fenêtres, par tous les sabords jaillissent des cascades d'eau qui retombent bruyamment sur la tête des promeneurs. Après la fête du feu vient la fête de l'eau : les extrêmes se touchent. Le maire lui-même, en retournant à l'hôtel-de-ville, n'est jamais complètement exempt d'immersion. Les jeunes filles, armées de carafes et de *gargoulettes* africaines, se poursui-

vent pour s'arroser comme de belles fleurs, et malheur au passant misanthrope qui, ce soir-là, se révolterait contre quelques gouttes d'eau égarées sur son chef vénérable. Car les seaux pleins l'envelopperaient d'une véritable cataracte jusqu'à sa demeure, sans que le moindre agent de police osât se montrer pour le protéger.

Et Dieu sait si les seaux ont beau jeu dans des villes comme Toulon et Marseille, placées entre les sources d'eau douce qui descendent des montagnes du littoral, et la Méditerranée qui baigne les pieds des édifices de ses vagues salées.

Autrefois, l'honneur d'embraser le bûcher était réservé au clergé. Depuis 1793, cet honneur est resté l'apanage des autorités civiles.

Je ne puis rien dire sur l'origine du feu de Saint-Jean. J'éprouve une invincible répugnance à fouiller nos archives pleines de poussière et de ténèbres. J'ai, d'ailleurs, la conviction que je les consulterais vainement sur ce poétique sujet. Il me suffit que cette fête soit célébrée avec enthousiasme par le peuple pour que je m'y associe et que je l'applaudisse.

De vieux marins m'ont affirmé qu'elle avait été instituée par les Orientaux, chez qui la peste cessait ses ravages annuels vers le 24 juin. Ils m'ont cité, à l'appui de cette opinion, le proverbe *sabir* des Turcs : *San Jouan venir, gandoufl' andar* ; c'est-à-dire : quand Saint-Jean arrive, la peste s'en va. Une croyance beaucoup plus touchante est celle qui fait de ce feu un symbole matériel de la lumière divine incarnée dans Jésus, dont l'évangéliste de Pathmes fut le précurseur.

Mais pourquoi nous creuser inutilement la tête pour découvrir le berceau de cette gracieuse tradition, perdue dans la nuit du passé ? Ne nous ramène-t-elle pas l'été, le soleil, les beaux jours, les nuits heureuses, les flots calmés ? Laissons-nous donc gagner par la joie de ce bon et brave peuple qui se contenté de savoir que tout bonheur lui vient de Dieu, et ne nous obstinons pas, pour savourer un beau fruit, à chercher quel soleil nous l'a mûri ni de quel arbre il nous est tombé.

DES SABLETTES EN CHINE

VIA-MARSEILLE

Les falaises de Sicier, au sud-ouest de La Seyne, sont reliées à la presqu'île de Cépet par un isthme de sable à fleur d'eau, d'environ quatre cents mètres de longueur et dont la largeur moyenne ne dépasse pas soixante mètres. Il forme une jetée naturelle qui abrite la rade de Toulon contre les flots du large, auxquels il oppose une barrière infranchissable. Lorsque les brumes d'été dérobent à la vue cette étroite zone sablonneuse, le cap Cépet, qui s'allonge à l'est dans la mer, apparaît comme une île, ou

plutôt comme un grand cachalot endormi à la surface des vagues. Cet isthme est l'unique communication entre le continent et ce gracieux promontoire de Cépet où est établi le Lazaret de Toulon, où la Marine a construit le magnifique hôpital de St-Mandrier, et à la cime duquel l'amiral Latouche-Tréville s'est fait inhumer sous une grande pyramide de pierres, à l'instar des Ptolémées et des Pharaons.

Pas une habitation, pas une cabane, pas un arbre, pas la moindre trace de culture, pas même une touffe de tamarins sur toute l'étendue de l'isthme ! Le vent de la mer y fauche impitoyablement toute velléité de végétation. On n'y trouve que quelques flaches d'eau salée, couvertes d'algues sèches, et quelques rares joncs rabougris où se réfugient, en hiver, l'échassier solitaire et la poule de Carthage.

Une caserne de douaniers garde l'accès de l'isthme à l'ouest. C'est le quartier de *Mer Vive*, ainsi nommé sans doute parce que les vagues foraines viennent y déferler à grand bruit en dévorant la terre végétale du rivage. A l'extrémité opposée, à l'est, c'est-à-dire au seuil même du promontoire, on voit, sur le versant

nord qui fait face à la rade, quelques modestes bastides et une fabrique de tuiles qu'ombrage un joli palmier. Sur le versant sud, qui regarde la grande mer, une tribu de pêcheurs gênois a pris possession de la grève, comme les pêcheurs catalans, aujourd'hui dispersés, l'avaient fait à une autre époque d'un rocher de Marseille auquel ils ont laissé leur nom. La colonie se compose de huit ou dix familles et d'un pareil nombre de pauvres habitations adossées les unes aux autres dans un désordre tout-à-fait pittoresque. Il ne s'y contracte de mariages qu'entre les membres de la tribu même et lorsque l'un d'eux déroge à cette tradition, ce qui s'est très-rarement vu, il est, par ce seul fait, exclu du groupe et devient étranger à la famille commune. Ils vivent uniquement du produit de la pêche, et leurs barques noires, tirées à terre tous les soirs, ressemblent sur le sable blanc à des cercueils vides alignés. C'est le quartier *des Sablettes* : nom que justifie l'amoncellement des sables qu'y entasse le mouvement incessant du flot.

J'aime beaucoup les Sablettes. Il me serait difficile de dire en quoi consiste pour moi leur

attrait. Le sol est aride et nu. Pas d'eaux jaillissantes, partant pas d'ombrages. Le mistral y est atroce l'hiver, le soleil intolérable dans la saison chaude. Et pourtant j'ai habité ce quartier de préférence à tout autre pendant quatre étés, j'en ai gardé d'ineffaçables souvenirs, et je l'ai toujours regretté depuis que des circonstances cruelles m'ont contraint de le quitter. Je n'ai pas été le seul à subir ce charme, dû sans doute au voisinage immédiat de la mer qui tente et séduit toujours les Provençaux. Combien de Toulonnais viennent y chercher un peu d'air salubre pour désinfecter leurs poumons contaminés et pour se soustraire, momentanément au moins, aux miasmes homicides qu'exhale leur ville où, en plein jour, en pleine rue, toutes les immondices, toutes les ordures, toutes les déjections sont cyniquement jetées; où toute cette puanteur, toutes ces horreurs croupissent sous les yeux, sous le nez, sous les pieds de la population et, de ruisseau en ruisseau, se promènent en flots de boue noirâtre et fétide, jusqu'au port, dans lequel elles se dissolvent et fermentent, pour remonter dans l'atmosphère en vapeurs empoisonnées; où dans cer-

tains quartiers, chaque joint de pavé est un foyer pestilentiel, chaque coin de rue, une latrine ou un cloaque ; où l'air qu'on respire vous prend à la gorge comme un toxique ; où l'hygiène, la décence, la vue, l'odorat sont également blessés à chaque pas par cet ignoble et asphyxiant abus, honte séculaire de la population et de ses édiles ; par cette abominable et incurable lèpre qui soulève le cœur de dégoût, qui déshonore une grande cité et contre laquelle mon patriotisme et mon indignation protesteront toujours et partout, jusqu'à mon dernier souffle. Je ne comprends pas que les villes voisines ne s'insurgent pas pour faire déclarer Toulon en quarantaine à perpétuité, pour crime de peste permanente.

J'aime beaucoup les Sablettes, je le répète. Tous les ans, au printemps ou à l'automne, je vais y passer une journée avec les amis que j'y compte encore. — Au nombre de ceux-ci, je place en première ligne, un brave et digne homme d'une cinquantaine d'années, dont la vie aventureuse, dont le type étrange et original méritent d'être connus. Nous l'appelions le roi George, à cause de la ressemblance frap-

pante qu'il offrait avec les portraits de George IV d'Angleterre. En effet, il était de taille moyenne, mais robustement charpenté, avec de larges épaules un peu voûtées; un visage brûlé par le soleil et le hâle, affectant une couleur très-prononcée de pipe culottée; avec des favoris hérissés en broussailles, des sourcils olympiens et des moustaches touffues, le tout grisonnant comme les algues de novembre et donnant à sa physionomie un caractère rébarbatif et dur, subitement démenti par son regard plein de franchise et de bonté et par son sourire plein de bonhomie et de finesse.

Il était né à Fréjus : un joli port romain au temps de Jules César qui fut son royal port, aujourd'hui humble village dans les terres, célèbre encore néanmoins par ses anchois qu'on fabrique à Marseille en même temps que le saucisson d'Arles, le nougat de Montélimart, les huiles d'Aix, les confitures d'Apt et une foule d'autres spécialités. Marseille fait ainsi généreusement une réputation à un grand nombre de localités, dont ses produits portent l'étiquette et dont elle encaisse les profits. Elle fabriquera quelque jour les coquillages de Tou-

lon, les oranges de Nice, les truffes du Périgord et les truites du Rhône supérieur. On assure qu'il en a été sérieusement question à la Bourse de la Canebière, depuis l'ouverture de l'Exposition.

George était donc né à Fréjus. Il n'avait pas été doué de l'esprit de son compatriote Désaugiers, mais il avait la gaité et l'insouciance de l'immortel chansonnier. Il attribuait le retrait de la mer à Fréjus à deux raisons auxquelles les savants n'ont certainement jamais songé. Il affirmait que la mer avait abandonné ce pays d'abord parce qu'elle s'y ennuyait mortellement et ensuite pour sauver d'une destruction complète les monuments romains de ce rivage : cirques, aqueducs, arcs de triomphe, que les douaniers, las d'épier des contrebandiers absents, et faute d'occupation plus intelligente, démolissaient en détail pour faire des ricochets sur les flots. Il soutenait que les deux tiers des richesses archéologiques de sa ville natale, avaient été ainsi, pièce par pièce, caillou par caillou, englouties dans le golfe pendant dix siècles, pour servir de distraction aux habits verts désœuvrés.

La première de ces raisons à défaut de la seconde, lui fit, comme la mer, abandonner Fréjus. Il y mourait d'ennui. Il vint, fort jeune encore, à Marseille où il fut tour à tour portefaix, garçon de café, tonnelier, maître d'études, marchand de vins, courtier marron, marin au commerce et en dernier lieu, à la suite de ses longs voyages dans l'extrême Orient, professeur de chinois. Dans ces divers métiers, il n'avait jamais gagné beaucoup d'argent, mais il en avait toujours économisé quelque peu. De sorte qu'à cinquante ans, il s'était trouvé à la tête d'une modeste fortune plus que suffisante à son ambition. Fatigué de travail, rassasié de Bohême et de navigation, dégoûté surtout des honneurs du professorat, il était venu enfin aux Sablettes planter, suivant ses propres expressions, sa tente et ses choux, passant alternativement ses matinées à la chasse ou à la pêche, selon le temps et la saison, et le reste de ses journées au jeu de boules qu'il aimait passionnément et où il avait acquis une force prodigieuse.

En septembre 1866, je dus accompagner au Lazaret deux personnes qui m'étaient recom-

mandées et qui désiraient y voir le lieutenant d'un navire retenu en quarantaine d'observation. Je profitai de la circonstance pour faire ma visite annuelle d'automne aux Sablettes. Je suivis à pied la grève, et j'arrivai assez tard dans la matinée à la maisonnette du roi George. Je le trouvai assis sous sa treille recouverte, à défaut de verdure, de vieilles nattes de roseaux et de rames de pins secs, fumant et causant sans rancune avec deux douaniers qui n'avaient, sur ce rivage du moins, aucun monument romain à démolir et à émietter dans le golfe.

Sa Majesté était contente. Il avait à la fois pêché et chassé ce jour-là. Il avait pris, de trois à six heures du matin, une quantité de menu poisson rigoureusement suffisante pour faire une bouille-à-baisse présentable. De six heures à neuf heures, il avait battu la côte et les collines le fusil sur l'épaule, et avait rapporté, en fait de gibier, un cul-blanc et un moineau. C'est, en Provence, une bonne fortune qui mérite d'être citée, dont on ne parle que comme d'un fait tout-à-fait extraordinaire, qui fait beaucoup de jaloux, qui ne se produit que très-rarement et sur laquelle on ne peut

compter qu'aux meilleurs jours du *passage*.

— Vous avez été, dit-il en me serrant cordialement la main, bien inspiré de venir aujourd'hui. Nous avons du poisson et du gibier : un cul-blanc, une véritable primeur ! nous allons déjeuner d'abord.

Puis, ajouta-t-il en souriant, et en me présentant aux deux préposés en compagnie desquels je l'avais surpris, vous ferez le quatrième à la partie.

Et il exhiba d'un coin de la treille, soigneusement fermé dans une manne d'osier, son fameux jeu de boules *ferrées*, c'est-à-dire couvertes de clous à large tête, rabattus en écailles luisantes comme de l'acier poli.

Le déjeuner fut très-gai. On parla de toute sorte de choses, de voyages et de littérature, de Désaugiers et de Méry, de Méry surtout que George avait personnellement connu à Marseille à l'époque où il y était conservateur du Musée. Méry venait de mourir à Paris et nous trouvions une sorte de douloureux plaisir à nous rappeler mutuellement ce que nous savions de cet homme aimable qui fut un cœur d'élite, un esprit intarissable et charmant, un admirable poète, un

ravissant conteur, qui vécut et mourut sans un seul ennemi.

George cita de mémoire divers épisodes du dernier roman de Méry, *Trafalgar*, dont le héros est un marin toulonnais. Il cita aussi la mise en état de siège d'Edimbourg par deux matelots français, et cette histoire de l'émir Bou-en-Nas Bou-en-Dabas qui, fondant un royaume en Afrique, et n'ayant point de femmes à donner à ses soldats, procéda sans façon, sur un territoire voisin, à un enlèvement de Sabines nubiennes.

Il fallait que le sujet tînt fort au cœur de notre amphytrion pour qu'il oubliât à ce point la partie de boules.

Vous ne savez pas, dit-il à la fin, ce qui déterminait Méry à quitter Marseille ? On l'ignore généralement et on a fait toutes sortes de suppositions à cet égard sans découvrir la véritable raison. C'est tout simplement un procès perdu en justice de paix.

Voici le fait :

J'avais souvent entendu dire à Méry que, dans les villes, la plupart des enfants apprennent à lire dans la rue, sur les affiches et les

enseignes des magasins. Et croyez bien que ce n'est pas un paradoxe. Méry se souvenait lui-même de la joie qu'il éprouvait, à sept ans, à déchiffrer, au sortir de l'école, les noms des marchands de la rue Saint-Ferréol et du cours Belzunce. — Partant de ce principe, il disait qu'il devrait y avoir dans chaque ville un inspecteur des enseignes, pour veiller à ce que l'ignorance et la stupidité n'y étalent point ces fautes grossières d'orthographe ou de syntaxe qui pervertissent l'esprit avide des enfants et détruisent l'effet des leçons qu'ils viennent de recevoir. C'était chez lui une véritable manie, et l'unique duel qu'il faillit avoir dans sa vie avait eu pour cause une hérésie en grosses lettres sur une annonce de déballage dans la rue Noailles.

Méry, je vous l'ai dit, était conservateur du Musée. Il habitait à ce titre la bibliothèque de la ville, au boulevard du Musée.

Un jour, il vit s'élever, en face de la bibliothèque même, une baraque de marchand d'oiseaux. Il en fut transporté. Il allait pouvoir travailler au chant des lucres, des chardon-

rets et des bengalis. Quelle bonne fortune pour un poète !

Hélas ! le lendemain, au-dessus des cages où gazouillaient ses harmonieux et mignons voisins, une enseigne étalait impudemment, en lettres énormes, cette annonce destinée sans doute à affriander les chalands :

QU'IL EST AGRÉABLE D'AVOIR D'OISEAUX !

Vous et moi nous serions divertis de la chose. Méry, au contraire, bondit comme un de ces tigres dont il a si bien peint les amours et les fureurs. Il prit la plume et écrivit par la poste, en affranchissant scrupuleusement sa lettre, au propriétaire de la baraque pour rectifier cet intolérable barbarisme.

Le marchand d'oiseaux fit la sourde oreille. Une seconde démarche, plus pressante que la première, n'eut pas plus de succès. Méry prit alors une résolution désespérée. Il cita le marchand en justice de paix.

Le digne magistrat à qui cet étrange procès fut déféré ne trouva pas qu'un outrage à l'orthodoxie de la langue constituât un délit ou une

contravention. Dans tous les cas, le fait ne tombait sous l'application d'aucun article du Code pénal qui n'avait pas prévu un pareil crime. Il renvoya donc, à contre-cœur sans doute, mais enfin il renvoya purement et simplement le marchand d'oiseaux des fins de la plainte et condamna Méry aux dépens.

Le poète ne fut pas plus heureux auprès de l'administration municipale où sa réclamation, son indignation et sa mésaventure judiciaire n'excitèrent que des sourires.

Le lendemain il donna sa démission et s'expatria pour toujours.

Voilà comment, suivant l'expression même de Méry, Marseille ne sut pas conserver son conservateur.

Et maintenant, dit George en se levant, faites-moi raison : un toast à la mémoire du poète marseillais, avec le vieux vin des Sablettes ! Et puis allons jouer aux boules !

Le tintement argentin de nos verres qui s'entrechoquaient fut tout-à-coup interrompu par un formidable ronflement dans le tuyau de la cheminée de la bastide. En même temps, nous vîmes passer au-dehors, devant les vitres de la

fenêtre, un nuage de poussière, de sable et d'algues, qui tourbillonna sous la treille comme une trombe.

— C'est le mistral d'équinoxe qui arrive, dit tranquillement George. Il rafraîchira l'atmosphère et tombera au coucher du soleil. Aux boules ! aux boules ! Je vous rends dix points sur quinze.

Bien que ce soudain coup de vent eût singulièrement refroidi mon désir d'essayer mon modeste talent d'amateur contre la maestria de mon hôte, nous descendîmes le chemin de la presqu'île, qui passe au pied de la bastide, et nous essayâmes quelques points en nous arc-boutant sur nos jarrets pour n'être pas renversés. Mais au bout d'un quart-d'heure de cet exercice, toute résistance devenait impossible. Il fallut y renoncer absolument. Nous étions aveuglés, soulevés, terrassés. Quand nous jouions contre le vent, les boules revenaient sur nous, repoussées par la rafale. Quand nous jouions, au contraire, sous le vent, c'était pire encore. La boule partait de nos mains comme une flèche et, sans souci du but, ne s'arrêtait plus qu'à perte de vue.

Nous revînmes à la bastide harassés et ahuris.

— Bah ! dit George. Après tout, notre mistral, même celui d'aujourd'hui, n'est qu'un doux zéphyr en comparaison des cyclones du Cap de Bonne-Espérance. Les plus solides navires n'en sortent pas toutes les fois et quand ils s'en tirent, ils sont disloqués pour le restant de leur carrière. Que sont les flots de la Méditerranée comparés aux grandes vagues de l'Océan Indien ? des ondulations dans un plat à barbe. C'est Ferdinand de Lesseps et non Vasco de Gama qui aura vaincu le monstrueux Adamastor. Quel Camoëns moderne chantera dignement le percement de Suez et l'homme qui, par la jonction des deux mers, a rendu à la navigation et à l'humanité un service si grand que nul, avant lui, n'avait osé le rêver et qu'aujourd'hui encore, à l'heure où ce rêve devient une éclatante réalité, plusieurs refusent d'y croire ?

Puis, bourrant philosophiquement sa pipe et passant sans transition apparente à un autre ordre d'idées qui n'étaient pourtant que la suite et la conséquence de notre conversation, il ajouta :

— Je vous rappelais tout-à-l'heure l'étrange histoire d'un enlèvement de Sabines nubiennes ou abyssiniennes par Méry. C'est moi qui lui en ai fourni le thème. Seulement, il a renversé les rôles et son génie, ou plutôt son caprice, a transporté dans l'Afrique centrale une scène qui s'est passée en Chine.

D'un autre côté, pour justifier cette violence au droit des gens blancs ou noirs, il a créé ce type de pacha lubrique, Bou-en-Nas Bou-en-Dabas, dont les exploits un peu rabelaisiens ont fait rire les uns et scandalisé les autres.

— Comment, lui dis-je ébouriffé, c'est vous qui êtes l'auteur des nouvelles de Méry? Racontez-nous donc cela. Je vous assure que vous m'intéressez infiniment.

— Volontiers, reprit-il sans sourciller. Méry a pris de mon récit ce qui lui a convenu et l'a, je le répète, arrangé à sa façon, ce qui était incontestablement son droit. Seulement son conte diffère de la vérité comme une jonque d'une tartane, comme une pagode d'un minaret. Sans doute la vérité est au-dessous de la fiction; l'histoire est moins attrayante que le roman et le conteur ne vaut pas l'écrivain. Mais enfin,

voici le fait vrai, tel que Méry, au café Baudoul, pendant qu'il battait aux échecs un indien de Calcutta, me l'a entendu raconter au retour de mon dernier voyage, à l'époque où je professais le chinois à Marseille : le fait avec lequel, ajouta-t-il en souriant, Méry a écrit la nouvelle dont je n'ai pas la prétention d'être l'auteur.

En 1839, je m'embarquai à Marseille pour l'Inde à titre de second sur le brick l'*Eugène-Antoinette*. Un fameux navire qui filait ses six nœuds au plus près et onze nœuds à la moindre brise de poupe ! Nous étions chargé de vin, de savon, de bimbeloteries et d'étoffes de coton. Notre destination était Singapour et Ceylan, d'où nous devons rapporter des dents d'éléphant, de l'huile de palme, des graines de cacao et des clous de girofle. Notre équipage était composé de neuf hommes, le capitaine et moi compris, et d'un mousse né aux Sablettes, où nous sommes, dans la propriété d'un brave capitaine de vaisseau en retraite dont vous voyez d'ici la maison ombragée par des platanes, les seuls arbres de la presqu'île qui méritent ce nom. Nous avions en outre un gros chien roux

nommé Bataille que le mousse affectionnait beaucoup et qui faisait le quart de nuit au bossoir avec une intelligence et une vigilance que nos matelots ne pouvaient s'empêcher d'admirer. Aussi avait-il sa ration entière comme les hommes, sauf le vin, bien entendu.

Notre navigation fut heureuse jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Là, une épouvantable tempête nous assaillit. Nous eûmes vingt-sept jours de cape ! Presque tous mes cheveux blancs datent de ce voyage. Notre brick se tira d'affaire néanmoins, mais dans quel état ! Nos voiles étaient en lambeaux, nos rechangés emportés, nos embarcations détruites, notre membrure tordue et déformée et nos bordages faisaient eau de toutes parts. Le travail des pompes exténuait l'équipage.

Mais nous arrivions dans le golfe indien, et les souffrances, les privations et les fatigues allaient être oubliées, lorsqu'un second ouragan nous poussa dans l'est jusque sur les rivages de la Chine. Nous ignorions absolument où nous étions. Tout ce que notre estimation nous avait fait connaître, c'est que nous avions dépassé, sans pouvoir les atteindre, nos deux ports de

destination. Cependant, il fallait atterrir : la côte était en vue et nous étions menacés de couler bas.

Dans la nuit, pendant que nous tenions conseil, des cris d'effroi retentirent sur le pont et Bataille poussa un hurlement lamentable. En même temps, un grand bruit se fit entendre dans les profondeurs du brick. L'eau faisait irruption dans la cale. Nous n'eûmes que le temps de monter sur le pont. Le navire sombrait. Le désespoir avait gagné nos hommes : nous n'avions pas de canots. Nous nous jetâmes à la nage et l'*Eugène-Antoinette* disparut en tournoyant dans l'abîme.

Nous étions dix à bord, je vous l'ai dit. Nous n'arrivâmes que trois à terre, où Bataille nous avait devancés : le maître d'équipage (un toulonnais), le mousse des Sablettes et moi. Le capitaine et six hommes avaient été, dans le trajet du navire au rivage, dévorés par les caïmans qui pullulent dans ces parages.

Où avions-nous abordé? La nuit était noire; nous n'y voyions pas à dix pas et sans les aboiements du fidèle Bataille, qui nous avaient tenu lieu de phare, nous aurions certainement servi

de pâture aux squales comme nos malheureux compagnons.

Au lever du jour, nous reconnûmes avec joie que nous étions dans un petit port formé de deux jetées circulaires, soutenues par une barrière de pieux de bambous. Les deux jetées partaient de la terre et s'avançaient dans la mer en se rétrécissant aux extrémités, c'est-à-dire en affectant la forme d'une énorme mâchoire inférieure. La place des deux canines étant vide figurait l'entrée du port. Des cases trapues en bambou étaient alignées les unes contre les autres comme des molaires, sur les deux côtés de la jetée. Une étroite chaussée en bourrelet passait au pied des cases et formait, — puisque la métaphore y est, poursuivons-la jusqu'au bout, — la gencive de cette mâchoire.

Nous fûmes fort étonnés de deux choses : la première, de ne trouver aucune espèce de barque dans le port ; la seconde, de ne voir venir à nous que des femmes et des vieillards et pas un homme jeune.

Nous fûmes, du reste, très hospitalièrement accueillis et nous apprîmes que nous étions dans le village de Bré-Fou-Nié, de la province

de Pôu-Ve-Reou, ce qui, en chinois, signifie Pays du calme. Notre pauvre navire, sombré par suite d'ouragan, ne s'en était certainement pas douté.

On nous logea, le mousse et moi, tout près de terre, dans une case appartenant à une veuve qui avait une fille charmante d'environ vingt ans, nommée Pi-So-Sen, autrement dite Fleur de bon sens. Bataille ne voulut pas se séparer de nous. Sa fidélité devait lui coûter cher.

Quant au maître d'équipage, il fut recueilli par un vieillard nommé Ti-Ro-Pé, qui exerçait la profession de Pé-go, c'est-à-dire de cordonnier.

Notre première préoccupation fut naturellement de savoir quand et de quelle manière nous pourrions sortir de Bré-Fou-Nié et rejoindre le port le plus voisin fréquenté par des navires européens. Ce port, d'après ce que nous dit le mousse qui, en peu de jours, avait appris suffisamment la langue pour nous traduire les réponses faites à nos questions, était à plus de cinquante lieues à l'ouest, et le pays où nous étions, — coupé de fyords et d'arroyos inabor-

dables pendant l'hivernage, — fermé absolument du reste au commerce avec les étrangers, n'était visité par les jonques chinoises des provinces limitrophes que tous les six mois.

Nous apprîmes en outre que l'absence de jonques locales et de population mâle à Bré-Fou-Nié provenait de ce que les unes et l'autre étaient parties un an auparavant vers l'Archipel indien, pour passer de là en Australie à la recherche des mines d'or et qu'on n'avait plus eu, depuis lors, des nouvelles de l'expédition, détruite sans doute par quelque tempête du Pays du calme.

Nous étions tombés dans un traquenard de Pénélopes et d'Arianes chinoises. Cette découverte nous sourit sans doute un moment; mais en y réfléchissant bien, elle nous inspira de graves inquiétudes pour l'avenir. Car, toute fatuité à part et la disette masculine aidant, nous pûmes prévoir, dès le début, qu'il nous serait difficile de nous soustraire aux espérances que notre arrivée avait fait naître dans ce pays désolé par un veuvage universel.

Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Les attentions dont nous étions l'objet trahis-

saient d'alarmantes intentions contre notre liberté. On commença d'abord par nous donner des noms chinois sous prétexte que les nôtres étaient impossibles à prononcer. La mère de Pi-So-Sen, grosse et vénérable matrone qui s'appelait Mou-Roun-Douas, ou Suprême embonpoint, incapable d'aucun effort de mémoire, fut intraitable sur ce point. C'est ainsi que je reçus le nom de Mou-Ré-Du, ou soit de *Tendre-cœur*. Le maître d'équipage, quoique brun comme un mulâtre, fut appelé Sar-Tan ou *Teint-de-lis* et le pauvre mousse, Pé-Tu-Go, soit l'*Oiseau-chevelu*.

Le premier jour nous reçûmes la visite d'un vieux prêtre qui desservait l'unique pagode de l'endroit, dédiée à Confucius. C'était un mandarin lettré de première classe, breveté avec garantie du gouvernement. Il avait, dans la hiérarchie religieuse, le titre de Mu-Ou, ce qui signifie Parfait-savant.

Il soupa à la case. Le dîner fut composé d'une omelette de vers-à-soie faite avec de l'huile de foie de caïman, assaisonnée de bourgeons crus de mûriers, et de quatre rats rôtis, farcis de lichen. Je fis d'amères réflexions en dégustant

ces plats dont mes hôtes paraissaient très-friands et je regrettai beaucoup le biscuit avarié et le bœuf salé du bord, quelque ranci que je l'eusse trouvé en dernier lieu.

La case était divisée en trois compartiments contigus, séparés par des cloisons de bambous minces mais très-solides. Je fus logé à l'extrémité du fond, Pi-So-Sen à l'autre extrémité et Mou-Roun-Douas entre nous, comme une sentinelle vigilante. Le mousse des Sablettes, Pé-Tu-Go, coucha sur une natte dans la chambre de la mère. Il fut séparé de moi dans la crainte, sans doute, que nous ne concertassions quelque projet d'évasion.

Quant au maître d'équipage, Sar-Tan ou Teint-de-lis, comme vous voudrez l'appeler, il venait nous voir tous les jours en pleine liberté, était parfaitement accueilli à la case, recevait les œillades et les avances du beau sexe de l'endroit avec le plus grand plaisir et paraissait enchanté du régime culinaire de Ti-Ro-Pé, son hôte, bien que la position de fortune de ce disciple de Saint-Crépin ne lui permit pas un luxe d'aliments pareil à celui qui ornait la table de Mou-Roun-Douas et de Pi-So-Sen.

La situation, pourtant, ne tarda pas à se dessiner plus nettement. J'avais, un matin, laissé Pé-Tu-Go à la case, avec mission de pêcher un déjeuner d'algues fraîches destinées à la friture et j'avais été rendre visite à Teint-de-lis, chez Ti-Ro-Pé. Je le surpris en conversation avec son hôte, et l'aidant à confectionner ces microscopiques souliers en forme de salière dont les Chinoises, avec un orgueil de Cendrillon, chaussent les hideux moignons de chair comprimée qu'elles appellent leurs pieds.

Le maître d'équipage m'accompagna à son tour à la case de Pi-So-Sen. Je l'y laissai pénétrer seul et je fis le tour de l'habitation afin de savoir si le pauvre mousse avait réussi à pêcher notre déjeuner d'algues dans les fondations de bambous de l'habitation.

Quelques minutes après, par un espèce de soupirail ouvert au pied de la case du côté opposé à la porte d'entrée pour établir un courant d'air intérieur, j'entendis la conversation suivante entre Pi-So-Sen et le maître d'équipage. Un véritable interrogatoire sur faits et articles !

— Tu es donc, disait Pi-So-Sen, du même pays que Mou-Ré-Du ?

— Non, répondit Teint-de-lis, son pays s'appelle Fréjus et le mien Toulon.

— Toulon? répliqua-t-elle, je ne comprends pas. Qu'est-ce que ce nom signifie?

— La ville des parfums, répondit imperturbablement le maître d'équipage.

— Et tu regrettes sans doute ton pays?

— Oh! certainement non, car ton haleine est plus douce et plus embaumée que les brises de nos rues semées de fleurs.

— Bien vrai? dit-elle en minaudant.

— Aussi vrai, répliqua-t-il, que je m'appelle Teint-de-lis.

Ceci n'était que le prélude. Le concerto suivit.

— Mou-Ré-Du n'est pas marié, n'est-ce pas?

— Non, s'empressa de dire le Toulonnais, pas plus que moi,

— Alors, tu devrais te marier à Bré-Fou-Nié. As-tu remarqué combien il y a ici de jolies filles? Je te choiserais celle qui te conviendrait le mieux. J'ai un talent particulier pour assortir les caractères et les unions. C'est aux succès que j'ai obtenus dans ce genre que je dois mon nom de Fleur de bon sens.

J'attendais mon traître à la riposte. Il ne faillit pas à l'opinion que j'avais de lui.

— Je ne sais pas si je me marierai à Bré-Fou-Nié, dit-il hypocritement, mais peut-être bien que si je m'y décidais, — et il regarda son interlocutrice dans le blanc des yeux, — celle que je préférerais ne voudrait pas m'accorder l'honneur de sa main.

— Qui sait? dit-elle. Nous en reparlerons. Mais où est Tendre-cœur, ton ami? N'était-il pas avec toi quand tu es entré?

A ce moment de la conversation, je fis un signe au mousse et, tournant rapidement la case, nous apparûmes tous les deux à la porte de l'habitation, avec notre déjeuner d'algues à la main.

Pi-So-Sen me regarda d'un air qui signifiait : « je sais maintenant sur ton compte ce que j'avais le plus à cœur de connaître. »

La sage fille de Confucius chassait deux lièvres à la fois, comme une simple grisette parisienne.

Le mandarin lettré entra en même temps que nous dans la maison et, après les saluts d'usage, qui consistent à se tourner mutuelle-

ment le dos en se courbant jusqu'à terre et à pirouetter ensuite rapidement sur les talons pour se retrouver en face l'un de l'autre, il nous fit, d'un ton papelard, un discours émaillé de métaphores superbes, dans lequel la lune, les étoiles, les guerriers, les philosophes, les pagodes, l'empereur du Céleste-Empire et le bonheur de ses sujets, défilèrent tour à tour devant nos yeux éblouis. La conclusion, que je prévoyais du reste parfaitement, fut que nous devrions songer à nous marier à Bré-Fou-Nié. Le vieux Mu-Ou, tout savant qu'il se prétendit, n'avait pas su cacher son jeu. Il avait sa leçon faite et, en arrivant, il la débita comme un écolier.

Pi-So-Sen me regardait avec anxiété. Sa mère, Mou-Roun-Douas, dissimulait en vain une colère mal contenue. Je fus impénétrable. J'étais carrément fixé moi aussi. A partir de ce jour, je dressai mes batteries pour me soustraire à la tendresse de Pi-So-Sen et au bonheur de repeupler le charmant village de Bré-Fou-Nié, de la province de Pou-Ve-Reou. Ce n'était pas tout-à-fait facile; mais je n'étais pas

provençal pour rien et vous allez voir de quelle façon je parvins à mes fins.

Mon plan d'évasion avait été rapidement combiné, mais il était compliqué dans son exécution, et sa réussite dépendait du concours du maître d'équipage. Dès le lendemain, j'eus une explication avec ce dernier.

— Mon cher Sar-Tan, ou Teint de lis, lui dis-je, puisque Teint de lis il y a, je ne veux rester ici à aucun prix. Et toi ?

— Moi, répondit-il, je n'y tiens pas absolument non plus. Cependant je ne suis pas aussi pressé que toi d'en partir. Les côtelettes de caïman fumé de mon hôte Ti-Ro-Pé et les regards provocants de toutes ces jeunes femmes, filles ou veuves, ne me trouvent pas tout-à-fait insensible. Puis Bré-Fou-Nié me plaît. Il y souffle un vent qui n'est pas sans analogie avec le mistral ; il n'y a pas de ruisseaux empestés ; les quais y sont très-propres et . . .

— Je comprends, mon cher toulonnais, dis-je en l'interrompant. Tu n'as pas la nostalgie de l'air natal.

— Non, certes. J'ai souvent rougi, au contraire, dans mes voyages, d'entendre les contes qu'on

a faits sur la saleté proverbiale de mon doux pays, contes qui, quels qu'ils soient, sont encore au-dessous de la réalité hideuse. Je ne serais pas très éloigné de donner une leçon à mes compatriotes et d'écrire au maire de Toulon que je me fais chinois par hygiène.

— Je porterai ta lettre; mais, cartes sur table! il y a une autre raison, ajoutai-je. Cette raison, la voici : tu es amoureux de Pi-So-Sen.

— Bah! tu as découvert cela! Eh bien, après?

— Oh! je n'ai pas la prétention de te la disputer, et même je ne demande pas mieux que de te laisser le champ libre. Je crains que Fleur de bon sens n'ait jeté son dévolu sur moi. Je viens loyalement te proposer de supprimer cet obstacle.

— Comment?

— En m'aidant à déguerpir, parbleu!

— Et comment le pourras-tu?

— C'est mon affaire. Promets-moi ton assistance, et je te promets mon titre de gendre de Mou-Roun-Douas.

Le marché fut conclu séance tenante. J'expliquai mon plan au maître d'équipage, qui

l'approuva, et dès le lendemain nous nous mîmes à l'œuvre.

J'avais fait, depuis quelques jours, sous l'empire de la préoccupation qui m'obsédait, une série d'observations très précieuses.

J'avais remarqué d'abord que plusieurs navires, anglais ou américains sans doute, étaient venus, bien que leur destination évidente fût les ports de l'Inde, courir des bordées au large de Bré-Fou-Nié, poussés dans cette direction par les vents ou les courants qui avaient englouti l'*Eugène-Antoinette*. Ils retournaient ensuite sur leurs pas en serrant la terre, ce qui m'avait fait supposer logiquement que le premier port indien à l'ouest ne devait pas être éloigné de plus de vingt à trente lieues.

J'avais remarqué en outre que l'évasion par terre était impossible dans un pays inconnu coupé de marécages, à travers des populations hostiles qui nous feraient un mauvais parti. La voie de mer était seule praticable ; mais, je l'ai dit, il n'y avait plus de jonques à Bré-Fou-Nié.

J'avais appris, d'un autre côté, que vers l'est, à six lieues seulement de Bré-Fou-Nié, la pro-

vince de Pou-Ve-Reou confinait à une autre province qu'on nommait pays des Dar-Na-Gas, laquelle passait pour la mieux partagée du littoral chinois, sous le rapport de la beauté des hommes.

J'avais remarqué que ma présence à la case de Mou-Roun-Douas, ainsi que les assiduités du maître d'équipage, avaient provoqué un sentiment général de jalousie parmi les compagnes de Pi-So-Sen, sentiment qu'il fallait exploiter au profit de mon projet.

Enfin, j'avais lu dans un livre de science, à la pagode de Confucius, qu'une pendule qui s'arrête sans cause apparente dans une maison, y pronostique un mariage imminent.

Or, presque toutes les cases de Bré-Fou-Nié possédaient une pendule en forme de coucou, dans un angle de la principale chambre. La caisse était formée d'une peau de crocodile desséché. Le cadran tenait la place de la tête de l'animal et les trous des yeux, dans lesquels on enchâssait des yeux de verre pour les dissimuler, servaient, l'un à monter la pendule, l'autre à en faire mouvoir les aiguilles.

Le lendemain donc de notre conversation

avec Teint de lis, je demandai à Pi-So-Sen la faveur d'un entretien particulier. J'avais été très-aimable la veille au soir avec elle. Mon désir fut immédiatement exaucé.

Je lui fis une déclaration en règle. Elle en fut fort touchée. Elle était jolie après tout, — pour une chinoise, bien entendu, — et ses yeux fendus en amande, descendant obliquement sur son nez, en forme de V majuscule, rayonnèrent d'orgueil et de bonheur.

Il fut convenu qu'elle en parlerait à sa mère, et que le mariage serait bientôt fixé entre nous.

Je n'avais pas fini ma déclaration que Teint de lis se présenta, réclamant, lui aussi, l'honneur d'une entrevue confidentielle. Je me retirai discrètement, affectant un transport de joie pareil à un accès de fièvre chaude.

Le maître d'équipage reprit mon thème en sous-œuvre et vint mettre aux pieds de Fleur de bon sens son cœur et sa main. La pauvre fille, toute confuse et regrettant peut-être en ce moment sa coquetterie des jours précédents envers le maître d'équipage, ne put que lui dire ce qui venait de se passer entre elle et moi. Elle s'excusa donc du mieux qu'elle put, opposant

au désespoir de Teint de lis sa parole engagée et le droit de priorité que je venais d'acquérir à la possession de sa beauté.

Dans la journée, tout Bré-Fou-Nié sut, par l'intermédiaire officieux de Ti-Ro-Pé, ce qui s'était passé à la case de Fleur de bon sens.

La jalousie des femmes, habilement excitée sous main par Teint de lis, devint alors menaçante à l'égard de Pi-So-Sen qui accaparait ainsi les deux seuls mâles valides envoyés au pays par la Providence. Il y eut des rassemblements devant sa case. Il fut même question d'y mettre le feu. Mou-Roun-Douas voulut parler. Elle dut se taire sous le tumulte des huées et fit mine de s'arracher les cheveux qu'elle n'avait pas.

J'intervins alors et je convoquai toutes les jeunes femmes de Bré-Fou-Nié, pour le lendemain, à la pagode de Confucius, à l'effet d'y entendre une communication de la dernière importance et qui devait toutes les contenter.

Je fus ahuri de bravos chinois et, si la largeur du quai l'avait permis, j'eusse été certainement porté en triomphe.

Mon plan allait sur des roulettes.

Je ne revis pas Pi-So-Sen dans la soirée. La nuit, je dormis bien, tout en rêvant à la harangue que je devais prononcer à la pagode.

Au petit jour, je fus réveillé par des douleurs aiguës aux poignets et aux chevilles. Je voulus remuer : impossible. J'étais pris, j'étais amarré, j'étais bien et dûment lié par les pieds et par les mains, à l'aide d'une sorte de soie ou de fil d'archal presque invisible mais qui, malgré sa ténuité, était aussi solide qu'un cable de trois-ponts.

Au premier cri que la douleur et la colère m'arrachèrent, je vis apparaître Pi-So-Sen, qui entra je ne sais par où, car ces habitations chinoises sont machinées comme des coulisses de théâtre.

— C'est moi qui t'ai lié pendant ton sommeil, me dit-elle d'un air souriant ; la jalousie m'a mordue au cœur depuis hier. Je veux savoir ce que tu vas dire à mes compagnes, à la pagode. Je crains, maintenant que tu m'as donné ta foi et que tu as la mienne, je crains ton infidélité ou ta fuite, peut-être l'une et l'autre. Or, si cela devait arriver, si mes craintes devenaient simplement des soupçons, les mêmes ligatures

qui te retiennent et que tu chercherais en vain à briser, passeraient de tes poignets à ton cou et tu serais étranglé avant d'avoir pu faire un seul mouvement. Donc, réponds-moi, que vas-tu dire à la pagode ?

Je vous laisse à penser le flot de rage qui m'étreignit à la gorge. Cependant, la prudence vint immédiatement à mon secours. Ce n'était pas le moment de perdre la partie par une explosion de colère, d'ailleurs impuissante. Je me fis soudainement violence et je répondis :

— O la plus belle et la plus aimée des filles de Confucius ! comment as-tu pu douter ainsi de ton Mou-Ré-Du ? ne t'ai-je pas avoué mon amour dans des termes qui ont dû ne te laisser aucun doute ? ne t'ai-je pas adorée depuis le premier jour où tes yeux ont incendié ma poitrine ? n'ai-je pas été ton esclave soumis et dévoué ? ai-je regardé une autre femme ? ai-je fait la moindre tentative pour te fuir ? et n'ai-je pas, pour la première fois, parlé hier aux femmes de ton pays, uniquement pour te soustraire à leur injuste fureur ?

— Je t'ai sacrifié ton ami Sar-Tan qui était un parti très sortable, me dit-elle. Pourtant je

ne t'ai pas revu de la soirée. Qu'as-tu à me reprocher? ne suis-je pas jeune? ne suis-je pas belle? Tu n'as pas le droit d'avoir des secrets pour moi. Que vas-tu faire à la pagode?

— C'est précisément un secret, lui dis-je, et dans mon pays, un homme qui livre un secret est déshonoré. Mais tu viendras à la pagode avec moi, sous mon bras. Je te proclamerai ma fiancée à la face de tous et de toutes, et au lieu d'être maudite comme tu as failli l'être hier soir par tes compagnes, tu sortiras chérie et glorifiée et tu sauras tout, car c'est en ta présence que je parlerai. Et maintenant, si tu n'as pas foi en ma parole, achève ton œuvre, étrangle-moi tout de suite. Trahir mon secret est impossible et aucune femme, fut-elle la souveraine de l'Empire du Milieu, ne me poussera à cette extrémité.

— Eh bien, je te crois, dit-elle. Mais malheur à toi si tu me trompes. Souviens-toi que ta mort serait le prix de ton parjure, quoi que tu fisses pour l'éviter.

Là-dessus, elle m'embrassa tendrement et mes liens tombèrent sans que je me fusse douté

de la façon dont elle s'était prise pour les détacher.

Cette scène m'affermir bien plus profondément dans mes projets de délivrance, et mes regards d'amour à mademoiselle Pi-So-Sen ne firent que cacher une haine violente, augmentée à chaque heure par le sentiment humiliant de mon esclavage et la terreur légitime d'être étranglé sans défense possible.

Un tumulte inusité que j'entendis sur le quai me fit souvenir que j'étais attendu au temple. Je fis revêtir à Pi-So-Sen sa toilette des fêtes : une dalmatique ou robe traînante couleur clair de lune à ramages verts, avec des étoiles vermillon et des serpents d'azur enlacés en bordure, et nous partîmes.

Un murmure d'envie et d'admiration accueillit notre entrée à la pagode, où la foule était déjà rassemblée.

J'escaladai d'un bond la chaire du vénérable Mu-Ou, le savant mandarin lettré, breveté avec garantie du gouvernement, et voici à peu près le chef-d'œuvre oratoire que je servis à l'ardente curiosité de l'auditoire féminin.

« — O veuves désolées du Pays du calme !

ô adorables vierges de Bré-Fou-Nié ! écoutez !

« — Un immense malheur a frappé votre patrie. Vos époux, vos pères, vos fiancés ont été sans doute dévorés par les flots. Votre pays, par un inconcevable caprice, a menti à son nom, et le navire qui me portait a péri lui-même dans cette catastrophe épouvantable. »

(Torrents de larmes.)

« — L'esprit de Confucius m'a sauvé du naufrage avec Sar-Tan, mon compatriote, avec Pé-Tu-Go, un jeune enfant de ma nation et un chien fidèle dont le nom signifie : combat. Le sauvetage de ce chien est un avertissement du ciel. »

(Murmures de stupéfaction.)

« — Vous nous avez reçus dans votre cité avec une hospitalité admirable, et Sar-Tan et moi avons été profondément émus de vos malheurs, de vos vertus et de votre beauté. Car, nulle part, dans nos nombreux voyages autour du monde qui a cinq cent mille lieues de tour, nous n'avons rencontré de femmes aussi admirablement belles que vous. »

(Sourires approbateurs.)

« — J'ai été personnellement touché des

charmes de la sage Pi-So-Sen. Sar-Tan a subi le même prestige. »

Ici des regards menaçants, des gestes d'antrophages furent braqués contre Fleur de bon sens.

« — Mais, me hâtai-je de continuer, Pi-So-Sen n'a agréé que mon hommage et la manifestation hostile dont elle a été l'objet de votre part est tout-à-fait injuste. »

(Protestations dans l'auditoire.)

« Ecoutez ! Ecoutez !

« — Ce n'est pas un ou deux mariages qu'il vous faut. Ce n'est pas avec le concours, quelque dévoué qu'il puisse être, de deux pauvres étrangers, que vous pourrez repeupler Bré-Fou-Nié. J'admets que Sar-Tan et moi nous nous mariions avec deux d'entre vous, combien resteront veuves, combien resteront filles, combien coifferont la déesse Abra-Ma-Do, qui est la sainte Catherine de votre pays ? »

(Marques funèbres d'assentiment.)

« — Eh bien ! voilà ce que n'a pas voulu Pi-So-Sen, qui préférerait se condamner au célibat à vie plutôt que de profiter égoïstement de la chance que la Providence lui a donnée ; voilà ce

que je ne veux pas moi-même ni Sar-Tan non plus.

« — Pi-So-Sen, la Fleur de bon sens bien nommée, a eu une idée lumineuse. Elle est savante autant que le vénérable Mu-Ou, directeur de cette pagode. Elle a lu dans les livres sacrés qu'une nation des continents barbares fut un jour réduite à l'extrémité où vous vous trouvez. Les femmes d'un pays qui s'appelle Rome avaient perdu tous leurs maris à la guerre contre les Sabins. Un jour, désespérées, elles firent une expédition contre leurs voisins, enlevèrent les Sabins et en firent leurs maris. »

(Anxiété profonde dans l'auditoire.)

« — Femmes et filles de Bré-Fou-Nié ! pourquoi ne feriez-vous pas comme les Romaines ? Pi-So-Sen vous y convie et ne se mariera que quand vous serez toutes pourvues. Vous avez, à six lieues d'ici, des voisins qui passent pour les plus beaux Chinois de la terre, les Dar-Na-Gas. Armez-vous ! faites une expédition contre les Sabins Dar-Na-Gas. Pi-So-Sen sera votre général en chef et s'exposera la première aux dangers de l'expédition. C'est en son nom que je vous parle. Construisons un navire. Sar-Tan et moi,

qui sommes des marins consommés, vous conduirons par mer dans cette province, inabordable par terre, et vous ramènerons ici avec vos époux conquis à la pointe des baïonnettes, je veux dire des flèches ! Ils ne pourront vous échapper, puisque la fuite par le continent est presque impossible et que nous brûlerons la jonque dès notre retour. D'ailleurs, séduits par votre courage, par votre vaillance, par votre incontestable beauté, ils seront trop heureux de rester attachés à vous pour la vie. Organisons donc un enlèvement de Sabins Dar-Na-Gas, et vous repeuplerez Bré-Fou-Nié, et vous serez citées à l'ordre du jour de l'Empire du Milieu, et la postérité vous applaudira !! »

Un tonnerre de bravos couronna ma harangue. Des cris surhumains éclatèrent dans la pagode. Une cangue, instrument de supplice en Chine, fut apportée dans le temple. On m'y fit asseoir avec Pi-So-Sen, que toutes les femmes embrassèrent à l'envi et, cette fois, je ne pus éviter les honneurs du triomphe. Mu-Ou brûla sous notre nez de l'huile de crocodile en guise d'encens, à l'autel de Confucius. Ce fut pour

moi un violent sternutatoire qui faillit me faire éclater le cerveau.

Dès le lendemain, les évènements se précipitèrent. La population s'exerça au maniement des armes, tandis qu'on nous apportait de tous côtés les matériaux nécessaires à la construction de la jonque. Elle fut prête au bout d'un mois. Elle avait la forme d'un grand chaudron, comme les barques de ce pays, qu'à cause de cette forme on nomme Pey-Rouu. La nôtre reçut du mandarin lettré le nom de *Sta-Bra-Za*. C'était le nom d'un pauvre étameur de Bré-Fou-Nié, que ses talents naturels avaient élevé au grade de disciple de Confucius et de mandarin de première classe.

Quand la jonque fut en état de prendre la mer, quand les héroïnes de Bré-Fou-Nié furent suffisamment exercées au maniement de leurs armes, le jour de l'expédition fut fixé définitivement.

Pi-So-Sen était dans l'enthousiasme. Je lui avais réservé le plus beau rôle et décerné publiquement tout le mérite de l'enlèvement des Dar-Na-Gas. La pauvre fille m'aimait donc sincèrement. Elle ne doutait plus de moi et je

ne craignais plus le lacet d'archal ou de soie, en guise de cravate, pendant les courtes heures que je pouvais donner au sommeil.

Quelques jours avant le moment fixé pour le départ de l'expédition, je dis au mousse Pé-Tu-Go d'introduire secrètement le soir, quand tout le monde dormirait, le fidèle Bataille dans la peau de crocodile qui servait de caisse à la pendule et de l'y faire coucher de façon à ce qu'il en arrêtât les poids. Le chien devait être tiré de sa prison avec les mêmes précautions avant le lever du jour.

Le pauvre mousse, que le mal du pays commençait à travailler, s'acquitta consciencieusement de la commission. Le matin, la pendule était arrêtée sans qu'aucune cause apparente pût expliquer cette interruption de ses fonctions.

Cet évènement fut une fête à la case. Mon mariage avec Pi-So-Sen recevait par ce seul fait une éclatante consécration et devenait une certitude, quels que fussent les résultats de l'expédition projetée. Bien entendu, j'en manifestai une ivresse plus grande encore que celle de Pi-So-Sen.

Cette joie fut pourtant traversée par une douleur sérieuse. Au dîner de la famille, qui fut un véritable repas de fiançailles auquel furent invités le maître d'équipage, le mousse, Ti-Ro-Pé et le vieux Mu-Ou, on nous servit le plus superbe rôti que j'eusse encore vu sur la table depuis notre arrivée. Le goût de la viande me déplut. Je n'osai pas en faire l'observation. Après le dîner, j'appris que cette volumineuse pièce de venaison n'était autre chose que le brave et fidèle Bataille lui-même. J'eus une terreur affreuse que l'histoire de la pendule n'eût été découverte et que la mort de Bataille ne fût une vengeance de Pi-So-Sen ou de Mou-Roun-Douas. Il n'en était heureusement rien. C'est le rite chinois qui exige que, dans tous les repas de fiançailles, le chien de la maison, emblème de fidélité, soit mangé par les futurs époux. C'est une sorte de communion par laquelle on se jure d'avance une fidélité éternelle.

Le pauvre Bataille ne se doutait pas que le service qu'il m'avait rendu serait ainsi récompensé par l'honneur ou, pour dire plus vrai, par le supplice de la broche.

A l'issue du diner, il fut convenu que le maître d'équipage et le mousse sortiraient le lendemain du port avec la jonque, afin d'essayer sa marche et sa solidité et d'aller reconnaître l'endroit propice au débarquement de nos amazones. Pour détruire tout soupçon d'évasion de ma part dans l'esprit de Fleur de bon sens, je décidai de rester à Bré-Fou-Nié avec elle pendant tout le temps que la jonque tiendrait la mer, et de veiller aux derniers préparatifs de la grande entreprise.

Le nombre de Dar-Na-Gas à enlever étant fixé à vingt environ, j'avais fait confectionner un pareil nombre de sacs en grosse toile, qui furent embarqués par mes ordres dans la jonque. Chaque Dar-Na-Gas enlevé devait y être emprisonné et amarré afin de prévenir toute résistance et toute révolte à bord pendant le retour de l'expédition.

Enfin, il avait été arrêté que le débarquement aurait lieu la nuit, afin de surprendre, autant que possible, les Dar-Na-Gas à l'heure pendant laquelle ils cuvent l'ivresse de l'opium; ce qui devait simplifier beaucoup notre besogne et diminuer les dangers que le beau sexe de

Bré-Fou-Nié allait si courageusement courir.

La jonque resta deux jours absente. J'étais dans les transes, bien que la durée de ce voyage eût été prévue par moi. Lorsqu'elle doubla l'entrée du port, j'aperçus au mât un signal convenu entre Teint de lis et moi et le cœur me battit avec violence. Car, voici à quoi, pendant ces deux jours, le maître d'équipage et le mousse avait passé leur temps.

A l'aide de grosses lignes que nous avions clandestinement confectionnées et auxquelles nous avions adapté des clous recourbés en guise d'hameçons, amorcés de tranches de lard rance, mes compagnons avaient, sur une côte déserte de la province des Dar-Na-Gas, pêché une vingtaine de requins et de jeunes crocodiles qu'ils assommaient au fur et à mesure, et qu'ils avaient ensuite emmaillotés dans les sacs préparés à cette intention. Le signal au bout du mât de la jonque m'indiquait que la pêche avait réussi et qu'elle était complète.

Le soir même, le bataillon féminin, armé jusqu'aux dents, sous le commandement de Pi-So-Sen était aligné sur la jonque. J'étais au gouvernail. Teint de lis et le mousse manœu-

vraient la voile. Mou-Roun-Douas et Mu-Ou étaient sur la jetée. Ce digne couple leva les mains au ciel, appelant les protections divines sur notre expédition.

Vers minuit, le vent ayant été favorable, nous atterrissions dans le voisinage de l'arroyos où dormaient, sur le sable, les vingt cadavres de caïmans ou de requins, ficelés dans leurs sacs par mes deux compatriotes.

Les femmes voulant se réserver toute la gloire de l'entreprise, il avait été convenu que Teint de lis leur servirait de guide et que je garderai seul, avec le mousse, la jonque pour recevoir les dépouilles opimes des Dar-Na-Gas, ou pour protéger la retraite en cas d'insuccès.

Au moment du débarquement, le maître d'équipage fit remarquer dans l'ombre, à deux ou trois cents mètres de l'endroit où la jonque avait accosté, une sorte de camp de soldats endormis. C'étaient nos requins et nos caïmans. Pi-So-Sen se jeta la première à la mer et toutes les chinoises la suivirent avec une sorte de de fureur. Le maître d'équipage sortit le dernier. Nous nous embrassâmes furtivement dans

un muet adieu que voilèrent les ombres complices de la nuit.

A peine les Romaines de Bré-Fou-Nié se ruèrent-elles vers les Sabins Dar-Na-Gas dont elles avaient rêvé la conquête, que, d'un vigoureux coup de jarret, je lançai la jonque au large, je déployai la voile et poussant un immense cri de délivrance, je gagnai la haute mer.

Le maître d'équipage, pour ne pas être soupçonné de connivence avec moi, jeta le premier, comme nous l'avions concerté, le cri de trahison. A ce cri, dix ou douze chinoises, Pi-Sou-Sen en tête, se précipitèrent désespérées vers le rivage, et nous lancèrent une grêle de blasphèmes et de flèches. Une de ces flèches atteignit malheureusement le pauvre mousse à l'épaule. La blessure fut légère, la flèche ayant été tirée de fort loin. Cependant elle eut bientôt des conséquences funestes pour la santé de cet enfant, déjà délabrée par la nostalgie.

Cinq jours après, j'arrivai dans un port indien. Le pauvre mousse y mourut à l'hôpital anglais, des suites de sa blessure que les chaleurs du climat et les fatigues de la mer avaient envenimée. Il m'avait fait promettre en mourant de

venir porter à sa mère, aux Sablettes, son dernier baiser et son dernier adieu. Je regagnai Marseille sur la corvette anglaise la *Thérèse*, une fine voilière qui eût rendu des points à l'*Eugène-Antoinette*, et c'est en venant m'acquitter ici de ma pieuse mission que je me sentis pris d'une grande sympathie pour ce promontoire de Cépet, presque désert et balayé par un mistral qui me rappelait les coups de vent du Pays du calme.

C'est ainsi que je suis devenu citoyen des Sablettes, et qu'une partie de boules manquée vous a fait connaître un des épisodes les plus curieux de ma vie.

George remplit les verres et s'apprêtait à recharger sa pipe, éteinte depuis longtemps.

J'ouvris la bouche pour une interrogation, mais il ne me laissa pas le temps de parler.

— Vous voulez savoir ce qu'est devenu le maître d'équipage, n'est-ce pas ?

Je l'ai moi-même ignoré pendant deux ans. Au bout de ce temps, je reçus par la voie de l'Inde, une lettre de lui.

Il me racontait qu'après une scène de suprême désolation, dans laquelle il avait joué

lui-même la fureur et la consternation en comédien consommé, il avait relevé le moral de sa troupe si cruellement mystifiée et l'avait, à travers bien des fatigues et des souffrances, ramenée saine et sauve à Bré-Fou-Nié.

Il m'apprenait ensuite que l'expédition des jonques du pays, que l'on croyait perdue, était revenue au port six mois après mon évasion avec un personnel à peu près intact ; que chaque chinoise était rentrée en possession de son mari ou de son fiancé primitif et que, quant à lui, il était devenu l'heureux époux de Pi-So-Sen, laquelle s'était ainsi vengée et consolée du traître Mou-Ré-Du.

Son mariage avait été célébré à la pagode de Confucius par le savant Mu-Ou auquel il devait succéder bientôt. Mou-Roun-Douas, sa belle-mère, était morte la nuit de mon départ, par suite d'indigestion des restes de Bataille. Il terminait en affirmant qu'il était l'homme le plus fortuné de la Chine ; qu'il bénissait le ciel de lui avoir fourni l'occasion de ne plus revenir à Toulon qu'il reniait pour sa patrie, trouvant à peine suffisant pour les susceptibi-

lités de son odorat, l'intervalle de 2,800 lieues qu'il avait mis entre l'air natal et lui.

Sa lettre était signée : *Sar-Tan, Teint de lis,*
élève mandarin lettré de 2^{me} classe.



CHASSE AU SANGLIER

DANS LES FORÊTS DE LAVERNE

Depuis deux ans nous projetions cette partie de chasse. Nous avons laissé passer l'hiver dernier sans nous décider. Combien de difficultés, de tiraillements, d'irrésolutions éprouvent les citadins quand il leur faut quitter, ne fut-ce que pour quelques jours, leurs affaires, leurs habitudes et leurs pantoufles !

Nous partîmes pour Cuers le 3 novembre. Le ciel était gris à l'horizon, noir sur nos têtes. Les nuages, pareils à d'immenses outres, rou-

laient sur les montagnes leurs flancs gonflés d'eau et d'éclairs. Mais notre ami Alexandre M... leva tous les scrupules, dissipa toutes les craintes et parvint, avec sa joyeuse et spirituelle faconde, à nous convaincre de ce paradoxe : qu'il fallait partir avec le mauvais temps pour jouir d'un beau ciel et d'un chaud soleil à l'arrivée. Une fois dans sa vie il a dit vrai!

A peine avons-nous dépassé les premiers villages jalonnés sur la route, que la pluie commença à battre les vitres de la portière. Jusque-là, nous avions devisé de forêts impénétrables, de battues échevelées, de chiens courants, de sangliers terrassés; notre ami avait même commis quelques passables calembours; mais en ce moment, le deuil et la tristesse du ciel semblèrent déteindre sur nous et la voiture roula jusqu'à sa destination sans que nous eussions pensé à autre chose qu'au trajet à pied de Cuers à Pierrefeu, que notre itinéraire nous commandait impérieusement. Arrivés à Cuers à la nuit, nous délibérâmes sur le parti à prendre. Les routes étaient détrempées, la nuit se faisait noire comme l'encre et la pluie tombait avec une constance désespérante. Partir à pied

était déjà devenu imprudent. Le temps dépensé à délibérer rendit ce projet impossible. On commençait à murmurer tout haut contre Alexandre, et les murmures frisaient déjà l'imprécation, lorsque celui-ci, pour conjurer l'orage, entra immédiatement en pourparlers avec notre postillon et obtint de lui qu'il nous conduirait à Pierrefeu. Le susdit postillon, alléché par la perspective d'un royal pourboire, ne tarda pas à regretter de s'être mis en route à pareille heure et par un temps pareil. Il grommela d'abord, puis jura comme un charretier qu'il était et finalement nous signifia qu'il allait nous planter au beau milieu du chemin. Heureusement, Alexandre intervint de rechef. Il adressa des paroles affectueuses au postillon ; il ressuscita avec lui une ancienne amitié qui n'avait jamais existé ; il l'appela à la portière, lui serra fraternellement la main et lui fit cadeau du plus beau cigare qu'il trouva dans notre mince provision : politesse à laquelle le digne automédon répondit en nous demandant si nous n'en avions qu'un à lui offrir. Bref, touché des paroles d'Alexandre, remis en belle humeur par le cigare, ce calmant souverain des

nerfs irrités, il fouetta ses chevaux qui secouèrent leurs grelots et qui partirent mécontents, mais résignés.

Je vous fais grâce des embarras de voitures qui se renouvelaient à chaque instant sur l'ancienne route de Cuers à Pierrefeu, trop étroite pour que deux véhicules pussent y passer de front, embarras que l'obscurité compliqua beaucoup. Nous entendions souvent la voiture s'arrêter, des jurons, des vociférations éclater. Mais notre ami, mais notre sauveur était toujours là, exhortant le postillon à la patience, le décidant toujours à céder le pas malgré lui et lui promettant des étrennes proportionnées à ses peines et aux sacrifices de son orgueil.

Nous arrivâmes à huit heures du soir au pied de la montée de Pierrefeu. Toute l'artillerie du ciel tonnait sur nos têtes. Il pleuvait tellement que nous ne voyions pas où nous posions nos pieds. Nous escaladâmes le village à la nage. Les fenêtres en était heureusement éclairées par les bougies de la Chandeleur, qu'on brûle en temps d'orage. A voir, sur nos têtes, cette illumination, on eût dit un coin du ciel que les nuages avaient oublié de recouvrir et où toutes

les étoiles étaient venues se grouper, afin de rayonner ensemble sur la terre. Lorsque nous nous assîmes à la table d'un brave propriétaire du village, je me rappelai instinctivement ces deux vers des *Visitandines* :

• Qu'on est heureux de trouver en voyage
« Un bon souper et surtout un bon lit ! »

Le lendemain à notre lever, plus tardif que nous ne nous l'étions promis, nous allâmes admirer cette plaine que le Réal-Martin traverse entre deux belles rangées de peupliers, et que George Sand appelle la *Petite Limagne* : bassin immense que les montagnes du littoral encadrent au midi. Derrière ces montagnes s'étend un bassin plus immense encore : la mer. Un temps magnifique confirmait la prédiction d'Alexandre. Nous faillîmes l'embrasser à ce propos. Il avait plu toute la nuit et, de même qu'une jolie femme, après une crise de colère, semble rajeunie par les larmes, la nature était fraîche et gaie. D'éblouissantes perles d'eau pendaient aux feuilles des arbres déjà jaunies par l'automne. Tout souriait sur la terre et dans l'air.

Je ne parlerai pas des sites semés sur la route de Pierrefeu à Collobrières. — Ceux que je vis de Collobrières à Laverne me les firent oublier. — Je parlerai bientôt de ces derniers.

Notre arrivée à Collobrières, village aux toits rouges, encaissé de hautes collines couvertes de châtaigniers, produisit un effet prodigieux sur les habitants qui sont tous braconniers de naissance et de prédilection. Ils savent que lorsque nous allons chasser le sanglier chez eux, nous avons indispensablement besoin de leur concours. Le plaisir de déployer leur adresse et leur agilité à nos yeux, joint à la perspective de quelques hures, les électrisa. Le soir, quarante de ces hommes hâlés et infatigables étaient réunis chez notre hôte, et arrêtaient le plan de la chasse, assaisonné du récit des précédentes battues, arrosé des bouteilles qui se succédaient rapidement sur la large table de famille. Nous entendimes, la nuit, les bruyants préparatifs des braconniers, les aboiements des meutes impatientes. Le lendemain, à quatre heures du matin, nous défilions en armes devant tout le village et un quart d'heure après nous

escaladions les gorges des montagnes pavoisées de pins centenaires.

J'ai souvent remarqué que l'homme s'extasie naïvement devant une belle toile et rêve du jour où il pourrait accomplir un pèlerinage d'artiste aux sites qu'elle représente, tandis qu'à quelques pas du lieu qu'il habite, la nature déploie, sans qu'il s'en doute, des tableaux plus pittoresques et plus grandioses que ceux où son désir voyage. Quelquefois même, entouré de montagnes superbes, de la mer immense et bleue et des plus riants horizons, il aspire à vivre sous d'autres cieux. C'est que l'éternelle contemplation des objets extérieurs rassasie d'abord la vue, puis nous les rend indifférents, puis enfin insupportables pour peu que nous ayions l'humeur changeante et les goûts nomades. Les forêts de Laverne sont encore inédites. Les peintres vont en chercher bien loin qui ne valent certes pas celles-ci. Ils ne les ont pas popularisées à coups de crayon; les chasseurs ne les ont pas fait connaître dans leurs récits merveilleux. Lorsque j'y pénétrai avec quelques amis, tous artistes par le cœur, ce fut pour nous une révélation.

Nous formions l'arrière-garde de la troupe, et les chasseurs qui défilèrent devant nous sur le flanc des monts animèrent ces pompeux tableaux de la nature sauvage, dont nulle description ne saurait donner une idée exacte. Les forêts provençales ont un cachet d'originalité qu'on ne retrouve pas ailleurs. On dirait qu'elles sont pétries d'une argile particulière. Elles empruntent un peu de leur caractère et de leur éclat aux montagnes des deux nations voisines de la Provence : l'Italie et l'Espagne ! Habitué que j'étais à ne voir que nos collines stériles du littoral, couronnées de forteresses et dont les pentes sont couvertes de scories calcaires, je vous laisse à penser si mes yeux se délectèrent devant ces croupes entièrement recouvertes de châtaigniers, de chênes lièges, de pins et de bruyères, étoilées de fleurs et des fruits couleur de feu de l'arbousier, et déployant aux regards une végétation réellement luxuriante. Nous nous arrêtons à chaque pas, poussant des exclamations de surprise et d'admiration. L'aube avait tamisé une blanche rosée sur les rochers et sur les arbres et, lorsque le soleil se leva, toutes ces perles étincelèrent.

Puis le vent du matin les secoua sur le sol humide. Il semblait que les forêts pleuraient de joie en revoyant ce soleil que l'amoncellement des nuages leur avait caché pendant deux jours.

Les torrents étaient gonflés par la pluie ; aussi étions-nous souvent obligés d'improviser des ponts avec deux troncs de pins couchés l'un contre l'autre. Ce fut en franchissant un de ces ponts que notre ami Alexandre, pris d'un vertige soudain, se précipita dans la *Tourdourette*, large ruisseau d'où nous le retirâmes trempé jusqu'aux os. Je dois ajouter, à sa louange, que sa joyeuse humeur ne fut nullement influencée par ce bain désagréable. Seulement, il ne se hasarda plus à nous donner l'exemple en s'engageant le premier dans les passages périlleux.

Je me souviendrai toujours de notre arrivée sur le sommet du pic qui domine Laverne. Quel panorama magnifique !

Le soleil se levait sur les montagnes dont les ondulations figurent des vagues monstrueuses. A l'orient, une autre chaîne de montagnes s'élevait comme une lame gigantesque dont l'ouragan blanchit la cime, et semblait s'avancer

du fond de l'horizon pour ensevelir les autres collines moins hautes qu'elle. Cette chaîne aux crêtes de neige fut saluée par un cri d'enthousiasme : « les Alpes ! les Alpes ! »

Tandis qu'une partie de nos chasseurs allait chercher les traces que les sangliers laissent sur la terre en se retirant dans les bois, et qu'on appelle en provençal *lou boulé*, nous continuâmes à nous diriger vers Laverne. Nous y arrivâmes à huit heures, en même temps que les chasseurs partis une heure avant nous de Collobrières, pour aller en découverte. Ceux-ci vinrent à nous avec des visages épanouis par la joie et l'espoir. Le gibier avait été reconnu.

De la terrasse du couvent, nous fûmes encore témoin d'un phénomène extraordinaire. Une vapeur bleue, chassée par le vent de la mer, combla pour ainsi dire les vallées jusqu'au niveau des crêtes, et nous ravit entièrement la vue des gorges et des bois. C'était comme un océan de brume et le bruit des torrents bondissant en cascates sur les rochers, ressemblait, pour compléter l'illusion, à celui des vagues qui déferlent sur les falaises.

Ce serait peut-être le moment de parler de

la Chartreuse, cette relique d'art et de poésie que tant de touristes viennent visiter ; de son architecture florentine , fille des Médicis ; de ses longs souterrains où les ombres des morts semblent pleurer avec le vent qui s'y engouffre ; de ses débris amoncelés par les Vandales de 93, sur le sol pailleté de marguerites, et surtout de ces pauvres jeunes filles qui vont l'hiver dans les profondeurs du cloître écosser les marrons dont l'enveloppe ensanglante leurs doigts. Elles étaient tristes, silencieuses, effarouchées. On eût dit le sérail du génie des ruines.

Mais je m'aperçois que j'ai suffisamment abusé du chapitre des digressions descriptives et qu'après un prélude aussi long, il serait grand temps d'arriver à la chasse aux sangliers.

Nous voici de nouveau partis après un repos d'une heure à Laverne. Les braconniers nous ont devancé dans le bois ; nous marchons sans gibecières, cette fois, sans embarras, rien qu'un bon double fusil avec deux balles dans chaque canon, et une baïonnette effilée comme un poignard.

Trois heures de marche sans répit sur le flanc des monts, dans des sentiers abruptes, sauvages, défoncés, rasant les précipices ! Comme nos poitrines oppressées de citadins se dilataient à cet exercice et à ce grand air !

Sur un plateau qui domine l'étroite vallée de Campaux et d'où l'on aperçoit la Méditerranée, Saint-Tropez, Cogolin, Grimaud, Sainte-Maxime, toute la côte jusqu'aux îles d'Hyères au couchant et jusqu'aux îles Lérins au levant, le vieillard élu *roi de la chasse* commanda une halte. Cette royauté est ordinairement dévolue aux vieux braconniers qui réunissent au plus haut degré la vigueur et l'expérience. Une fois *rois*, ils exercent un despotisme absolu sur tous les chasseurs. Ils doivent être et ils sont aveuglément obéis. D'ailleurs la solennité de leurs gestes et de leurs ordres, leurs cheveux blancs comme les Alpes qui ondulent à l'horizon, tout en eux commande la déférence et le respect.

On nous divisa en quatre groupes. Des *chefs* nommés par le *roi* nous conduisirent immédiatement, chacun par des chemins opposés, aux postes désignés d'avance. Nous aurions été

bien aises, les amis venus ensemble de Toulon, de rester réunis dans le même rayon ; mais le *roi* en ordonna autrement. On nous sépara, au contraire, et on nous enrôla sous les bannières de différents chefs, de peur de quelques cause-ries indiscrètes, de quelques pipes fumées à la dérobée, ou de tout autre écart qui eût pu trahir notre présence et dépister le sanglier. Car la bête fauve a l'ouïe et surtout le flair doués d'une merveilleuse finesse. Notre chef commença par nous échelonner à cent mètres environ l'un de l'autre sur les rochers les plus élevés, afin que l'œil pût embrasser plus facilement les bruyères et les taillis où le sanglier ne manquerait pas de venir se frayer un passage. On disposa dans le même ordre les trois autres troupes et nous arrivâmes enfin à former un grand cercle autour de deux mamelons encadrés dans un autre cercle de montagnes. On eût dit un Colysée aux gradins gigantesques d'où les pins, arbres vivants, allaient applaudir le drame qui se déroulait si majestueusement sur l'arène. Un torrent écumeux contournait le pied des collines noires, comme un ruban d'argent. Le bruit de ses eaux se mêlait à l'harmonie des pins. C'é-

tait le seul bruit qu'on entendit. Aucun souffle, aucun cri ne trahissait encore la présence de cinquante hommes armés, disséminés dans les bruyères.

On fait souvent des battues où tous les chasseurs peuvent se voir. C'est qu'alors on sait positivement où le sanglier se trouve et l'on ne cerne que le fourré où il est blotti. Mais cette fois, il s'était élevé des doutes sur la place que la bête fauve occupait. On avait perdu *lou boulé* au milieu de la forêt ; on l'avait retrouvé plus loin ; puis on l'avait définitivement perdu dans les feuilles sèches des châtaigniers aux pieds desquels les sangliers viennent, la nuit, faire leur provision quotidienne de marrons. Il avait alors fallu cerner un plus grand espace. Heureusement que le nombre d'hommes permit d'envelopper tous les points présumés où le sanglier avait pu se retirer. Depuis une heure, perché sur mon roc, je regardais, dans la pose du bandit aux aguets, si la bruyère ne s'inclinait pas, si quelque pin ne s'abattait pas, rompu au pied par quelque coup de bûche. J'écoutais autour de moi, croyant toujours entendre quelque aboiement, quelque grognement. Mais le

torrent et les bois jetaient seuls à mon oreille l'indéfinissable murmure de la solitude.

Après une heure d'attente, l'ennui me gagna. Je redevins rêveur et distrait. Je me pris à songer à la ville, à mes affaires, à mes amis et aux railleries dont ils me gratifieraient lorsque, par un retour de mémoire vers ma situation présente, je me comparerais modestement devant eux au Klephte de Victor Hugo, lequel possédait

« Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
« La liberté sur la montagne ! »

Un coup de feu sec et bref me fit tressaillir sur mon rocher, comme le canon éveille en sursaut le soldat fatigué qui s'est endormi dans le camp. Mes yeux recommencèrent à interroger l'espace, à sonder les fourrés. Des cris lointains, poussés par les *traqueurs* qui escadaient la première colline, m'arrivèrent avec les jappements des meutes que l'on détachait enfin sur *lou boulé*. Je vis arriver vers moi le vieillard roi de la chasse, dont le jarret de fer avait déjà accompli le tour des deux collines

depuis le commencement de la battue. Il faisait sa ronde et, distribuant les dernières instructions à suivre, il embrassait tout le monde avec les larmes aux yeux : car aux cris de terreur joyeuse des chiens, il avait compris que le sanglier était découvert et même qu'il ne devait pas être seul au gîte. Des hourras, des cris sauvages comme le chant de guerre des Jowais, une sorte de chanson infernale que les échos et les paysans se renvoyaient alternativement, les coups de fusil que l'on tirait pour effrayer et pour lancer l'animal, le galop des chiens courants pris de vertige et dont plusieurs franchirent follement la battue avant que le sanglier fût levé, tout ce bruit, cette odeur de poudre, ce tocsin de détonations m'enflammèrent l'imagination et je n'aspirai plus qu'à la gloire de voir venir à moi le solitaire furieux, s'ouvrant un chemin désespéré dans la broussaille. Il me sembla que j'assistai à une de ces chasses grandioses qu'Ossian dépeint avec tant de pompe et sous lesquelles tremblaient les bois homériques de Morven.

Les chiens se rapprochaient toujours. Des coups de fusil tirés près de moi et le sifflement

aigu des balles qui coupaient l'air m'apprirent que le sanglier défilait, en venant vers moi, devant le cordon de chasseurs dont il essuyait le feu à une assez grande portée.

Au moment, en effet, où l'œil fixe, l'arme en joue, je regardais du côté où la fumée du dernier coup de feu éparpillait ses flocons bleuâtres dans les pins, une mélopée de cris horribles, mélange de grognements et de hurlements, retentit à mon oreille et, tout au bas de la colline, longeant le torrent, le sanglier, la gueule ensanglantée, emportant après lui un chien pendu par les dents à ses cuisses, passa en ricochant de roche en roche, déchirant avec ses défenses les ronces qui le déchiraient lui-même, éventrant le chien, menaçant les autres moins courageux qui suivaient de très près, faisant flamboyer ses yeux ronds et hérissant ses poils gris, comme une hyène affamée qu'on irrite. Je ne me souviens pas d'avoir vu rien d'aussi hideux. Je lui envoyai mes quatre balles en l'ajustant à son ventre gras et blanc qui devait lui peser terriblement, en ce moment où sa vitesse était son unique chance de salut. J'ignore si je l'atteignis. Je fus satisfait de l'avoir

vu, mais j'en ai gardé depuis une impression de dégoût et d'horreur que rien n'effacera.

A cent pas de moi, sans que je m'en doutasse, l'intrépide Alexandre attendait aussi le sanglier et se rongeaît les poings en entendant nos décharges. Il pensait avec désespoir que l'animal n'arriverait pas vivant jusqu'à lui; mais la chasse passa à une demi-portée de son poste et le pauvre sanglier, en arrivant devant lui, reçut une vraie balle de Robin des Bois. Le projectile le saigna; il lui traversa le cou au-dessus de l'épaule, et au moment où il chancelait blessé à mort, au moment où les chiens pantelants se ruaient sur lui, le second coup de fusil d'Alexandre lui fit sauter le crâne. Le monstre roula lourdement, sans un cri, en rougissant de son sang les rochers et les bruyères, jusqu'au bord du torrent qu'il avait franchi quelques minutes auparavant.

Je m'apprêtais à suivre les chasseurs qui se précipitaient de tous les côtés sur la proie, lorsque j'entendis à ma droite comme une respiration saccadée, gutturale, semblable au râle de la suffocation dans la poitrine des mourants. Je me retournai vivement et un marcassin,

blanc comme le lait, s'arrêta, sans me voir, à six pas de moi dans le sentier. Malédiction ! mon arme était vide ! — Je criai ; le marcassin partit avec la légèreté d'un chevreuil et s'élança hors de la battue, en gagnant les hauteurs où mon regard s'efforçait de le suivre. En ce moment, j'entendis deux coups de fusil dans cette direction, puis des hurras qui se mêlèrent à ceux poussés par les braconniers montant le ravin avec le sanglier tué. Les chasseurs, devant la route qu'allait suivre le marcassin et prévoyant une distraction de mon inexpérience, l'avaient devancé sur la hauteur. Je les vis redescendre brisant les jeunes pins et les genêts ni plus ni moins qu'un sanglier et s'ouvrant un passage où celui-ci aurait peut-être hésité à s'aventurer.

Oh ! ce fut un bien beau moment que celui où les quatre troupes se réunirent, arrivant par cent chemins improvisés, de telle sorte que les braconniers semblaient sortir de terre. Un d'entre eux, nommé La Trêgne, grand ami d'Alexandre, arrivait avec un troisième sanglier sur les épaules. La troupe des piqueurs ou traqueurs venait la dernière. Tous ces hommes, à

force de crier, s'étaient enrroués jusqu'à complète extinction de voix.

La Trègne jeta son énorme sanglier sur les deux autres et nous fîmes une décharge générale en signe de réjouissance.

L'écho des montagnes nous répondit par un concert de tonnerres. Les bouteilles apportées de Laverne furent vidées comme par enchantement et lancées contre les roches où elles volèrent en éclats. Les chansons les plus étranges furent répétées en chœur par les braconniers et les échos. Jamais je n'ai vu une joie si bruyante, si sincère, si délirante.

C'est de ce jour que nous savons le fameux refrain de l'optimiste La Trègne :

- Quand va ben, va ben,
- Quand va maou, tant ben ;
- Tant qué duro duro,
- Quand n'y a plus, n'y a maï !

Salomon, Socrate, Sénèque, Horace, Epicure, toute la philosophie, toute la résignation, toute la sagesse antiques sont résumées dans l'intra-

duisible et sublime bêtise de ces quatre vers provençaux.

La Trêgne voulait absolument porter seul à Laverne les trois sangliers tués, bien que déjà il eût grand peine à se porter lui-même, tellement il était ivre de fatigue et de vin. Au moment du départ, les chants, les cris, les coups de fusil retentirent de nouveau. Enfin, le défilé commença sur le flanc de la montagne. Les plus forts de nous furent désignés pour porter le butin. Il fallut, bon gré mal gré, laisser porter à La Trêgne le sanglier avec lequel il prétendait avoir eu un combat singulier. Le sanglier blessé, vous le savez, va droit au coup de fusil pour terrasser le chasseur maladroit: Maître La Trêgne avait seulement blessé le sien. Le sanglier, disait-il, était venu à lui avec la rapidité d'une flèche et, comme il n'avait qu'un fusil simple qu'il venait de décharger, il lui en avait enfoncé le canon dans la gueule en criant au secours. Heureusement le roi de la chasse passait en ce moment et grâce à son fusil tiré dans le flanc du monstre, La Trêgne n'était pas dévoré. Ce qui ne l'empêchait pas de s'attribuer la gloire d'avoir seul terrassé l'animal.

Nous arrivâmes enfin à Laverne, éreintés de notre triomphe. La Trêgne était tombé au moins quarante fois en route.

Là, les bouteilles recommencèrent à se vider avec une vertigineuse rapidité. Les têtes s'échauffaient et les commentaires obligés amenaient de graves contestations. La fin couronna l'œuvre. Il y avait cinq sangliers dans la battue; deux s'étaient sauvés, il s'agissait d'en connaître la cause. On en vint presque aux mains en s'accusant mutuellement de négligence ou de maladresse. Par bonheur le soir arrivait et les braconniers de Collobrières approuvèrent fort l'avis d'Alexandre : qu'ayant trois lieues à faire par des chemins affreux, il ne fallait pas attendre la nuit noire. Il fut convenu que le partage du gibier aurait lieu le lendemain. Les arches colossales de la Chartreuse semblèrent s'écrouler aux foudroyants adieux que les braconniers leur adressèrent. Ce fut une dernière décharge, accompagnée de hurras étourdissants. Nos chasseurs y laissèrent le peu de forces qui restait à leurs poumons exténués.

Le lendemain, après avoir visité ces ruines de Laverne, empreintes d'une religieuse et triste

majesté ; après avoir exploré ces murs que le lierre recouvre, comme pour les abriter des déprédations des hommes et du temps ; après avoir salué le soleil à son lever sur cet océan de montagnes et donné un dernier regard d'admiration aux pics neigeux des Alpes, nous quittâmes la Chartreuse : Alexandre emportant les trois hures des victimes de la veille et nous le souvenir profond des magnificences de cette nature où la pensée s'élève, où le cœur s'apaise et s'épanouit. Nous partîmes, regrettant déjà ces trois jours coulés loin du travail absorbant des villes. Car les jours heureux, pareils aux comètes, ne passent qu'à de bien rares intervalles dans le ciel de la vie ; mais comme ces astres, ils y laissent une traînée lumineuse plus durable que la leur.

C'est le souvenir.



LE LYCURGUE AUX DARDANELLES

Un des services maritimes les plus actifs et les plus importants de notre époque est sans contredit celui des paquebots-poste de la Méditerranée, concédé par l'Etat au commerce, conformément à une décision de l'Assemblée Constituante de 1848. Les lieutenants de vaisseau investis du commandement de ces navires, ont absolument besoin d'allier ces deux vertus communes, il est vrai, à beaucoup de marins, quoiqu'elles semblent s'exclure : l'audace et la prudence. Obligés d'attérir par tous les temps, de jour et de nuit, à des heures rigoureuse-

ment fixées, dans les divers ports de la côte méridionale de l'Europe, pour y échanger les dépêches, pour y débarquer et embarquer des passagers et des marchandises, ces capitaines doivent lutter avec opiniâtreté contre les vents debout, mettre à profit toutes leurs ressources de locomotion, surveiller incessamment la côte dont leur itinéraire leur défend de s'écarter; saisir à point l'éclaircie qui leur permet de passer entre deux tempêtes, marcher quand même vers leur destination, consacrer enfin toute leur attention, toute leur énergie, toute leur patience, tout leur dévouement au salut de leur navire et des passagers.

Les choix d'officiers faits par le ministère des finances ont été heureux en général, car l'administration des postes n'a eu à déplorer que la perte de deux paquebots: le *Périclès* et le *Rhamsès*: perte considérable sans doute, mais qui, toute proportion gardée, ne peut cependant pas être comparée à celles qu'a subies la marine militaire de 1843 à 1848.

Cette navigation, courageusement accomplie à travers tant d'écueils et de périls, faillit coûter, en 1850, à la France un des meilleurs ba-

teaux affectés à ce service, le *Lycurgue*. Le 16 mars de cette année, tandis qu'une houle hargneuse déferlait contre les bordages du navire, parti la veille de Constantinople pour effectuer son retour à Marseille, une brume épaisse masqua subitement la terre; une neige abondante obscurcit l'air au point qu'à bord on ne se reconnaissait pas de la dunette au grand mât. Et malgré toutes les précautions imaginables, en dépit des calculs les plus justes et des prévisions les mieux fondées, le *Lycurgue* s'échoua tout-à-coup sur la pointe basse formant le mouillage des Dardanelles : petite ville située au centre et dans la partie la plus étroite du long canal de ce nom.

On reconnut bientôt que le navire ne se tirerait pas de la côte avec ses propres ressources. Le mouvement en arrière des roues et le hâlage sur les orsières ne le firent pas reculer d'un millimètre. Le bateau à vapeur l'*Averne* et une corvée de cent marins du vaisseau l'*Inflexible* en station dans ces parages, vinrent successivement, puis simultanément, épuiser leurs efforts dans le même but. Il fallut débarquer le charbon et les marchandises, pour al-

léger le *Lycurgue* et tâcher de le renflouer.

Cette opération dura plusieurs jours. On l'entreprit avec le concours des autorités turques dont l'empressement, dans cette circonstance, fut d'autant plus louable que l'hiver déployait une rigueur inconnue aux climats orientaux.

Le 20 mars au matin, le déchargement était terminé. La nuit avait été mauvaise. La neige continuait à tomber avec une persévérance désespérante. La mâture du navire, ses voiles de goëlette et sa cheminée en étaient littéralement couverts. Le commandant sortit de sa chambre et tout en donnant les ordres qu'exigeait la situation, il promena son regard inquiet sur la mer autour du navire, puis les reporta vers la terre ensevelie également sous la neige, silencieuse et triste comme un paysage du Zuyderzée.

Quelques secondes après, il aperçut dans les flots, à quelque distance du rivage, une masse vivante qui s'agitait convulsivement et qu'il prit d'abord pour un phoque descendu du Groënland aux Dardanelles. Cette supposition n'avait certes rien que de très naturel en ce moment, car le thermomètre marquait sept

degrés sous zéro. Il allait appeler un officier du bord, excellent chasseur, pour châtier de deux balles l'insolent amphibie transfuge de ses glaciers, lorsque deux matelots accoururent du gaillard d'avant sur l'arrière et racontèrent qu'un homme, un fou, sans doute, avait fait sur le rivage des gestes extravagants et poussé des cris plaintifs pendant un quart d'heure; puis qu'il s'était précipité tout-à-coup dans le canal et s'avancait à la nage vers le *Lycurque*. Deux canotiers furent immédiatement envoyés dans une embarcation du bord au secours de ce malheureux qu'un miracle du ciel avait seul empêché d'être asphyxié par le froid terrible que nous subissions.

Quel ne fut pas notre étonnement au retour du canot, de voir, étendu sur les bancs, un petit nègre de race abyssinienne, âgé tout au plus de huit à neuf ans, ruisselant d'eau salée, grelottant comme je n'ai vu grelotter personne de ma vie, et cependant manifestant par des larmes sa joie d'être recueilli à bord du bâtiment français!

Notre pilote nous apprit alors que des nègres, maltraités par leurs maîtres, se réfugiaient

parfois ainsi à bord des navires de guerre français ou anglais, où ils revendiquaient leur liberté, et que cet enfant était sans doute un jeune esclave de quelque homme riche du pays, à en juger par la propreté et le bon état de ses vêtements.

Sur l'ordre du capitaine, le petit nègre fut réchauffé, revêtu de la vareuse des mousses, puis conduit et caché dans la cabine même du commandant, afin d'être soustrait à la curiosité indiscreète des nombreux matelots turcs qui, depuis trois jours, aidaient l'équipage à décharger le charbon.

Vers dix heures, le consul de France vint à bord, comme il le faisait tous les jours depuis l'échouage. Le commandant lui fit part de ce qui venait de se passer, afin qu'on pût prendre à terre tous les renseignements nécessaires sur cet enfant. Il ajouta qu'il était décidé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour garder le jeune nègre et il supplia le consul de l'aider à atteindre ce but, persuadé que son hôte expierait cruellement sa tentative de désertion s'il retombait jamais entre les mains de son propriétaire.

Notre secret fut assez bien gardé le premier jour, mais le lendemain, le maître de l'enfant, informé par quelque batelier du pays de la présence du fugitif à bord du *Lycurque*, vint l'y réclamer, prétendant que c'était son fils. Le capitaine le renvoya porter ses réclamations au consulat, après lui avoir fait entendre, par un interprète, qu'il n'était pas dupe de son mensonge. Il lui fit offrir cependant un millier de piastres (environ 250 francs de notre monnaie,) pour le rachat de l'enfant, et comme il refusait obstinément, le commandant lui fit observer qu'il avait tort de ne pas conclure ce marché. « Mon pavillon, ajouta-t-il, me donne le droit de rendre libre cet esclave, immédiatement et sans rançon. J'userai de ce droit si je rencontre des prétentions injustes. »

Les instructions des capitaines des navires de guerre français et anglais leur enjoignent, en effet, de déclarer libre tout esclave qui parvient, dans cette intention, à se réfugier à leur bord. Cette disposition est même rendue publique dans les divers ports de l'Orient, au moyen d'affiches placardées en plusieurs langues sur les murs des bureaux de l'administration des

postes. Aussi les Turcs, qui voyagent presque toujours accompagnés de leurs esclaves, éprouvent-ils une grande répugnance pour nos courriers, auxquels ils préfèrent les paquebots du *Lloyd* autrichien qui n'ont pas une semblable consigne.

Un renfort inespéré qui nous arriva en ce moment coupa court à la discussion : c'était la magnifique frégate à vapeur turque le *Medjidieh*, que le Sultan, ayant appris notre échouage, venait, de son propre mouvement, d'expédier à notre secours. Au bout d'un quart d'heure, nous étions remis à flot. Le *Lycurque* était tout en fête.

La secousse de l'échouage nous avait tous terrassés, mais la secousse puissante qui nous renfloua nous fit éprouver la plus délicieuse sensation. Le navire lui-même semblait partager notre joie, et sa masse inerte se berçait avec une sorte de bonheur et d'orgueil sur les lames courtes du canal.

ous devons, le soir même, nous remettre en route pour Smyrne. Le capitaine se rendit à terre chez le consul, pour aller avec lui remercier les pachas des Dardanelles de l'assis-

tance qu'ils nous avaient prêtée. Le sort du petit nègre devait être débattu en même temps auprès du pacha civil, de sorte que le désir de continuer notre voyage et celui non moins vif de savoir ce que deviendrait notre intéressant prisonnier, nous firent attendre le retour du commandant avec la plus vive impatience.

Le soir, à table, en effet, le commandant s'empressa de nous raconter ce qui s'était passé. Notre curiosité fut d'autant plus satisfaite que le caractère officiel du narrateur nous garantissait l'incontestable authenticité des faits.

« Je trouvai, nous dit-il, à la porte du consulat, le Turc, humble et suppliant cette fois. Je lui renouvelai l'offre de racheter son esclave et, comme il refusa de nouveau, le consul lui dit d'aller nous attendre, pour faire vider le différend, chez le pacha civil auprès duquel nous nous rendions. Je ne voulais pas user de violence et enlever cet esclave à son maître. Le dévouement récent des autorités turques envers nous me commandait de les ménager, même dans leurs préjugés farouches qui nous répugnent le plus.

« En soumettant l'affaire au pacha civil, je

savais bien aussi que je n'obtiendrais jamais que le nègre fût laissé entre mes mains. En Turquie, les chrétiens ne peuvent pas acheter d'esclaves et, en général, les gens qui servent les Européens sont des *rayas* ou des musulmans peu attachés à leur religion. Mais je voulais obtenir du pacha qu'il prît lui-même l'enfant à son service, ou, tout au moins, qu'il usât de son autorité pour le faire changer de propriétaire.

« Nous rendîmes visite d'abord au pacha militaire, homme de 40 à 50 ans, à la moustache fourrée et noire, au visage austère, d'une haute et belle stature et qui n'avait de disgracieux dans sa personne que le costume semi-européen dont le sultan Mahmoud affubla jadis son armée et les hauts dignitaires de l'Empire.

« Nous le trouvâmes dans la citadelle qu'il habite par ordre. Il est logé dans une salle basse attenante à la caserne, où sont entassés 200 ou 300 soldats et artilleurs formant la garnison de cette place, très importante pour la défense des Dardanelles, puisqu'elle est située au point le plus resserré du canal. En face de la citadelle, sur la côte opposée, est bâti le Châ-

teau d'Europe, destiné à croiser ses feux avec elle. Le détroit qui les sépare a tout au plus un mille marin de largeur. La tradition affirme que ce bras de mer aux rapides courants fut, en cet endroit même, traversé à la nage par lord Byron. Le Château d'Europe se nomme Kilid-Bahr (la clef de la mer); celui de la côte d'Asie, Chanack-Kalehssi. Ils portent aussi les noms de Sestos et d'Abydos. Ces deux fortifications sont très mal construites et font peu d'honneur aux ingénieurs turcs ou grecs qui en ont dressé les plans. La bravoure naturelle des soldats musulmans aurait bien de la peine à les préserver d'un audacieux coup de main. Les batteries, semi-circulaires, sont garnies de vieux canons de tous calibres et d'origines fort différentes. Les embrasures du centre sont occupées par de monstrueux mortiers à large gueule, au pied desquels dorment depuis des siècles, presque enterrés dans le sable, d'énormes boulets de pierre ou de marbre.

« L'habitation du pacha était basse, étroite et très simplement ornée. Elle ressemblait plutôt à la tente d'un chef d'armée en campagne qu'à la salle de réception d'un dignitaire. Outre

le divan sur lequel il était assis les jambes croisées et où nous nous assîmes nous-mêmes à ses côtés, il y en avait vis-à-vis un autre moins large et plus court qui paraissait servir de lit. Dans un angle, se trouvait une table avec les objets rigoureusement indispensables à la toilette sommaire du soldat. Les murs étaient garnis de quelques armes en faisceau, fort belles, et de quelques tablettes portant des inscriptions turques, probablement des versets du Koran.

« Après l'échange de quelques mots de félicitation et de remerciement, on nous offrit le café et le chybouck; puis vinrent des paroles flatteuses sur la conduite généreuse de la Porte à l'égard des réfugiés hongrois dont quelques-uns, parmi ceux qui n'avaient pas embrassé l'islamisme, se trouvaient en ce moment à bord d'une frégate turque, le *Taïf*, mouillée en face de la citadelle. Nous apercevions, par les fenêtres, leurs longs manteaux blancs que le soleil couchant semblait teindre de rayons pourprés. La frégate allait, disait-on, les transporter à Malte.

« Nous primes congé du général turc et nous

nous dirigeâmes vers le palais du pacha civil. Dès que notre visite y fut annoncée, la maison fut évacuée par une foule de gens qui étaient venus soumettre leurs démêlés à la juridiction souveraine du pacha.

« Ce pacha a une noble et belle figure de vieillard, de beaux yeux, très-vifs encore, pleins d'intelligence et de bonté; de blanches et fines mains garnies de bagues enrichies de diamants. Il roulait dans ses doigts l'indispensable *sebbah* (passe-temps), espèce de chapelet aux grains d'ambre et de santal. Il était entièrement vêtu à la turque et enveloppé d'une ample pelisse doublée intérieurement d'une belle fourrure orientale.

« Après les compliments d'usage, les officiers de la maison nous apportèrent le café et la pipe. On fume et on boit toujours en Turquie. La salle où l'on nous reçut était spacieuse et inondée de lumière par de nombreuses fenêtres aux riches tentures. D'ameublement, point. On n'y voyait que de larges sofas, de soyeux tapis sur le parquet et, au milieu de la salle, une grande cassolette en cuivre, d'où s'exhalait une légère vapeur parfumée. Le café nous fut servi

dans des tasses turques, de véritables miniatures appelées *findjan*, que l'on tient à la main dans des *zarf*, petites soucoupes d'argent filigrané, ayant la forme de nos coquetières. Puis on nous offrit des chyboucks armés de longs tuyaux de bois de jasmin ou de cerisier avec des bouquins d'ambre d'une grande valeur. Celui que fumait le pacha était constellé de pierres.

« Le café pris, le consul parla au pacha de notre petit esclave noir. Je ne comprenais rien au récit, ne sachant pas un mot de turc ; il parut intéresser le pacha. Quand on en vint aux divers dénouements à donner à l'histoire du négrillon, je me mêlai à la conversation pour faire dire au pacha combien l'acte courageux de cet enfant de huit ans m'avait surpris, combien sa conduite révélait de courage précoce et d'énergique résolution. « Si le pacha, ajoutai-je, daignait le garder à son service et le faire élever dans sa maison, il trouverait sans doute en lui un serviteur intelligent, reconnaissant et dévoué. » Le vieux pacha me fit répondre gracieusement qu'il avait pensé tout de suite, comme moi, à l'enlever à la barbarie de son

maître et à le garder auprès de lui. Il demanda s'il était à bord du navire et si on ne pourrait pas l'y envoyer chercher immédiatement. — Je répondis que j'avais eu le soin d'amener l'enfant à terre dans ma baleinière, et qu'un de mes quartiers-mâtres l'avait conduit dans la maison même. Le pacha le fit introduire par un personnage qui servait d'interprète, car l'esclave ne savait que l'arabe et, comme moi, n'entendait pas un mot de la langue musulmane.

« L'enfant jeta d'abord des regards ébahis et inquiets autour de lui, puis, devinant bien vite celui dont il devait réclamer la protection, il se précipita aux genoux du pacha. Il chercha ses pieds sous les plis de la pelisse pour les baiser, et prit d'un air suppliant la barbe blanche du patriarche pour la porter également à ses lèvres. Puis il se mit à pleurer avec tant d'effusion que tout l'auditoire en fut attendri.

« Le pacha fit alors appeler le Turc qui, sentinelle attentive, n'avait pas, depuis notre arrivée, quitté la porte du palais. Cet homme n'était pas du pays, car il portait le costume un peu théâtral et le lourd caban à larges man-

ches des habitants des côtes de Syrie. Le type de sa physionomie était un mélange de l'astuce juive et de la rudesse des montagnards du Liban. C'était un homme vigoureux et méchant, mais ce devait être un marchand fort habile.

« La conversation suivante, que le consul me traduisait à voix basse, s'engagea entre le pacha et lui :

« — Qu'as-tu à dire ? sois sincère et bref.

« — Cet enfant m'a quitté parce que je refusais de céder à sa passion pour la gourmandise. Il me prenait mon sucre et me buvait mon café. Je l'ai corrigé quelquefois pour cela. Je suis son père ; je viens le réclamer, ô pacha juste et grand !

« — Tu n'es pas son père, dit le pacha d'un air grave et digne, car cet enfant est noir comme un Abyssin et toi tu es blanc comme un fils d'Ali. D'ailleurs, un père ne maltraite pas son enfant comme celui-ci prétend que tu le maltraite.

« — Cet enfant est un menteur, répliqua effrontément le marchand, je ne le battais pas.

« En ce moment, le négriillon se livra à une pantomime expressive, par laquelle il nous fit

comprendre à tous ce qui avait déterminé sa fuite : c'était la menace que son maître avait faite de lui couper le cou. Il y eut tant de spontanéité et de naïveté dans ce geste, que nous faillîmes éclater de rire. Mais le front du pacha ne s'était pas déridé. Il reprit :

« — Il faut que tu l'aies battu souvent et cruellement pour qu'il se soit résolu, lui si jeune, par un temps pareil, à aller se jeter dans la mer du Prophète et à se réfugier sur un vaisseau étranger, avec de l'eau salée jusqu'aux lèvres au risque de se noyer.

« — Cet enfant a fait cela parce qu'il est entêté et indisciplinable.

« Cette fois, le pacha laissa un fin et rapide sourire d'ironie errer au coin de sa bouche.

« — Si cet enfant est ton fils, dit-il, tu es un bien mauvais père et un bien mauvais croyant, puisque le *toubibe* (le médecin) l'a visité et qu'il n'est pas encore circoncis. Avoue donc que c'est un esclave que tu as acheté pour quelques piastres et que tu veux revendre à Constantinople pour beaucoup d'or ?

« En disant ces dernières paroles, le visage du pacha s'était de nouveau rembruni. Le mar-

chand, confondu par cet interrogatoire, dit timidement :

« — O pacha ! tu es la lumière et ta lèvre a dit la vérité. Pardonne à ton serviteur indigne.

« — Eh bien, à la bonne heure. Alors nous allons faire marché ensemble. Combien veux-tu de l'enfant ?

« — 4,500 piastres du Grand-Seigneur : (à peu près mille francs de notre monnaie.)

« — Es-tu juif ou musulman ? dit le pacha toujours impénétrable.

« — C'est ce que m'a coûté cet enfant, ô pacha juste et grand ! s'écria le marchand, alléché par un cupide espoir. C'est ce qu'il m'a coûté en y ajoutant ce que j'ai dépensé pour le nourrir, le vêtir et le faire voyager depuis que je l'ai.

« Mais le pacha n'écoutait plus. Sur sa figure, la gravité était devenue de la sévérité.

« — Je ne te dis pas ce que je t'offre pour que cet enfant soit à moi, dit-il ; nous le ferons estimer par un expert et je te donnerai le prix arbitré.

« Cette manière de régler le différend ne parut pas trop convenir au marchand qui s'ap-

prêtait à répliquer. Mais la sentence était rendue ; la moindre protestation, la plus simple objection pouvait provoquer une bastonnade. Le marchand le comprit. Le pacha lui fit un signe des yeux, et il sortit.

« Le serviteur qui tenait le petit nègre par la main allait l'emmener hors de la salle quand le pacha lui dit de rester. Il envoya chercher dans le harem du palais son petit-fils, charmant enfant de quatre à cinq ans, aux cheveux blonds et bouclés, aux joues fraîches et roses, comme le sont en général les enfants des riches familles turques. Il fit placer la main de ce joli petit ange dans celles de l'esclave, et se penchant sur ce couple enfantin avec une bonté touchante, il dit à son petit-fils :

« — Dorénavant, ce ne sera plus Ouria, ta nourrice, qui te servira à manger et à boire, qui t'endormira le soir, en te tenant par la main, et qui t'éveillera le matin en agitant le *menechéh* ou le *marouaha*, (l'éventail) sur ta tête ; ce sera ce jeune enfant d'un pays du côté du soleil, et qui va devenir ton serviteur, ton ami et ton frère !

« Le pauvre esclave avait compris le bonheur

inespéré qui lui tombait du ciel par les lèvres du vieillard. Il se précipita tout en larmes aux pieds de l'enfant, aux pieds du pacha, aux nôtres ; il était fou de joie et baisait la poussière des tapis avec d'inexprimables transports. On a rarement assisté à une scène plus attendrissante et plus émouvante que celle-là. »

Quelques heures après, au moment où nous appareillions des Dardanelles, nous jetâmes un dernier regard vers le palais du pacha et nous vîmes le négrillon qui, par l'une des fenêtres qui donnent sur la mer, envoyait des baisers d'adieu au *Lycurque*. Nous partîmes pleins de confiance dans la parole du vieillard turc dont le caractère nous avait pénétré d'admiration et de gratitude et dont la sagesse et la bonté venaient de faire à un malheureux esclave une destinée heureuse : destinée qui peut devenir brillante si les qualités précoces de cet enfant sont développées par une culture intelligente et assidue.

L'INCENDIE DU MOURILLON

On pourrait faire l'histoire du port de Toulon par les incendies qui l'ont ravagé. En 1793, les Anglais y brûlèrent notre escadre et firent sauter nos poudrières. Sous l'Empire, le vaisseau le *Breslaw* prit feu dans l'arsenal. Pendant la Restauration, la frégate la *Fleur-de-Lis*, incendiée dans le port même, fut coulée sur place pour préserver les navires qui l'avoisinaient. Les coqueries de la poix furent consumées en moins d'une nuit. En 1829, le vaisseau de second rang le *Sceptre* brûla, cinq jours consécutifs, au milieu de la rade, où l'on avait

eu à peine le temps de le remorquer. En 1836, le trois-ponts le *Trocadéro* fut dévoré dans le bassin, au moment où on procédait à sa toilette de départ pour son premier voyage. En 1840, les chantiers d'artifices de la marine sautèrent avec un fracas épouvantable. L'incendie des hangars du Mourillon a servi d'épilogue à cette série de désastres.

Le 2 août 1845, à onze heures et demie du matin, le canon se fit entendre. On crut que l'escadre de la Méditerranée, à l'ancre depuis plusieurs jours aux îles d'Hyères, profitant de la brise d'est qui soufflait grand frais, venait reprendre son mouillage en rade. La ville était en fête et de chaque fenêtre on se renvoyait la bonne nouvelle : « l'escadre arrive ! »

Mais à peine le canon, qui n'a qu'une seule et même voix pour l'alarme comme pour l'allégresse, eût-il fini de retentir, que les cloches de la ville et celles de la marine entonnèrent le tocsin à toutes volées et qu'un immense nuage de fumée noire s'étendit de l'est à l'ouest, comme un rideau de ténèbres tiré entre le soleil et la cité.

« Le feu dans l'arsenal ! le feu dans l'arse-

nal ! » Et ce cri qui, dans les ports de guerre, éveille tout de suite une idée de destruction et de mort, courut de bouche en bouche, d'une extrémité à l'autre de la ville.

La population tout entière escalada les toitures pour voir où était le danger. C'était au Mourillon, le grand annexe de l'arsenal.

Chose inouïe ! en moins de dix minutes le feu s'était développé sur une longueur de plus de 200 mètres. Les flammes dépassaient déjà les plus hautes maisons et l'on voyait, à travers la fumée, voltiger d'énormes tisons qui menaçaient les vaisseaux en commission de rade, mouillés devant le Mourillon. A midi, l'incendie avait envahi une étendue de 500 mètres. Le vent, s'engouffrant par l'ouverture orientale des hangars, précipitait l'incendie vers l'extrémité opposée, entre une toiture en charpente et deux rangs d'arcades fermées par des palissades de bois.

Alors un spectacle effrayant se présenta aux regards de tous. Les piles de bois de construction, embrasées en même temps sur plusieurs points, ressemblaient à des pyramides titaniques bâties avec des laves en fusion. On voyait

s'écrouler tout d'un coup et s'abîmer dans la fournaise des sections de charpente de cent mètres de longueur. La crépitation des flammes et le fracas des écroulements s'entendaient de la ville et y répandaient une stupeur générale.

Mais le courage allait s'élever aux proportions du danger.

Les vaisseaux avaient déjà chassé sur leurs ancres et s'étaient hâlés au large pour s'abriter. Les deux bagnes flottants le *Nestor* et l'*Algésiras*, auxquels personne n'avait songé d'abord et dont la toiture en planches était déjà calcinée, venaient d'être sauvés. Les autorités civiles, maritimes et militaires, les 6,000 ouvriers du port, les marins de la rade, les sapeurs du génie, l'infanterie de marine, l'infanterie de ligne et toute la population ouvrière de la cité s'étaient portés sur le lieu de la catastrophe.

Que pouvaient cependant toutes les forces et tous les dévoûments humains contre la violence et la rapidité d'un tel fléau ?

La crainte que le vent ne changeât jetait surtout l'effroi dans le faubourg populeux du Mourillon. Si, en effet, au lieu du vent d'est, qui

est une exception sur notre rade en cette saison, le mistral qui règne ordinairement eût soufflé ce jour-là, ce beau faubourg et la nouvelle caserne de l'infanterie étaient irrévocablement perdus. La poudrière de La Malgue risquait de sauter. Depuis midi jusqu'à la nuit, les malheureux habitants du faubourg, ne pouvant résister à l'atroce chaleur qui brisait leurs vitres et lézardait leurs maisons, déménageaient à la hâte et c'était pitié de les voir entasser pêle-mêle dans les champs leurs hardes et les berceaux de leurs enfants.

A deux heures, on mura les ouvertures de la poudrière La Malgue, et le transport des poudres se fit avec un ordre et une précision qui n'avaient malheureusement pas présidé aux premiers secours,

Il y avait quelque chose de sublime dans le dévouement des ouvriers du port. Ils couraient au brasier comme à une fête, s'élançaient jusque dans les flammes pour leur disputer des poutres à demi embrasées et les précipiter à la mer. Ils avaient la conscience en ce moment de ce que peut et vaut le peuple aux jours des grands périls. Ils savaient ce que valent l'abné-

gation, le courage indompté des hommes de la forte race, à qui les écrivains officiels escamotent tant de fois la gloire du succès au profit des chefs, en leur laissant à eux celle des blessures et des larmes.

A trois heures, le feu était à peu près circonscrit. Le cadre où il devait s'éteindre était tracé. En ce moment, il occupait 600 mètres de longueur sur à peu près 100 de large : 60,000 mètres carrés de superficie!

Les efforts des pompes s'étaient concentrés sur l'extrémité ouest des hangars séparés seulement par un espace de 12 mètres du magnifique atelier de la scierie mécanique. Il fallait sauver à tout prix cet établissement qui, du reste, devait servir de barrière contre le volcan aux cinq vaisseaux en construction, assis sur leur cales couvertes dans les chantiers immédiatement voisins. Et on le sauva malgré l'atmosphère incandescente et les colonnes de flamme que le vent plaquait contre sa façade inondée par les pompes.

Puis la nuit vint. Les ténèbres firent ressortir davantage encore l'horreur de cet immense embrasement. Les montagnes du Faron et de La

Malgré, le ciel et la rade étaient empourprés par les lueurs du brasier. A six lieues de Toulon, on apercevait encore sous le ciel cette clarté inusitée. Nul ne pourrait raconter la silencieuse terreur qu'inspirait ce tableau.

Vers minuit, on était tout-à-fait maître du feu. La frégate à vapeur de 540 chevaux, le *Descartes*, qui avait reçu l'ordre d'aller chercher aux îles d'Hyères, 1,200 hommes de l'escadre de l'amiral Parceval, vint mouiller en petite rade et débarqua ses renforts. On remplaça les corvées de garde qui mouraient de fatigue et de faim et le service de nuit fut organisé. Nuit lugubre que personne ne passa dans son lit ! De quart d'heure en quart d'heure, des jaillissements lumineux, de soudaines explosions éclairaient les points restés dans l'ombre, puis retombaient avec de sinistres craquements entre les pyramides de braise que formaient les poutres restées debout, en s'enfonçant d'aplomb dans les cendres. Et l'on n'entendait plus, sous ce ciel illuminé comme par une aurore boréale, que les porte-voix des chefs encourageant les travailleurs, le bruit sourd des pompes qui n'avaient cessé de fonctionner depuis le matin, la

crépitation des flammes ou les plaintes déchirantes des blessés que l'on emportait aux ambulances.

Le lendemain matin, au jour, il ne restait plus de ces riches approvisionnements de bois qu'un effroyable amas de laves, de scories, de cendres et de charbon; de ces arcades sans nombre qu'un tas de décombres fumants et quelques piliers en ruines qui donnaient à la scène un peu de l'aspect infernal du grand tableau de *Robert-le-Diable*. Les pierres de taille même s'étaient pulvérisées sous l'action du feu. Les fers s'étaient fondus, et l'on abattait les arches restées debout, à l'aide de palans, afin d'étouffer entièrement le brasier, dont un coup de vent pouvait porter au loin les dernières étincelles.

La perte qui résulta de cet incendie fut irréparable pour la marine. L'évaluation la plus digne de foi a porté à 30 millions ce qui fut consumé là en douze heures. Les flammes dévorèrent un hangar rempli de merrains et de douelles; un autre hangar rempli d'avirons et de barres de cabestans, un autre rempli de baux et de varangues; un autre rempli de gour-

nables œuvrées, ces chevilles précieuses à l'aide desquelles on relie les bordages des vaisseaux ; une pile énorme de bois de gayac ; deux autres piles de chênes et d'ormes ; une autre de noyers ; une autre de bordages en bois du nord, de Riga, et de planches de Suède. La perte la plus regrettable fut celle des *courbants* et des bois de *couronnement* devenus si rares et si indispensables à l'architecture navale. 1,500 caisses à eau, en fonte, qui se trouvaient dans le voisinage des hangars furent également détruites.

Le nombre des blessés, d'après le registre des ambulances, consulté le lendemain à neuf heures du matin, s'éleva à 80. On eut à citer des traits admirables de bravoure et de dévouement. On vit, par exemple, au début de l'incendie, des condamnés briser leurs fers qui les gênaient, les porter à la gendarmerie et, de là, s'élancer aux postes les plus périlleux. On en vit d'autres rester pendant trois heures presque tout nus, devant cet enfer qui les calcinait vivants et dont la chaleur suffoquait même les marins à bord des navires, au milieu de la rade.

Cet incendie, au sujet duquel tant de bruits mystérieux ont circulé, ne put être attribué qu'à un crime.

Le feu prit à dix endroits à la fois, et il est probable que, s'il n'avait pas couvé depuis plusieurs jours, il n'eût pas éclaté avec une violence et une soudaineté pareilles. — On trouva dans l'atelier de la scierie mécanique, à deux pieds au-dessous du sol, une mèche soufrée, roulée autour d'un bâton comme une sorte de caducée, et placée sous un baril de goudron. Au-dessus du baril, des branches résineuses étaient disposées en forme de grille, et le tout était recouvert de gournables. Au moment où le cratère éclata, la sentinelle commise à la garde des cinq vaisseaux de ligne en construction sur les chantiers voisins, vit un galérien se glisser furtivement sous la cale du *Navarin*, et sur le refus du forçat de battre en retraite, elle le tua d'un coup de baïonnette. Dix minutes après, on découvrit sous la cale de ce vaisseau une mèche soufrée recouverte d'une *vareuse*, espèce de chemise goudronnée que les matelots portent à la mer, pour se garantir de la pluie et des vagues.

Tout a porté à croire que les incendiaires furent les galériens employés aux travaux du Mourillon. L'incendie a-t-il été le résultat d'une vengeance particulière? Les forçats n'ont-ils été que l'instrument? L'impulsion est-elle partie d'ailleurs? Ce soupçon a pris plus tard une grande consistance devant le résultat négatif de l'enquête qui fut faite après l'incendie et s'est transformé en certitude dans l'esprit de la population justement effrayée.

Pour nous personnellement, si quelque chose a pu nous étonner dans cette terrible catastrophe, c'est qu'elle ne soit pas arrivée plus tôt et qu'elle ne se soit pas renouvelée depuis. J'ai vu, pour ma part, *de mes propres yeux vu*, à diverses reprises, des condamnés fumer sur des piles de bois pendant que leur garde, abruti ou distrait, se promenait à l'écart. Et chacun sait qu'un forçat surpris à fumer par un garde ou par une ronde, ne se fera, pour éviter la bastonnade dont cette contravention est punie, aucun scrupule de cacher son cigare tout embrasé sous un tas de bois, au risque d'incendier le port.

Nous avons longtemps supplié le gouverne-

ment d'éloigner les forçats de tous les chantiers où ils peuvent compromettre le salut d'une ville comme la nôtre et d'un arsenal qui compte parmi les richesses de la patrie. Notre voix a été enfin à demi entendue, mais il a fallu qu'un désastre irréparable vînt confirmer nos craintes. La leçon a été coûteuse et terrible. Dieu veuille qu'elle nous soit profitable à l'avenir.



FÊTES POPULAIRES DU MIDI

NOËL

L'origine de la Noël remonte évidemment aux premiers temps du christianisme, lorsque la foi de nos pères voulut éterniser, par des fêtes anniversaires, les grands événements évangéliques.

Les populations méridionales célèbrent la naissance du Messie depuis bientôt vingt siècles, à travers les phases d'hérésie et de doute qui ont bouleversé le monde. Et cependant, comme le passé déteint toujours sur le présent ! Ces

réjouissances chrétiennes débutent par une réminiscence toute païenne que l'Eglise de Saint-Pierre n'a jamais pu extirper de nos mœurs. La fête commence le 24 décembre, à sept heures du soir. Cette soirée, d'après les rites de l'Eglise, doit être entièrement consacrée au jeûne et aux prières. Eh bien ! nos pères l'ont baptisée : « le soir du gros souper. »

Je n'ai jamais cherché à me rendre compte si l'on est mieux disposé à jouir d'une fête après un jour de bombance qu'après un jour de mortification et d'abstinence. Ce que je puis affirmer, c'est que, sans être précisément païens, les Provençaux ont de tout temps, et aujourd'hui plus que jamais, donné en cette circonstance raison à l'usage contre la religion.

Mais voici qu'on dresse la table devant le foyer où pétille, couronné de lauriers, le *carnié*, vieux tronc d'olivier séché et conservé avec amour pendant toute l'année pour la triple solennité de Noël. L'aïeule, dans un coin de la cheminée, découpe des festons de papier blanc pour en faire des collerettes aux bougies qui, ce soir-là seulement, remplacent la lampe économique où brûle le jus d'olive. Les petits

enfants battent des mains à la vue du nougat rouge, des oranges rangées en pyramide dans des assiettes blanches, et des sveltes fioles de vin cuit dont le village de Roquevaire, sur la route d'Aix, approvisionne toute la Provence. L'heure du souper arrive.

Mais avant de passer à table, nous n'en avons pas fini avec les accros à l'orthodoxie. Voici encore une coutume qui sent terriblement l'idolâtrie : c'est la bénédiction du feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant le feu et le supplie, sous la dictée paternelle, de bien réchauffer, pendant tout l'hiver, les pieds frileux des petits orphelins et des vieillards infirmes ; de répandre sa clarté et sa chaleur dans toutes les mansardes et de ne jamais dévorer l'éteule du pauvre laboureur ni le navire qui berce le matelot sur les mers lointaines. Puis il bénit le feu, c'est-à-dire qu'il l'arrose d'une libation de vin cuit, à laquelle le *carignié* répond par des joyeuses crépitations.

A table ! à table !

Et voici le mets indigène, composé d'une énorme morue frite, arrangée avec du vin

rouge et des câpres, qui fume sur un trépied de laurier et qui disparaît bien vite sous les assauts simultanés des robustes appétits de la famille.

Lorsque les oranges des Baléares, les pommes de Savone et de Naples, les dattes d'Alger, le nougat rustique des villages, lorsque toutes ces *carènes*, qui n'apparaissent qu'une fois l'année sur la table du pauvre, sont consommées, on se réunit en cercle autour du *carignié*. On y chante des *noëls* jusqu'à minuit, heure à laquelle on se rend à la première messe.

La nuit du 24 au 25 est la véritable fête pour tous. Les boulangers sont dispensés de tout travail et c'est la seule nuit de l'année qu'il leur soit permis de passer loin du pétrin. Il est vrai qu'ils payent cette vacance nocturne par un surcroît de travaux les nuits précédentes. C'est aussi pendant cette unique nuit que les indigents sont autorisés à mendier publiquement en chantant des cantiques, bien que des hommes dévoués aient fait pour eux une quête générale à domicile quelques jours avant la Noël et que, la veille, la municipalité ait fait distribuer des bons de pain et de viande à quiconque

s'est présenté pour en demander. Les enfants partagent aux pauvres les libéralités de la famille. Ils envoient par les fenêtres les aumônes qu'on enveloppe dans des bourses de papier allumées par un bout afin que les destinataires les retrouvent plus facilement dans la rue.

. Tout-à-l'heure on apprenait la prière aux enfants : maintenant on leur apprend la charité. Décidément on a bien raison de tonner du haut des chaires contre la perversité et l'immoralité du siècle !

Le lendemain, 25, chacun s'endimanche de bonne heure, car les promenades regorgeront dans la journée d'éblouissantes toilettes. Les paysans viendront visiter les villes, et leur costume pittoresque leur attirera des regards dont ils seront longtemps fiers. C'est une belle occasion de briller, jeunes filles ! Rien ne dispose mieux le cœur des jeunes hommes à la perspective du bonheur dans l'amour, que vos blondes théories déroulées, par un jour de fête, aux tièdes rayons d'un soleil d'hiver.

Et si le soleil s'avise d'être maussade ce jour-là ; s'il pleut derrière les nuages gris ; si décembre secoue sa chevelure de frimas sur

les promenades désertes, n' imaginez pas que la tristesse va descendre sur tous ces fronts rayonnants naguère. Non, car il fait bon devant le *carignié* par le mauvais temps. La causerie a bien ses charmes intimes sous le toit paré de rameaux d'oliviers, de lauriers et d'orangers. Et puis, on se console en songeant qu'aux fêtes de Pâques, les promenades seront plus belles et plus animées par le retour des fleurs et du printemps ; car un proverbe provençal qui n'a jamais menti, dit-on, ce qui est très-rare pour un proverbe, assure que :

Qui passe Noël au feu
Passera Pâques au jeu.

Le soir du grand jour est arrivé. Toute la famille est réunie autour de la table. Les enfants ont, par exception, la permission de porter la main à tous les plats et de manger à discrétion. Et vous pensez s'ils en profitent ! Cette fois, ce n'est plus le poisson salé que la Hollande nous expédie, qui fume à la place d'honneur dans un cadre de *carènes*. C'est la dinde classique, nourrie des épauîtres de nos champs.

En voyant sur la table cette reine des basses-cours, dont la braise a doré l'épiderme, ne croyez pas que vous assistez à un *noël* de bourgeois. Oh non ! Depuis le grand négociant à qui d'heureuses spéculations font rêver le grade financier de millionnaire, jusqu'au paysan qui déjeûne dans un sillon avec du pain bis, une gousse d'ail et de l'eau, chacun ce soir-là mange la dinde. La dinde de Noël n'est pas une dérision comme la dominicale poule au pot d'Henri IV. Il est impossible de vous dire combien de privations les pauvres travailleurs s'imposent pour arriver à économiser le prix de la dinde. Les femmes du peuple, à Marseille surtout, sont tellement convaincues que l'absence de cette pièce serait une calamité que souvent, pour se la procurer, elles engagent au Mont-de-Piété leurs bijoux de famille et, à défaut de bijoux, jusqu'aux couvertures de leur lit. Et il faut avoir beaucoup de courage, je vous assure, pour se résoudre à se défaire de cet objet si indispensable pendant l'hiver, même en Provence.

Le 26, on se réunit pour achever les restes du festin et comme ces sortes de *ruines* n'ins-

pirent communément aucune mélancolie, les danses et les jeux nationaux clôturent la journée.

C'est le soir du 26 qu'on mange le *pain de St-Etienne*, surmonté du laurier qui couronna son parrain martyr. Ce pain affecte la forme d'une gourde et on attribue à ses débris, qu'on garde religieusement, dans les campagnes surtout, une foule de vertus à la fois merveilleuses et burlesques : comme celles, par exemple, de préserver les ânes de la colique et les chiens de l'hydrophobie.

C'est aussi le soir du 26 qu'a lieu l'inauguration des *crèches*, ces petits théâtres d'automates où l'on représente la naissance de Jésus. On jouit de ces représentations, égayées par les anachronismes les plus drôles qu'on puisse imaginer, moyennant l'équivalent de l'intarisable fortune du Juif-Errant. C'est là que se chantent ces *noëls* où, comme l'a dit M. Ortolan, les anges parlent toujours en français et les bergers en patois provençal. Ces chants populaires fourmillent de saillies naïves, de *lazzis* spirituels et d'éclairs de philosophie dont on reste longtemps frappé. Je ne puis guère les

traduire car le génie de cette langue qui, avec un peu plus de bonheur, serait devenue celle de la France entière, s'évapore dès qu'on le sort de son atmosphère. Je citerai un seul trait qui m'étonna par sa simplicité et sa profondeur.

Un ange annonce, en français assez équivoque, la naissance du Messie aux bergers. Il semble que le poète provençal, qui met des vers français dans une bouche divine, ait voulu se venger de la suprématie qu'il est obligé d'accorder ainsi à la langue nationale en la déchirant impitoyablement. Les pâtres, qu'on réveille en sursaut pendant la bienheureuse période du premier sommeil, se lèvent de fort mauvaise humeur : « Passe ton chemin, beau fils de riche, disent-ils. On voit bien que tu as dormi jusqu'à la douzième heure du jour et que tu es de ceux qui mangent le pain sans savoir ce qu'il coûte. »

Mais l'ange n'en chante que plus fort :

Un Dieu vient de naître,
Bergers, levez-vous, etc.

Et les bergers qui finissent, à force de se frot-

ter les yeux, par reconnaître le messager divin à l'auréole d'étoiles qui ceint son front, se prosternent devant lui et se mettent en route pour l'étable de Bethléem.

Alors apparaît un vieillard frondeur et sceptique, (il paraît qu'il y a toujours eu de ces vieillards-là,) qui, réveillé par les chants pieux de la caravane défilant chargée de langes et de cadeaux pour le nouveau-né, reproche aux pâtres de sacrifier ainsi les douces voluptés du sommeil pour courir après des chimères. « Jouissez de l'heure qui passe, » dit-il;

« La jeunesse est une espérance
« Et la vieillesse est un regret. »

Qui donc a défini la vie avec plus de vérité et de concision que ce refrain d'une chanson inconnue?

Pour voir une *crèche* dans tous ses détails, il n'y faut aller qu'après le six janvier. La circoncision n'a lieu que le premier de l'an, et les Mages n'apparaissent sur la scène avec leurs manteaux de soie mouchetés de paillettes d'or, leurs domestiques nègres et leurs dromadaires

de carton, que le six janvier. On met régulièrement les plus remarquables morceaux de chant dans la bouche des Rois, car le peuple qui porte, à son insu, la poésie dans ses entrailles, la croit encore réfugiée, comme au temps de Salomon et de David, dans les palais royaux. Le grand Frédéric et le cardinal-ministre qui écrivit *Mirame*, ne se doutaient certes pas qu'ils avaient des admirateurs nés sur les bords de la Méditerranée.

Du reste, chaque année, les fêtes de la Noël inspirent sur la naissance de Jésus et sur son adoration par les Rois d'Orient, de nouveaux chants populaires qui sont répétés par toutes les voix. D'où viennent-ils, qui les a composés ? Leur origine est un mystère. Ils sont éclos à la chaleur bienfaisante du *carignié* et de là, comme des oiseaux impatients de battre des ailes et dont la mère insoucieuse a disparu, ils ont pris leur essor à travers champs. Qu'on dise, après cela que la poésie des troubadours est morte ! Il n'y a, pour la retrouver jeune et vivante, comme au temps des Bertrand de Ventadour et des Bertrand de Borhn, qu'à la chercher au foyer provençal où son culte ne s'est ja-

mais éteint. C'est comme si l'on disait que la violette n'existe pas, parce qu'elle cache son parfum dans des sanctuaires d'ombre et de silence.

J'ai longtemps joui de ces fêtes comme on jouit d'une chose acquise, c'est-à-dire sans en apprécier le charme ni la portée. Je les comprends maintenant et je suis sûr que cette très imparfaite esquisse sera lue avec plaisir par mes compatriotes, car elle donne au moins une idée de cette triple solennité de Noël qui resserre dans les familles les liens bénis de la poésie, de la religion et de l'amour.



SILOUETTE LE GABIER

Parmi les innombrables *physiologies* dont on a récemment encombré la librairie, on a négligé la plus originale, celle qui présentait le plus de titres à être observée, celle qui aurait été accueillie peut-être avec le plus d'intérêt.

C'est la physiologie du matelot.

A quelles vicissitudes le matelot n'est-il pas exposé ?

Il faut, pour s'en rendre compte, avoir, comme lui, exploré l'Océan dans son immensité; défendu à chaque heure sa vie contre les récifs et les ouragans, dans des luttes qui blan-

chissent les cheveux avant trente ans; il faut avoir comme lui naufragé à l'entrée du port, esquivé la pointe des éclairs, bravé la soif, la faim, l'insomnie, la misère, la vermine et les épidémies; soutenu des semaines entières l'épouvantable choc des lames, canonné les vaisseaux ennemis et les trombes monstrueuses; opposé un front d'airain à la rafale qui boucane la peau et met à tout instant la vie en question.

Aussi le matelot est-il un être à part. Il n'a qu'un désir, qu'une pensée : la terre ! La terre est pour lui le paradis qu'il rêve à travers l'Océan, où son œil n'aperçoit que le ciel et l'eau. Et pourtant, il y meurt d'ennui après y avoir dépensé, en trois jours, l'or qu'il a forcé-ment épargné par des privations de tout genre dans une campagne de trois ans.

Il y a un mot qui n'existe pas et que je voudrais inventer pour exprimer la joie qu'éprouve le marin lorsque, des profondeurs de l'horizon, il salue les montagnes natales après une longue absence. J'ai souvent assisté au débarquement des marins. Il y a dans leur voix, dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur être un

sentiment de bonheur, un élan de folle joie, des transports d'ivresse qu'eux seuls, je crois, peuvent comprendre et ressentir à ce degré.

Au point où le débarquement s'opère, il s'élève un nuage de tabac que je défie au mistral le plus obstiné de dissiper. Là, les matelots se balancent, se heurtent, s'entre-choquent et crient comme les vagues : c'est la mer personnifiée, c'est une houle humaine qu'agite, bouleverse et électrise la tempête de la joie. Les liqueurs fortes et le délire bruyant qu'elles enfantent, bouillonnent dans leur tête et dans leur poitrine. Ils marchent comme s'ils allaient renverser tout ce qu'ils rencontrent; ils ont tout oublié : leur navire, leurs chefs, la discipline, leurs souffrances ! Ils ne voient plus rien que la terre et ses plaisirs sur lesquels ils se ruent à l'envi.

C'est dans une de mes promenades du soir, que j'ai recueilli l'histoire suivante.

Un canot monté par un officier et six matelots venait d'accoster le quai. L'officier se rendait au théâtre. Il intima l'ordre aux canotiers de ne pas s'éloigner de l'embarcation jusqu'à son retour. A dix heures, la chaîne qui ferme

le port s'ouvre pour que les officiers puissent regagner le bord. La ville et la rade, comme deux jeunes beautés qui se parent de diamants pour le bal de la nuit, s'illuminaient de tous côtés et les canotiers, pour combattre l'ennui qui les assiége dès qu'ils ne peuvent plus dépenser l'activité inquiète que l'air de la mer infuse dans leur sang, demandèrent au quartier-maître l'histoire de leur camarade Silouette. Il la leur raconta à peu près ainsi :

« Le 26 septembre 1842, le vaisseau la *Ville-de-Marseille*, à l'ancre depuis cinq mois dans la rade de Toulon, dérapa et appareilla pour Rio-Janeiro, où il transportait l'ambassadeur français, M. le baron de Langsdorff. Une brise carabinée enflait toutes ses voiles. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il passait par le travers de Mahon, dessinant sur la Méditerranée une immense courbe pour atteindre Gibraltar et filant dix nœuds à l'heure.

« Silouette, excellent gabier attaché à la timonerie, était occupé sur la dunette à dégager une drisse de flamme enchevêtrée par une bouffée de vent dans la forêt de cordages du vais-

seau. Il tomba à la mer. Personne ne s'en aperçut. Les vaisseaux sont des villes mouvantes dont la moitié des habitants ne connaît pas l'autre. La disparition d'un homme n'y est souvent signalée qu'à l'appel. C'est ce qui eut lieu, en effet. On regarda de tous côtés, les cimes blanches des flots se montrèrent seules aux regards consternés des camarades de Silouette. L'acte de disparition et de décès fut dressé et le vaisseau continua majestueusement sa route avec un gabier de moins. Selon un antique usage maritime, l'équipage de la *Ville-de-Marseille* délivra au marin mort un congé pour l'autre monde. Les marins qui disparaissent vivants dans la mer ont seuls droit à ce congé de l'éternité.

« Lorsqu'on plonge de toute la hauteur d'un vaisseau, on fait une visite forcée aux profondeurs de la mer. L'ascension pour remonter à la surface dure au moins autant que la chute. Lorsque Silouette respira l'air froid du golfe de Lyon, le vaisseau était déjà à plus de deux cents mètres de lui. Il cria; les vagues crièrent dix fois plus fort que sa voix et la couvrirent. Elles se dressèrent bientôt entre le vaisseau et

lui comme des collines. Le vaisseau disparut et les cris du matelot se perdirent dans l'immensité. Lorsqu'il se trouvait dans l'abîme que la vague creuse en se soulevant, il ne voyait plus que cet abîme et le ciel. Lorsque la vague l'enlevait sur sa croupe, il distinguait, loin, bien loin, un groupe de montagnes grises. C'était l'archipel des Baléares.

« Le courage des marins est pareil à la poudre : un éclair l'embrase. Cet éclair, c'est le danger. Par un hasard bizarre, on peut dire que, dans cette circonstance, le courage de Silouette s'alluma dans l'eau. Silouette était un robuste nageur. Il fit un signe de croix et nagea résolûment vers les Baléares.

Il nagea trois heures sans épuiser ses forces. Pour connaître l'heure, le marin n'a qu'à interroger la hauteur du soleil. A l'aide de cette horloge céleste, son œil exercé donnera toujours des démentis formels aux chronomètres les plus infailibles.

« La terre semblait fuir devant le naufragé. Il s'aperçut avec désespoir qu'il lui serait impossible de l'atteindre. A ce découragement terrible, vint se joindre la crainte d'être dévoré

par les requins qui pullulent dans ces parages.

« Je conçois que Décius se soit dévoué au gouffre expiatoire ; je conçois que les trois cents Spartiates des Thermopyles se soient dévoués avec certitude à la défaite et à la mort ; je conçois tous les dévoûments sublimes que l'histoire a enregistrés : ceux qui les ont accomplis avaient leurs glorieuses raisons pour agir comme ils l'ont fait. Mais se dévouer aux requins est, je crois, un sacrifice au-dessus des forces humaines, parce qu'il n'est profitable à personne, pas même à la mémoire de la victime. Silouette aperçut une manne qui flottait à la surface de l'eau. Cette manne eût pu lui être d'un immense secours pour le soutenir. Eh bien ! il eut peur que quelque requin ne s'en fût coiffé pour guetter, caché sous cet observatoire suspect, l'instant où, brisé de fatigue, le marin viendrait s'y reposer. A l'idée d'être avalé par ces hideuses gueules, il s'éloigna de la manne aussi rapidement que ses forces le lui permirent. Les requins ne sont pas des baleines, pensa-t-il, et les marins français ne sont pas des Jonas.

« Il était onze heures du matin. Depuis cinq

heures, le matelot luttait contre la mort avec une constance inouïe. Le vent ne soufflait plus et le soleil d'automne dardait ses longs rayons de feu sur ces doux rivages de Minorque où fleurissent les orangers, les cédrats et les palmiers de l'Orient.

« Silouette avait fait sa dernière prière à Notre-Dame-de-la-Garde, la patronne des naufragés, et dit adieu pour toujours à sa mère et à sa fiancée. Car il devait se marier au retour de ce voyage. Le vertige de la mort grondait déjà dans sa tête. En regardant pour la dernière fois l'horizon, il aperçut un brick marchand qui cinglait droit sur lui.

« Depuis que les naufragés de la *Méduse* découvrirent l'*Argus* qui venait les sauver, aucun homme n'avait plus ressenti, comme Silouette l'éprouva en ce moment, cette crainte terrible, cette espérance haletante, cette joie souvent mortelle qui font battre le cœur jusqu'à le briser. Il cria, il cria. Il fut entendu et, en quelques instants, la chaloupe du brick s'élança vers lui pour le recueillir. Il cramponna par un effort désespéré sa main crispée sur le bordage de la chaloupe, où les matelots qui la

montaient l'étendirent évanoui. La Providence que l'homme heureux nie ou qu'il appelle le hasard, venait d'accomplir un miracle : Silouette était sauvé.

« Le capitaine du brick voyageait en compagnie de sa femme, belle espagnole aux yeux noirs, brave comme un corsaire contre le mal de mer et la tempête, et joignant à l'exquise sensibilité de la femme le courage et la résolution d'un chirurgien de marine. Une grande dame de nos salons se fût évanouie à l'aspect de ce corps livide et glacé comme un cadavre. La femme du capitaine fit chauffer d'épaisses couvertures et en enveloppa Silouette avec une sollicitude toute maternelle. Sans cette femme, le matelot, bien que sauvé des flots, serait mort infailliblement. Mais Dieu n'accomplit jamais un miracle sans l'entremise d'un ange.

« Trop de zèle faillit pourtant changer l'ange en inquisiteur ou plutôt en démon : c'est la même chose si l'on considère que le feu a été pour Satan et pour Torquemada le moyen le plus usité de torture.

Voyant que le matelot ne revenait pas à la vie, la femme du capitaine crut devoir, au mé-

pris de l'homœopathie qu'elle ne connaissait pas, chasser par un excès de chaleur le froid mortel qui glaçait dans ses veines le sang de Silouette. Elle fit donc chauffer ses fers à repasser et les promena sur toute la surface du corps inanimé du marin, absolument comme elle l'aurait fait sur une chemise. L'opération fut longue et douloureuse, mais ce remède, pire que le mal, triompha. A huit heures du soir, Silouette respira bruyamment comme on fait en revenant sur l'eau après avoir plongé.

« Trop épuisé pour ressentir ses souffrances physiques, trop brisé pour recouvrer ses souvenirs, il se laissa aller à cet affaissement de l'âme et du corps, toujours suivi d'un sommeil silencieux et lourd comme une agonie. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil éclairait magnifiquement ces îles panachées de dattiers, de citronniers et d'aloès, ces radieuses filles de la mer dont le plus célèbre prince de la maison de Barcelone fit, il y a six cents ans, en écrasant la domination maure dans les Baléares et dans le royaume de Valence, le plus beau jardin de l'Espagne, l'Eden de l'Aragon.

« Silouette ouvrit lentement les yeux, croyant

sans doute avoir abordé déjà l'autre monde, et tremblant à l'interrogatoire qu'il allait y subir : son âme n'étant pas tout-à-fait exempte de peccadilles.

« Le capitaine du brick se tenait debout au chevet de son hamac, épiant avec anxiété le moment d'adresser la parole au ressuscité.

« — Mon ami, lui dit-il, vous sentez-vous la force de vous lever ?

« — Je n'en sais, ma foi ! rien, murmura Silouette, croyant sérieusement avoir affaire à Satan en personne.

« — Savez-vous où vous êtes ?

« — Oui, non... attendez... ah ! je suis à bord d'un brick marchand qui m'a pêché sur l'eau, reprit le marin rassuré et recueillant enfin ses souvenirs.

« — Eh bien, mon cher, vous empêchez mon brick de marcher.

« — Moi, j'empêche votre brick de marcher ?

« — La preuve, c'est que nous sommes à la même place où nous vous sauvâmes hier à midi et que, sans vous à bord, la brise de cette nuit nous eût fait filer au moins huit nœuds à l'heure vers notre destination.

« — A moins que je n'aie avalé une quantité d'eau qui pèse plus que le navire, je ne vois pas en quoi je puis retarder sa marche.

« — Je m'explique, dit le capitaine. Écoutez. Nos lois sanitaires sont très rigoureuses. Elles défendent de porter secours à qui que ce soit en mer, sous peine d'une amende très forte ou d'une longue quarantaine. L'une et l'autre peuvent m'être infligées si je vous garde à bord. Ce serait mal payer le service que je vous ai rendu que de m'exposer à une amende dont mes intérêts souffriraient et à une quarantaine dont ma cargaison de marchandises ne peut subir le retard. J'ai rempli envers vous le devoir que m'imposait l'humanité; remplissez le vôtre, mon ami, en m'obéissant.

« — J'entends, répliqua Silouette en examinant sa peau toute brûlée, tandis que l'idée d'être dévoré par les requins le frappait au front comme une balle; j'entends : vous voulez que je reparte à la nage et, pour cela, vous m'avez fait rôtir afin que vos requins trouvent le morceau tout cuit. Les requins et les matelots espagnols se font des politesses et se servent des déjeûners. Je ne quitterai pas le bord,

capitaine, ou vos matelots me lanceront par dessus les bastingages.

« — Vous avez une injuste opinion de l'hospitalité espagnole. Nous sommes éloignés d'un quart d'heure de la côte. La chaloupe va vous y déposer. Vous en serez quitte pour une visite des douaniers qui vous prendront sans doute pour un ballot de tabac vivant.

« — Ou pour un monstre marin, ajouta Silouette avec colère, en découvrant son corps couvert d'écailles et de plaies.

« — Vous pourrez de là gagner Mahon, qui n'est éloigné que d'une lieue. Votre consul vous rapatriera.

« — Merci, capitaine, dit le marin en sautant sur le pont, sans même songer à s'habiller convenablement. Dieu vous rendra ce que vous m'avez donné de soins et de vie. Ma reconnaissance vous est acquise pour l'éternité. En quelque lieu du monde que vous vous trouviez, mes bénédictions vous y suivront, vous et les vôtres. Adieu !

« Il embrassa l'équipage, et la chaloupe le déposa sur la grève espagnole un quart d'heure après. L'ange qui l'avait sauvé se déroba pu-

diquement à sa vue ; mais son zèle trop ardent n'en avait pas moins transformé en charbon l'épiderme d'un des plus robustes matelots de la marine française.

« — Lorsque le brick vira de bord pour gagner le large, Silouette lut en grosses lettres sur l'arrière : *San Antonio — Malaga*.

« Le premier insulaire auprès duquel il s'informa de la direction de Mahon, le regarda fixement, rit d'abord, puis jeta dans la campagne un cri sauvage auquel cent cris répondirent, comme dans nos villages tous les chiens d'un quartier répondent au premier aboiement de l'un d'eux. *Boulanjère, boulanjéré!* criaient à tue-tête les paysans ; et les pierres accompagnant bientôt ces paroles, Silouette en sentit siffler à ses oreilles quelques-unes auxquelles il soupçonna le diamètre et la rapidité d'un boulet. Allons, dit-il en prenant le galop, je suis destiné à être martyrisé. J'ai failli être noyé comme une sultane infidèle ; peu s'en est fallu que je ne fusse grillé vif comme saint Laurent, et maintenant, on va me lapider comme saint Etienne. Il est désolant d'être martyr malgré soi.

« Et il courut, il courut à travers une grêle de cailloux, effrayé par les anathèmes d'une foule exaspérée qu'il n'avait nullement provoquée. Guidé par ce premier mouvement qui est toujours bon quand la réflexion ne le gêne pas, il s'était dirigé droit sur Mahon. Il y arriva en plein jour, en costume de nageur et les pieds ensanglantés, sans rencontrer d'autre obstacle que les rires moqueurs et les huées de la populace. Il atteignit enfin la maison consulaire, où il trouva asile et protection pendant un mois. Le consul, après s'être plus diverti de son odyssée que de celle d'Homère, le rapatria sur un navire d'Agde qui toucha à Marseille le 27 octobre. Silouette se dirigea immédiatement sur Toulon et il arriva au *Bureau des Revues*, le 30.

« Là, il trouva des officiers de marine avec lesquels il avait navigué et qui s'intéressèrent vivement à lui. On lui conseilla d'écrire à l'amiral Baudin, préfet maritime. Il écrivit et porta lui-même sa lettre à la préfecture. Malheureusement, il fut forcé de faire antichambre pendant quelques heures et d'exposer à l'aide-de-camp de service le motif de sa visite. Main-

tenant qu'on ne croit plus aux miracles parce qu'il nous aveuglent, il est complètement inutile, lorsqu'on en a vu soi-même ou qu'on en a été l'objet, de prétendre les faire croire à autrui. L'officier repoussa le matelot avec des paroles ironiques et dures, ne lui permit pas même de laisser sa lettre et lui dit en le quittant sur l'escalier : « Estimez-vous heureux que je ne vous considère pas comme déserteur et ne vous traduise, comme tel, devant un conseil de guerre. »

« Le matelot sortit la rage au cœur, tenté de recommencer, chez l'amiral, la fameuse scène de Jean Bart à la cour de Louis XIV. Quelques amis qu'il rencontra lui demandèrent avec un étonnement incroyable : « Comment ! tu n'as pas été mangé par les requins ? » Et comme si tous ceux auxquels il s'adressait s'étaient entendus pour lui faire la même question, à la fin de son histoire, qu'il ne pouvait se lasser de répéter, on lui répondait toujours : « Et tu n'as pas été mangé par les requins ? »

« M. Cheillant, sous-commissaire aux Revues, qui connaissait ce matelot depuis longtemps et qui l'aimait, comprit que si ce genre de vie continuait pour son protégé, il en deviendrait cer-

tainement fou. Il écrivit au commissaire-général de la marine, M. Samson, lui exposa la situation exceptionnelle de Silouette, le priant de demander lui-même au préfet maritime ce qu'on devait en faire. Il fut répondu que Silouette serait mis en subsistance sur la gabarre la *Dore* jusqu'à ce qu'un extrait du livre de bord de la *Ville-de-Marseille* eût confirmé la véracité de son récit.

« Deux mois après, le procès-verbal de disparition de ce matelot arriva au ministère de la marine et de là aux Revues. Alors, ne sachant plus que faire d'un marin légalement noyé ou digéré vif dans les entrailles de quelque requin espagnol, on proposa de le congédier. Et quelques jours après, Silouette lut, avec les yeux pleins de pleurs de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, l'ordre de congé qui le rendait à la liberté, à son village, à sa mère, à sa fiancée. »

— Et s'est-il marié? demanda l'un des auditeurs.

Au moment où le narrateur allait répondre à cette question, deux épauettes reluisirent sous les reverbères qui éclairent, au sommet

du port, la statue de saint Roch, sur la corniche de l'Intendance sanitaire. Le sifflet du maître fit entendre sa rossignolade dans le canot, où les matelots sautèrent avec une agilité d'antilope.

— Pousse ! dit l'officier d'une voix brève.

Le canot s'éloigna du quai avec la rapidité d'une flèche, et bientôt je n'entendis plus que le bruit cadencé des avirons qui emportaient la fin de l'histoire de Silouette, sur la rade noire et calme.

Quelques mois plus tard, je me trouvai dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, bâtie sur le cap Siciér d'où l'on aperçoit, comme un panorama, la Méditerranée, Toulon, l'archipel de vaisseaux hérissé dans sa rade, et toutes les villes qui jalonnent la côte jusqu'à Marseille. J'y accompagnais un ami, un marin qui allait accomplir un vœu. Tandis qu'il prosternait son front aux pieds de la patronne des marins, de la *Maris Stella*, je regardais les innombrables *ex-voto* dont la foi et la reconnaissance des matelots échappés aux naufrages, ont en-

veloppé la mère du Christ. Un petit tableau dont la peinture toute fraîche annonçait une date récente, fixa plus particulièrement mon attention. Il représentait un jeune marin et une jeune fille à genoux sur les marches d'un autel, où un prêtre les bénissait. La Vierge apparaissait souriante dans le ciel du tableau, et sous cette fête de bonheur nuptial que présidait la divine reine de la mer, une courte et touchante inscription retraçait le miracle opéré par elle en faveur d'un matelôt français nommé Silouette.

(S)

SAINT-MANDRIER

La rade de Toulon est une des merveilles de la Méditerranée. Rien n'est gracieux comme les grandes courbes de ses rivages, comme les montagnes qui l'encadrent, comme le calme resplendissant de ses jours d'été. Un poète du seizième siècle, à qui l'amour semble n'avoir pas plus souri que la gloire, a dit en comparant la femme à la mer :

« La beauté, c'est la perfidie. »

Ce reproche, qu'on peut adresser à la mer en

général, n'a plus aucun sens lorsqu'on l'applique à cette rade de Toulon dont la sûreté, au contraire, est connue du monde entier. Les vagues foraines n'ont jamais franchi les promontoires boisés de pins qui la ferment ; et, tandis que dans nos rades de l'Océan, les vaisseaux tangent comme en pleine mer, dans celle de Toulon ils sont aussi immobiles que les rochers sur ses rives.

L'étranger qui la visite est tenté de la prendre pour un lac. Ce n'est que lorsqu'il a franchi la moitié de son étendue qu'il aperçoit la passe, assez large cependant pour que dix vaisseaux de ligne, conservant leur distance, puissent la traverser de front.

A côté de ce chef-d'œuvre de la nature, les hommes devaient grouper les leurs. L'intention de Dieu était évidente. Il fallait que cet admirable golfe devînt le centre des grandes opérations maritimes dans le midi de la France et qu'il jouât un rôle souverain dans les destinées des peuples méridionaux. Et, en effet, les monuments se sont élevés sur ses bords ; les vaisseaux s'y sont multipliés et perfectionnés. C'est de son sein que sont parties toutes nos escadres

glorieuses : celle qui, sous la conduite de Bonaparte, conquiert l'Orient ; celle qui délivra la Grèce agonisante des étreintes mortelles des Turcs ; celle qui a tué à Alger, l'hydre de la piraterie mal étouffée par Duquesne et qui nous créa une seconde France à 130 lieues de la métropole ; celle qui alla briser l'orgueil de la Russie en Crimée et celles qui ont conquis la Chine et le Mexique.

Nos annales maritimes ne font mention que de deux expéditions mémorables auxquelles les voiles victorieuses de la Méditerranée ne durent pas concourir : l'expédition d'Irlande et celle de Boulogne. La fortune ne les seconda pas. La tempête dispersa la première et la seconde ne sortit pas même du port.

On ne sait rien de certain sur la naissance de Toulon. Son véritable fondateur est probablement quelque obscur transfuge de la grande famille phocéenne qui fonda Marseille. Les archives de notre ville remontent à peine au XV^e siècle. On y trouve qu'alors René d'Anjou, roi de Naples, par ses lettres du 8 mars 1448, signifia aux consuls de Toulon que cette ville *et son port* feraient désormais partie du domaine

royal auquel il les cédait, en sa qualité de comte de Provence. De cette époque jusqu'au règne de Louis XIII, rien ne signala au monde l'existence de Toulon.

Le 26 décembre 1636, le fils de Henri IV écrivit aux consuls de Toulon de tenir en état permanent de guerre un certain nombre de *barques*, destinées au transport des soldats sur la côte. Il donna le commandement de cette flotte au cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Cette inoffensive escadrille était bien digne de l'amiral en soutane qui la dirigeait.

En 1641, pendant que nos troupes envahissaient la Catalogne, le gouverneur de Provence eut avis que l'armée navale espagnole méditait une tentative contre une des places de son gouvernement. Cette place qui alléchait ainsi les appétits conquérants d'une nation maritime, ne pouvait être que Toulon. La sollicitude du gouvernement fut alors éveillée et il fit armer *trois vaisseaux de 500 gargousses de toile ou de parchemin et de 100 hommes d'équipage chacun* : à peu près le personnel d'une goëlette de nos jours. Ces vaisseaux furent embossés à l'entrée du port, pour la défendre au besoin.

Mais le gouvernement de Louis XIII, épuisé et absorbé par les guerres religieuses qui ensanglantèrent ce règne, oublia bientôt le port de Toulon, par lequel cependant les Espagnols, profitant de nos discordes, auraient pu facilement pénétrer dans le royaume.

Ainsi la France du Moyen-Age ne connut pas l'importance de cette place de guerre. Les galères qui transportèrent les croisés en Palestine mirent à la voile de Marseille et d'Aigues-Mortes, et la marine toulonnaise ne joue de rôle dans l'histoire qu'à partir du XVII^e siècle.

Mais Louis XIV, le roi des grandes choses, arrivait au trône. Il comprit de bonne heure qu'il pouvait créer une puissance formidable sur ces bords où l'Angleterre promenait orgueilleusement ses poupes dorées. Dès 1658, il fit creuser le port, *avec telles machines qu'il conviendrait aux consuls d'employer*. En 1679, un violent incendie, (Toulon en compte beaucoup dans son histoire !) secondant admirablement les projets de Louis XIV, dévora le misérable arsenal que l'apathie des règnes précédents y avait entretenu, et fit place nette pour le nouvel arsenal qui fut entrepris immédiate-

ment sur les plans de Vauban. La fondation en fut célébrée, à Paris, par une médaille représentant Bellone planant sur Toulon, avec cette légende : TOLONII PORTUS ET NAVALE. L'exergue portait la date : MDCLXXXI.

On commença par construire les môles gigantesques qui enceignent l'arsenal; on creusa la darse jusqu'à ce que les vaisseaux pussent y flotter librement, et les déblais provenant du curage furent transportés sur la plage de Castigneau dont ils exhausèrent et consolidèrent le sol. C'est là que fut bâti plus tard le nouvel atelier des artifices de la marine, incendié en 1840.

Voilà l'histoire succincte de ce port dont l'importance est maintenant si grande et le rôle si actif et si beau. Depuis Louis XIV, il a suivi les développements dont l'industrie et le progrès ont doté la France. Il a grandi avec elle et il possède aujourd'hui des monuments et des richesses qui sont une des forces et une des gloires du pays.

Je laisse aux cicerones officiels, aux livres spéciaux et surtout au savant et attrayant Itinéraire de mon ami Adolphe Joanne, le soin ou

le plaisir de conduire l'étranger à travers les établissements de l'arsenal. Je ne veux aujourd'hui m'occuper que d'un des sites les plus pittoresques de la côte, où la Marine a élevé un hôpital monumental pour les malades de nos escadres.

Je propose un voyage d'une heure sur le rivage de Saint-Mandrier. Il offre à qui le visite les ombrages et les parfums de sa plantureuse végétation. J'aime ces collines couronnées de pins, décrivant dans l'azur du ciel des courbes si harmonieuses qu'il semble que Dieu les caressa de sa main pour les apaiser, lorsque, sous l'effort des volcans, elles jaillirent émues et fumantes du sein des flots !

En traversant la rade, nous sommes en vue de cette belle presqu'île, reliée au cap Sicier par un isthme de sables étincelants, lesquels tiennent lieu dans le pays de sources minérales. C'est là, en effet, que, sous des tentes improvisées, enveloppés d'un bain de sable chauffé par le soleil à 50 degrés, les malades viennent suer et enterrer les rhumatismes de l'hiver.

Sur la pointe orientale de la presqu'île, dési-

gnée au portulan sous le nom de cap Cépet, s'élève le tombeau de l'amiral Latouche-Tréville, chanté dans la *Némésis* par Barthélemy. Tout à côté de ce tombeau est bâti le sémaphore qui signale l'arrivée des navires de guerre apparaissant à l'horizon. Que de regards sont, à toute heure, fixés sur cette sentinelle vigilante qui transmet la première, de la ville à la mer, du foyer natal au navire, les émotions heureuses du retour.

On débarque à la presqu'île dans une petite darse bordée de quais solides et commodes. Une esplanade plantée de tamarins conduit à la porte de l'Hôpital, ouverte entre deux spacieux pavillons soutenus chacun par quatre colonnes toscanes, et destinés au logement des gardiens. C'est sur ce rivage même, au dire de la légende, que le céleste patron du lieu, saint Mandrier, proconsul romain, converti au catholicisme et baptisé par l'évêque de Toulon, saint Cyprien, vint consacrer dans la solitude et la prière le reste de sa vie au Dieu des chrétiens. C'est là que, vers l'an 800 de notre ère, il fut assassiné par les Sarrazins, qui occupaient alors la colonie du Fraissinet et dont les hor-

des sanguinaires désolèrent longtemps tout le littoral de la Provence et de la Ligurie.

L'immense cour où l'on pénètre en entrant dans l'enceinte de l'hôpital a servi, sous Louis XIV, d'ambulance aux malades des escadres française et espagnole, guerroyant contre les croisières anglaises établies devant Toulon. Une batterie espagnole en ruines nommée, on ne sait trop pourquoi, *Tour de la Vieille*, dont on aperçoit les restes sur la pointe nord-est du Lazaret, témoigne encore de la protection dont nos alliés entouraient les hangars remplis de leurs blessés et des nôtres.

Sous Louis XV et Louis XVI, cette portion de la colline échut en partage au clergé qui y fonda une abbaye. Un prieuré était même établi dans une belle maison de campagne du voisinage, villa abritée de grands arbres, où Méry a placé le théâtre d'un de ses drames les plus émouvants : *Le Bonnet Vert*.

Lors du siège de Toulon, un camp de 5,000 hommes ayant été placé près du Lazaret, les Républicains rétablirent sur l'emplacement de cette cour les hangars d'ambulance qu'on y avait vus sous le règne de Louis XIV. Ces han-

gars subsistèrent pendant toute la durée de l'Empire, et ce ne fut que sous la Restauration, lorsque la France, épuisée par vingt ans de guerres, eut repris haleine, que l'on pût songer définitivement à construire un hôpital pour la marine sur ce rivage qui, de tout temps, avait été reconnu propre à cette destination.

En effet, dès 1819, M. de Lavinty, qui cumulait à Toulon, sous le titre d'intendant général de la marine, les fonctions de major-général et de préfet maritime, fit dresser les plans des deux grands pavillons parallèles qui ferment la cour à l'est et au couchant. Il s'agissait à cette époque de restituer aux Jésuites le local de l'hôpital de la marine situé dans la ville; et qui leur avait appartenu avant la Révolution. Les pavillons de Saint-Mandrier étaient, sans doute, destinés, dans la pensée du gouvernement, à remplacer entièrement l'hôpital principal qu'on aurait abandonné à la revendication ultramontaine. Mais les événements de 1830 éclatèrent avant l'achèvement de ce grand travail et la marine conserva ces deux hospices, que ses développements ultérieurs lui auraient, du reste, rendus indispensables.

Ce fut M. Rocourt de Charleville qui dressa les plans des deux ailes dont nous venons de parler. M. Bernard, inspecteur-général des travaux hydrauliques, qui succéda à M. Charleville, modifia les plans de son prédécesseur et ajouta aux bâtisses déjà faites les belles galeries à voûtes d'arêtes qui circulent tout autour de l'hôpital. L'aile du fond, qui ferme la cour au midi, et qui est perpendiculaire aux autres, fut élevée en 1828 sur les mêmes plans.

Chacun de ces pavillons a cent mètres de longueur sur vingt de large. Chaque façade est percée de soixante-six ouvertures à plein cintre, reliées d'un plancher à l'autre par des balcons en fer. Ces pavillons, séparés l'un de l'autre par des fossés de dix mètres de large, sont réunis par des ponts volants qu'on peut dresser à volonté. En cas d'invasion d'une épidémie par exemple, le pavillon dans lequel elle se manifeste est immédiatement isolé des autres pavillons et même de tout l'établissement.

La cour occupe une surface de quinze mille mètres, tout ombragée par des ormeaux et tapissée littéralement de plates-bandes de camomille romaine, dont les malades respirent le

parfum amer et sain. Les objets d'art et d'antiquité exhumés par les forçats en creusant les fondations de cet hôpital, rappellent ces vers du poète nîmois :

« Et l'on ne peut fouler un pouce de surface
« Dont la mort mille fois n'ait déjà pris la place. »

En effet, chaque coup de pioche dans cette grève a mis à nu des tombes, des squelettes, des urnes lacrymales, des médailles antiques, des chapelets de verroteries et des scarabées sacrés ; des monnaies, des crucifix, des cuirasses : Rome et le Moyen-Age, le Paganisme et l'Évangile, tout le passé mêlé et confondu dans la même poussière, dans le même oubli ! Quelle consécration du grand principe de l'égalité et de la fraternité que ce repos commun entre les hommes de toute race, de toute croyance et de tous les siècles, dans le sein maternel de la terre !...

Je ne vous introduirai pas dans l'intérieur de l'hôpital, parce que je vous ai promis un voyage d'agrément et que si je faisais défiler devant vous une procession de malades en capote grise et en casque à mèche, je mentirais effrontément à mon programme.

Visitons en passant, si vous voulez, la chapelle de l'hôpital ; elle en vaut bien la peine. Elle a été construite sur les plans du temple du Soleil, rapportés de Rome par le savant ingénieur qui dirigea les travaux de Saint-Mandrier. Cette chapelle, de forme circulaire, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de coquetterie. Son enceinte est tout entière en pierres blanches taillées, tirées des carrières de Cassis. Sa coupole est soutenue à l'intérieur par seize colonnes accouplées d'ordre corinthien, et à l'extérieur par vingt-quatre colonnes d'ordre ionique qui, saillantes de 1 mètre 50 du mur d'enceinte, forment tout autour une charmante galerie d'où l'on aperçoit un panorama superbe. La colonnade a vingt-cinq mètres de diamètre. Un tableau représentant le baptême de saint Mandrier par saint Cyprien, orne le panneau de l'unique autel de la chapelle. Est-il beaucoup de familles en France qui, depuis quarante ans que la Marine envoie ses malades rétablir leur santé sur ce rivage, n'aient vu quelqu'un de leurs enfants agenouillé sur le marbre de cette jolie chapelle?...

Derrière l'aile sud de l'hôpital est une vaste

citerne dont on évalue la capacité à 1,800,000 litres. Elle alimente le service général de l'établissement. Sur sa voûte, on a formé une belle terrasse qui conduit, par des degrés en taille, aux gradins élevés en espaliers de la colline.

Rien de plus gracieux que ces jardins suspendus dont l'ingénieuse et savante disposition rappelle les terrasses aériennes de Sémiramis.

Ils sont plantés d'arbres de toute essence, de fleurs de tous les climats, coupés de sentiers sablés et d'une pente si douce qu'on les gravit sans s'essouffler et qu'on arrive sans fatigue au sommet.

Immédiatement au pied des jardins, on trouve une immense citerne formée de deux bassins concentriques dont les murs décrivent dans le roc un arc de quatre-vingts mètres de développement et dont les déversoirs correspondent à la citerne inférieure de l'hôpital. Cette citerne cube cinq millions de litres. Tous les cours d'eau de la colline y viennent aboutir par une terrasse bâtie sur sa voûte et percée de puisards de trois mètres de profondeur, au fond desquels l'eau est épurée et filtrée à travers une épaisse couche de gros sable de mer. Cette citerne

n'est pas seulement remarquable par sa forme et par ses dimensions ; elle l'est encore par un prodige d'acoustique que le hasard seul y a ménagé. La réputation de l'écho de Saint-Mandrier est bien connue des voyageurs. Le phénomène de la répercussion du son y est complet. La détonation d'un simple pistolet de poche y est distinctement répétée jusqu'à soixante-dix fois. La voix humaine y est si fidèlement reproduite que de naïfs et superstitieux paysans sont sortis tout épouvantés de la citerne, persuadés que c'était une succursale de l'enfer, peuplée de sorciers facétieux et invisibles.

Je résiste à la tentation de citer quelques échantillons de ces conversations entremêlées de mauvais calembours et d'atroces jeux de mots. Grâce à l'habileté d'intonation de ceux qui ont expérimenté les poumons de l'écho, elles produisent parfois l'effet le plus drôle et le plus divertissant.

En sortant de la citerne, on monte par cinquante marches en taille dans des parterres couverts d'une végétation exclusivement tropicale. D'immenses groupes de pins embaument

de résine les sentiers qu'ils ombragent. Les murs qui soutiennent les espaliers sont tapissés de faux poivriers, de glycine, de corcorus, de caracole, de lierre et d'aloès. De tous côtés, se pressent de grandes touffes de genêts, dont les gousses d'or forment un contraste éblouissant avec la verdure austère et sombre des cyprès et des cactus. Partout on voit les plantes les plus sauvages se mêler aux fleurs les plus délicates : les lentisques aux troènes, le thym à la balsamine, le romarin aux grands dahlias, le serpolet aux rosiers, les bruyères blanches aimées d'Ossian, aux œillets écarlates, aux renoncules panachées si chères à Alphonse Karr. Partout on voit jaillir des géraniums avec des feuilles larges comme des pampres de vigne, des verveines comme des arbres, et des tiges de fenouil qui balancent leurs têtes à six mètres de hauteur. Puis, dans les coins abrités et chauffés par le soleil, on admire de beaux végétaux exotiques, des produits étranges de la Flore africaine, tels que des figuiers de Barbarie aussi épais que ceux dont les Kabyles clôturent leurs gourbis ; des cactus-agaves aussi vigoureux que ceux qui bordent les

chemins de la Boudjaréah. Un de ces agaves pousse toutes les années une tige de trente pieds de haut. Sa fleur, semblable à un grand candélabre, s'élève pendant vingt-huit jours d'un centimètre et demi à l'heure. Puis encore, on y voit à profusion les stapélies dont les étoiles constellent le sol ; des traînées de scolzia, cette magnifique plante californienne dont les fleurs semblent tissées avec l'or des mines et les rayons du soleil : puis enfin, aux points les plus embrasés par la chaleur, on voit en pleine terre des ignames, des patates, des bananiers chargés de régimes demi-mûrs, aussi dorés que les grappes de dattes qui pendent au col des palmiers voisins. Et que d'oiseaux chanteurs ! que de rossignols, que de mésanges ! que d'insectes diaprés, que de papillons lumineux !

De quelque côté que la vue se porte, on découvre de beaux rivages, des montagnes et des rochers célèbres par quelque souvenir glorieux : les côteaux de La Malgue renommés pour leurs vins, la falaise du cap Brun sous laquelle le vaisseau le *Romulus* livra son immortel combat contre toute une escadre anglaise ; le Faron, dans les précipices duquel 800 sol-

datés de la République, surpris par une armée anglaise et sommés de se rendre, s'engloutirent aux cris de *Vive la France!* le petit Gibraltar et la *Batterie des Hommes sans Peur*, qui furent le marchepied de la gloire de Napoléon; les gorges d'Ollioules, ces Thermopyles provençales, où, en 1709, une armée piémontaise fut anéantie. Et, derrière leur chaîne grise et sauvage, les côteaux de Gémenos et de la Sainte-Baume, chantés par Delille.

Mais ce qu'on y admire surtout, ce qui étonne et charme le plus, ce sont ces soudaines échappées de mer entre deux promontoires dont les arêtes s'ouvrent sur le ciel, et qui ont inspiré à un mauvais poète du crû cette image hardie :

On dirait que l'horizon coupe
Ce grand angle par le milieu,
Comme une gigantesque coupe
Remplie à moitié d'un vin bleu.

Ma dernière visite à Saint-Mandrier date du mois de juin 1638. Je l'ai faite en compagnie d'une jeune et belle Saumuroise, venue de la Touraine pour secouer à notre soleil provençal

les frimas et les langueurs qui l'avaient accablée pendant l'hiver précédent aux bords de la Loire natale.

Tandis qu'à l'ombre des pins résineux, nous écoutions comme Socrate et Phèdre sous les lauriers de l'Ilyssus, les cigales *converser au-dessus de nos têtes*, nous vîmes, à travers une de ces échappées, passer sous toutes voiles une frégate neuve débutant dans la carrière maritime par une campagne de quatre ans. Nous suivîmes des yeux le navire jusqu'à l'horizon. Il emportait un équipage de compatriotes et d'amis vers la station si souvent ensanglantée de la Cochinchine.

Heureux voyage à ces argonautes de l'extrême Orient où ils vont, bravant les paludes et le choléra, l'invisible et dévorant dragon de ces climats meurtriers, porter la toison d'or de la civilisation ! Puissent-ils tous, au retour, rallier directement le port d'attache et n'avoir pas besoin de faire escale à Saint-Mandrier, quelque beau que soit ce rivage, pour y rétablir leur santé délabrée par l'anémie et les rudes fatigues de la mer.

MARIE

Au mois d'avril 18.., Henry, un de mes amis parti depuis six ans pour explorer notre midi et se perfectionner dans son métier de maçon, que nous avons appris ensemble, m'écrivit pour m'annoncer son retour. J'avais toujours, malgré son obstiné silence envers moi, songé au cher absent. Pourtant, rien ne m'avait encouragé à l'aimer. Entre ouvriers du même âge, l'amitié naît de l'expansion, et mes avances n'avaient fait que le raffermir davantage dans son mutisme. Je ne savais rien de sa vie sinon qu'il était originaire de nos pauvres villages de la

montagne où le travail, manquant souvent aux travailleurs, n'est pas suffisamment rémunéré pour leur permettre d'y vivre. Aussi les hommes valides, les enfants même, désertent-ils vers les grandes villes et, de toute la famille, la mère accablée de misères et d'années, reste seule gardienne du foyer. Fidélité touchante, attachement patriarcal de ces cœurs de femme souverainement humbles et bons, qui n'ont vécu que de travail, de privations et de sacrifices !

J'aimais fraternellement ce jeune homme. Nous avons partagé le même pain, les mêmes travaux, les mêmes peines. Cette affection, comme je l'ai dit, était restée un mystère pour moi, car il avait scellé ses sentiments et ses pensées, tout ce qui n'appartenait pas essentiellement à sa vie de chantier, dans un silence absolu. Mais l'amitié, sœur de l'amour, vient souvent comme lui, spontanée, irréfléchie, sans regarder dans l'avenir ou dans le passé de ceux à qui elle se donne.

Jusqu'au jour où je revis Henry pour la dernière fois, je ne connus pas la véritable cause de ce long voyage et de la douleur qui avait

creusé sur son jeune front les rides précoces que j'y remarquai quand il revint.

Il arriva à Toulon vers la fin d'avril. A l'inverse de tous les ouvriers nomades qui prennent leurs repas et logent à l'auberge, il se choisit une petite retraite dans une bastide au bord de la mer.

C'est là que j'allai le voir et qu'il me raconta cette histoire empreinte de tant d'amour et de tristesse, tandis que le mistral remplissait le réduit de sombres harmonies et que le printemps luttait au dehors contre l'obstination de l'hiver attardé.

« L'amitié courageuse que vous m'avez vouée, les doux souvenirs de patrie dont vos lettres ont adouci mon exil ; enfin votre constance à m'aimer, à me consoler d'un mal que vous ignoriez, m'autorisent à vous faire cette confidence d'une vie que j'ai dérobée avec tant de soin à l'indifférence ou à la curiosité banale de nos camarades.

« Vous le savez, je suis né dans nos belles montagnes provençales dont les solitudes inspirèrent à l'enfance des rêves sans but et de folles aspirations que la réalité ne réprime et n'é-

touffe pas toujours à temps. A quinze ans déjà, des voix mystérieuses chantaient dans mon sein; l'attrait du silence et le dégoût pour les jeux de mes compagnons avaient fait d'alarmants progrès en moi et les forces de ma jeunesse, employées tout entières au développement de mon intelligence, avaient laissé mon corps souffrant et épuisé.

« Il y avait en moi un contraste qui effrayait ma jeune raison: c'était une précoce misanthropie en même temps qu'un immense besoin d'expansion et d'amour. J'avais bien ma mère qui était un ange de tendresse et de bonté; mais je ne pouvais, tout en l'adorant, donner le change aux deux sentiments qui envahissaient ma poitrine. C'était d'un côté l'amour filial, et de l'autre l'amour dont je vous parle, qui ne voulait pas s'immoler au premier. C'était un encens qui demandait un autel particulier pour s'exhaler.

« Je me souviens que nous vivions fort pauvrement, ma mère et moi, des bienfaits de notre curé et de l'assistance de quelques charitables familles, presque aussi pauvres que nous. Le travail ingrat et rude de ma mère ne

suffisait pas à notre subsistance. Je compris le devoir que ma position d'orphelin et de fils unique m'imposait. Je n'attendis pas que quelque officieux ami me fit sentir l'obligation du travail. J'embrassai ma mère et je partis pour la ville où je vins apprendre avec vous le métier de maçon.

« Pourquoi je choisis ce pénible état, de préférence à tant d'autres plus conformes à mes goûts et moins susceptibles d'éprouver ma débile organisation physique, je l'ignore. Comme dans toutes les autres circonstances de ma vie aventureuse, je suivis ma première impulsion sans m'inspirer d'aucun conseil étranger et fermant les yeux sur l'avenir. Ce qui, sans doute, détermina mon choix, c'est que ce métier s'offrait à moi dégagé des douloureuses épreuves de l'apprentissage, avec de poétiques dangers, des travaux variés à l'infini et des jours de soleil sur les toits. La vie du menuisier, du serrurier me semblait insupportable : toujours l'atelier, toujours l'établi ou la forge ; cette monotonie m'eût tué. Puis, dans ces métiers, je le répète, j'avais à subir l'apprentissage qui oblige l'enfant à vivre au milieu des brutalités

des compagnons et sans rémunération aucune pendant les premières années. Les maçons, en Provence, ont aboli ce noviciat barbare. C'est le commencement d'un grand progrès. Espérons qu'il s'étendra bientôt à toutes les professions et dans toute la France.

« Pauvre enfant des montagnes, je sentis bientôt que l'atmosphère des villes, jointe à l'application continuelle qu'il me fallait donner à ma profession, m'allait devenir funeste. Je songai avec terreur à ces végétaux qui vivent un siècle sous le soleil natal et qui, transplantés au loin, meurent étiolés au bout de quelques années. Mais le pieux souvenir de ma mère et l'amélioration que son existence attendait de mes bras, me soutinrent contre mes langueurs malades. Deux ans me suffirent pour devenir ouvrier et je pus, dès lors, lui faire parvenir le fruit de mes épargnes : si bien qu'un beau jour, au grand étonnement de ses voisins et du bon curé, elle n'alla plus leur demander la petite pension habituelle et qu'elle parut à la messe de Noël avec une robe neuve, toute rajeunie et toute fière.

Quelques années s'écoulèrent ainsi. Elles

furent les plus heureuses de ma vie. Je savourais la sainte satisfaction que donne le devoir accompli. J'avais presque apaisé dans le travail et dans l'étude mes aspirations sans but d'autrefois vers un idéal décevant. Mais l'amour que j'avais étouffé, sans l'éteindre, allait éclater au contact de la femme que Dieu choisirait pour l'accomplissement de ma destinée.

« Un jour, je carrelais une chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur une étroite cour. Le jour dorait les toits voisins; les passereaux saluaient le soleil de leur babil étourdissant et des myriades d'insectes s'ébattaient librement dans l'air calme et tiède. En face de cette fenêtre, il y en avait une autre plus petite, au-dessous de laquelle pendait, accrochée à un clou, une mignonne cage verte. Un joli serin des Canaries y chantait son extase au soleil qui daignait abaisser ses regards sur le mélodieux prisonnier au plumage d'or.

« Sur l'ardoise de cette fenêtre, des mains soigneuses entretenaient quelques rares fleurs dans des vases. Un rosier de Bengale dominait avec orgueil ce petit monde enchanté. Un géranium, trompé par la tiédeur des derniers

beaux jours, fleurissait comme en plein avril. Une verveine superbe étalait ses fleurs rouges en dehors du rebord de la fenêtre. Parfois, une guêpe au corsage noir, aux ailes nacrées, tombait enivrée du calice des fleurs et le gentil oiseau la happait au passage. Le petit Tantale gourmand regardait alors avec convoitise cette tonnelle en miniature tendue sur sa prison à jour et qui l'ombrageait comme une treille.

« Tout-à-coup, un grincement d'espagnollette interrompit ma contemplation. L'oiseau salua, par une rossignolade de joie, la main qui lui apportait les graines dorées pour la journée ; et la fenêtre s'ouvrant doucement, laissa voir, à travers la dentelle du feuillage, la blanche fée, l'Armide de ce paradis.

« Ces détails vous ont paru longs et puérils, sans doute ? Pardonnez-moi : toute ma vie est là.

« Je ne me suis jamais bien rendu compte de ce que j'éprouvai devant cette apparition. Je me souviens seulement d'un doux visage de jeune fille et de deux mains effilées comme celles des madones, qui secouèrent le rosier du Bengale et firent neiger les feuilles de leurs

pâles fleurs sur la cage verte. Ce fut un éblouissement. Après, il se fit des ténèbres dans ma vue, dans mon cœur et dans ma raison.

Je venais enfin de trouver un autel pour y brûler l'encens de mon amour. Ma vie était fixée. Satellite égaré, je venais de rencontrer l'astre autour duquel je devais graviter.

« Le lendemain à la même heure, Marie reparut à sa fenêtre, entourée de la même auréole de charme et de beauté. Je remarquai seulement en elle une pâleur étrange, un air de tristesse profonde et résignée. Par un mouvement instinctif que je ne pus réprimer à temps, je saluai la jeune fille. Un sourire plein de grace timide et d'étonnement naïf répondit à mon salut. Je ne sais comment nous liâmes conversation sur les fleurs, les oiseaux, le soleil, sur tout ce qu'elle paraissait chérir. Les premiers pas que je hasardai dans ce doux monde de l'amour sont restés à l'état de mirage dans ma mémoire. Nous parlâmes ainsi longtemps, à travers cette cour solitaire et silencieuse comme un parloir de couvent.

« Ce jour-là, elle broda depuis le lever du soleil jusqu'à midi, assise contre la fenêtre. Je la

voyais derrière l'avare feuillage de son petit jardin ; j'entendais le bruit de ses pieds lorsqu'elle se levait pour imposer silence au canari qui semblait, lui aussi, plus heureux et plus enivré que de coutume.

« La présence de Marie m'occasionna certainement de très reprochables distractions. Mes heures de causerie et de contemplation manquèrent à ma tâche. Je m'aperçus, du reste, avec un sincère désespoir, que j'allais bientôt l'avoir terminée et qu'en changeant de chantier, j'allais m'éloigner de Marie. Je prolongeai tant que je pus ce travail qu'on m'avait confié, cependant, à cause de ma célérité. Je le fis durer, je crois, une semaine : une semaine d'ivresse ! Pour la première fois mon patron se plaignit de moi, mais que m'importaient les reproches ! Mon cœur était fermé à toute autre sentiment qu'à celui qui venait de l'envahir. Je crois même que j'oubliai ma mère ! Lorsque Marie quittait sa place, à la fenêtre où mon regard la dévorait, je l'y faisais revenir immédiatement en chantant un air que, depuis, je n'ai plus pu entendre sans pleurer. Cet air, c'était le motif final de la *Lucie*, de Donizetti.

Il semble que l'âme, fatiguée de souffrir ici-bas, s'envole au ciel sur ces notes inspirées qu'Edgard chante avant d'en finir, par le poignard, avec toutes les douleurs de la vie. Marie semblait comprendre qu'en ne la voyant plus auprès de moi, je craignais de la perdre pour toujours. Aussi, dès le premier vers : *O belle âme amoureuse*, elle revenait s'asseoir à sa place et me rassurait par un regard plein d'ineffables promesses.

« Elle m'aimait donc ! et elle me le disait clairement en m'envoyant des fleurs qui, de tout temps, ont symbolisé l'amour : la verveine et la rose. Pressé de dévorer mon bonheur, comme si l'heure où je devais lui dire adieu était proche, je ne me contentai pas de cette assurance. Je voulus que la voix adorée épela à mon oreille les deux mots divins : Je t'aime. Un soir, j'allai m'agenouiller à ses pieds et je les entendis.

« Marie n'avait que sa mère, comme moi. Son père était mort. A l'aspect de cette vieille femme dont je ne soupçonnais pas même l'existence, tellement j'étais enivré, un frisson courut dans mes veines. Elle me reçut affec-

tureusement pourtant, elle savait pourquoi je venais. Je demeurai toute la soirée auprès de Marie. Je lui parlai longuement de ma mère, de mon pays, de mes espérances, de ma tendresse, de notre avenir à tous deux : mille folies !

« Je lui énumérai, sans m'informer de son consentement à l'hymen que je projetais, sans penser à la possibilité d'un refus de sa part, les ressources que je tirerais de mon intelligence, de mon activité, de mon aptitude et de ma solide affection pour le travail ; je lui dis que son amour triplerait mon courage et mes forces ; je lui bâtis, pour employer un mot du métier, un monde de bonheur qui n'attendait plus que sa jeune souveraine ; que sais-je encore ? Rien ne fut oublié de ce que la passion peut suggérer de plus persuasif. Marie souriait mélancoliquement à toutes ces choses heureuses, mais on eût dit qu'au moment où elle s'élançait vers cet avenir, un spectre la repoussait pâle, froide, brisée.

« Etait-ce un funeste pressentiment des jours maudits qui allaient venir ? Entendait-elle déjà cette mélodie navrante et sublime : *O belle*

âme amoureuse, s'adresser à son âme de fiancée ? Dieu le sait !

« A cette époque, une lettre du curé de mon village, m'apprit que ma mère, gravement malade, voulait m'embrasser avant de mourir. Le curé ajoutait qu'à l'âge de ma mère, les maladies pardonnent rarement et que j'eusse à me hâter d'aller, par mes soins et mes caresses, la défendre contre la mort ou, du moins, lui en adoucir les approches.

« Je lus cette lettre à Marie. Nous étions seuls. Elle était plus pâle encore que de coutume, mais elle me paraissait plus belle et plus aimante que jamais. Un reflet éclatant de la flamme intérieure qui semblait l'animer, jaillissait de ses regards.

« — Courez où votre devoir vous appelle, me dit-elle. Vous ne devez pas hésiter un moment entre votre mère mourante et moi.

« — Qu'allez vous devenir, lui dis-je, pendant mon absence ?

« Elle ne répondit pas et leva ses yeux sur moi comme pour me supplier de ne pas l'interroger et de lui obéir.

« — Eh bien, je partirai demain, ajoutai-je.

Mais avant de vous quitter, me sera-t-il donné d'entendre de votre bouche le serment que mon cœur et ma voix vous ont fait mille fois déjà ? Je vous aime tant, Marie, qu'il m'est bien permis de craindre de vous perdre et que vous devez bien me pardonner cette exigence. Vous n'aimerez que moi, n'est-ce pas.

« — Oh !.... fit-elle, comme blessée de la question.

« Mais je n'en tins pas compte.

« — Vous n'aimerez que moi ? répétai-je.

« — Eh bien ! oui ; je n'aimerai que toi, jamais que toi, cria-t-elle avec un transport qui m'effraya et me combla d'ivresse en même temps. Mais pourquoi vous en allez-vous loin de moi ? reprit-elle plus calme et soudainement triste. Ne t'en va pas, ne t'en va plus, cria-t-elle encore, cette fois tout en pleurs. Henry ! Henry ! pardonne-moi si je ne t'ai pas dit plus souvent que je t'aimais, si je t'ai affligé de mes langueurs et de mes tristesses. Mais qu'est-ce que je dis là, mon Dieu ? Je suis folle. Il faut que tu partes. Ta mère se meurt peut-être. Pars cette nuit même, au lieu d'attendre à demain. C'est un jour de gagné pour le retour.

« Je la tenais dans mes bras. Je la pressai contre ma poitrine où mon cœur battait avec violence. Mes lèvres déposèrent sur celles de la jeune vierge un baiser si long, si brûlant qu'elle en jeta un grand cri. Je m'enfuis éperdu comme un criminel.

« Ce cri n'a jamais cessé de retentir dans mon âme. Depuis cette soirée où je la vis belle à rendre jaloux les anges du paradis, je l'ai entendu tous les jours et toutes les nuits, comme j'entends d'ici l'éternel sanglot de la mer.

« Je marchai courageusement toute la nuit et le lendemain, à l'aube, je saluais les collines natales.

« Ma mère s'était presque subitement relevée. Une heure après l'avoir embrassée, j'écrivis à Marie :

« Dieu, en te donnant à moi, n'a pas voulu
« m'enlever ma mère. Il sait bien que j'ai as-
« sez d'amour pour vous rendre heureuses tou-
« tes deux. Ma mère est convalescente ; ma
« présence, mes soins et mes caresses vont lui
« rendre la santé. Je lui ai parlé de toi, de notre
« hymen prochain. Tu ne pourrais t'imaginer
« combien elle est joyeuse de ces bonnes nou-

« velles qui arrivent dans sa solitude par la voix
« de son enfant. Tu viendras bientôt, avec ta
« mère, visiter ces montagnes où j'ai grandi
« pour t'aimer. Nous y remercierons Dieu de
« notre bonheur. Nous parviendrons bien, je
« l'espère, à vaincre l'obstination que ma
« mère met encore à vouloir mourir dans no-
« tre chaumière. Nous l'emmènerons avec
« nous, dans notre petit ménage, et nous for-
« merons une seule famille que l'amour sancti-
« fiera et que Dieu, qui t'aime, comblera de
« ses bénédictions.»

« J'accourus auprès de Marie, plus riche
que jamais de jeunesse et d'espérance. J'avais
conquis l'avenir ! J'étais heureux.

« En arrivant à la maison de la jeune fille, je
remarquai des gens que je n'y avais jamais vus.
Il y avait sur leur figure quelque chose de mys-
térieux et de solennel qui me glaça. Cependant,
le canari chantait toujours au soleil du bon
Dieu, le rosier du Bengale s'était paré de deux
roses nouvelles, la verveine embaumait la fe-
nêtre. Tout était, comme avant mon départ,
doux et calme, plein de chants, de parfums et
de lumière.

« Quand je demandai timidement à la mère de Marie si sa fille reposait encore, elle me prit par la main et me conduisit dans la chambre à coucher de la jeune fille. A trois heures du matin, Marie s'était endormie du sommeil dont on ne s'éveille plus.

« Je me penchai lentement, sans larmes, sur le chevet de la vierge morte, et je déposai un second baiser sur ce front glacé que j'avais naguère embrassé brûlant. Quand je me relevai, sa mère me regardait avec une expression farouche et terrible.

« — C'est vous qui me l'avez tuée, me dit-elle. Maintenant laissez-moi seule avec elle pendant les quelques heures qu'il m'est encore permis de la garder.

« Je respectai cette douleur maternelle, mais elle m'atéra. Je partis, emportant cette injuste malédiction comme un manteau de feu. Voilà donc où devaient aboutir tant de projets et tant d'espoir ! Je courais à la vie, au bonheur et mon pied heurtait une tombe, la tombe de Marie.

« Alors, je maudis ma destinée et la vie, et je m'éloignai pour jamais de cette maison

en deuil, emportant, pour mourir avec lui, le secret de mon désespoir. Sept ans se sont écoulés depuis cette heure funeste. En vain j'ai voyagé, en vain la nature a déroulé à mes yeux ses beautés, l'art des hommes ses chefs-d'œuvre. Mort à toute joie, à toute admiration, j'ai passé, indifférent, près de tout ce qui fait la joie ou la gloire de ce monde. Maintenant, je reviens mourir aux lieux qui m'ont servi de berceau. Tant que j'ai pu travailler, je l'ai fait pour nourrir ma pauvre mère. Mes forces épuisées me trahissent aujourd'hui, et je ne puis plus lutter. J'étais né pour aimer, j'ai aimé : ma vie est finie. »

Un mois après cette triste entrevue, Henry avait cessé de vivre dans les bras de sa mère. Il mourut d'une phtisie dont il avait bu le poison sur les lèvres de Marie. Sa pauvre vieille mère, perdue pour le travail, subsiste, comme aux premières années de son veuvage, des bienfaits du curé et des aumônes de quelques familles généreuses. Ses voisins, jaloux du bien-être qu'elle tenait de son fils, l'ont abandonnée à sa douleur et à sa misère, ce qui fait dire tristement au bon vieillard

qui dessert la chapelle du lieu : que, chez les plus riches comme chez les plus pauvres, un des fléaux de l'humanité c'est d'envier toujours le bien-être d'autrui et de ne lui jamais pardonner le bonheur.



SOUVENIRS D'ALGER

Après quatre jours de navigation heureuse à bord du *Météore*, nous entrâmes, à onze heures du soir, par un calme magnifique, dans la baie d'Alger, ce péristyle de l'Afrique française, formé à l'orient par les falaises du cap Matifou et à l'ouest par les courbures gracieuses du cap Caxine. J'éprouvai un grand sentiment d'admiration pour le spectacle vers lequel le navire nous emportait rapidement, comme s'il eût compris mon impatience. Alger, éclairé depuis le port jusqu'à la Kasbah, ressemblait à un if immense planté sur le sable de la mer pour la

fêter. La population causait sur les terrasses blanches, buvait des glaces sous les arcades de la Régence, se promenait sous les orangers de la place du Gouvernement, en face de la Méditerranée, en face de la France !

Le lendemain matin, je débarquai de bonne heure à la Marine. Je traversai la belle rue de ce nom aboutissant à la Jénina, noire des flammes qui venaient de consumer ses entrailles, et je me trouvai, sans transition, au milieu des Juifs, des Maures et des Bédouins, des Espagnols, des Italiens et des Maltais, des Français, des Allemands, des Turcs, des Grecs et des Arméniens, croisant leurs pas, leurs cris et leurs costumes. Je n'avais jamais rien vu ni soupçonné de pareil. Je fus ébloui, comme par une irradiation subite du soleil. Tout ce mouvement, tout ce bariolage d'idiômes et de vêtements sortis des bazars de l'Europe et de l'Afrique, tous ces êtres pressés de s'entendre, de marcher et de vivre, passaient devant moi comme un torrent qui m'emportait émerveillé.

Mais je remarquai bientôt qu'il n'y avait au fond aucune fusion réelle entre tous ces hommes. Je m'en suis convaincu plus tard par une

observation plus attentive. Leur frottement continuel n'a pas détruit les aspérités de leurs caractères respectifs. Chaque nationalité est restée intacte au milieu des relations qui les rapprochent les unes des autres à chaque heure du jour.

A cette époque, il n'y avait encore de réellement français à Alger que les rues Bab-el-Oued, Bab-Azoun, de Chartres et de Mahon, la place du Gouvernement, celle de Mahon et celle du Marché, la plus gracieuse sinon la plus belle des trois. Dans les rues supérieures, c'était encore un mélange bizarre et laid de maisons arabes et de constructions françaises inachevées. Il existait alors à Alger une rage inouïe de destruction. Les maçons français et les manœuvres bédouins émoussaient leurs marteaux et fatiguaient leurs bras à démolir, mutiler ou transformer la vieille ville et les mosquées. Si Londres se plaint de son atmosphère de charbon, Alger n'avait pas à se glorifier de son atmosphère de décombres. Un de mes amis, homme de paradoxe, il est vrai, me disait que l'on ne pouvait se promener une semaine dans Alger sans avaler au moins une maison en dé-

tail. La difficulté de la digérer me mit en garde contre cette exagération, mais je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il était impossible d'échapper à ce repas réduit à des proportions plus humaines.

Il faut être juste pourtant, si on démolissait de tous côtés, on construisait partout, et la ville française sortait des cendres de la ville africaine.

La nouvelle ligne de remparts que l'on a édiflée et dont les fondations étaient déjà creusées en 1844, a fait d'Alger la capitale incontestée de la colonie. L'Alger arabe a subi le sort de ces villes dont l'Évangile a dit qu'il ne doit pas rester pierre sur pierre. Elle a perdu avec le temps l'aspect exclusivement militaire qu'elle étalait dans la première période de l'occupation. On y rencontre moins de soldats, presque plus de miliciens, et les places publiques, jadis plantées de guérites exclusivement, sont aujourd'hui plantées de magnifiques orangers.

Une autre particularité digne de remarque à Alger, c'est la profusion des omnibus. Sur ce chapitre, la civilisation a dépassé toute mesure. Il n'y a pas assez de place pour eux : c'est-à-

dire qu'il ne reste pas un pouce du pavé pour les humbles piétons qui n'osent s'aventurer sous les arcades au milieu des toilettes et des uniformes. Les omnibus et les caravanes de petits ânes appelés *bourricots*, affectés au transport des matériaux, à l'enlèvement des décombres, rendent les rues tout-à-fait impraticables. Ce déluge d'omnibus est un calcul habile des entrepreneurs de voitures. En s'emparant en plein de la circulation, ils ont contraint les gens qui tiennent à n'être pas écrasés, — naturellement le nombre en est grand, — à ne plus hasarder un pas en dehors des omnibus, lesquels sont ainsi toujours chargés à fond. Qui dirait pourtant qu'on arrive aujourd'hui à la fortune en menaçant de fractures ou en frappant de paralysie les jambes du public ?

Les choses en sont arrivées à ce point que les Mauresques même, jugeant toute protestation inutile, ne sortent plus à pied et se résignent à se promener en omnibus à la barbe du Koran, absolument comme des Parisiennes. J'en ai même vu qui ne descendaient de voiture qu'en déployant sur leurs visages voilés l'om-

brelle de nos élégantes. Le soleil d'Afrique en était cramoisi d'indignation.

Ces omnibus vous transportent où l'on veut, dans un rayon de douze lieues autour d'Alger. Ils vont constamment au galop. Ils me conduisirent ainsi d'Alger à Blidah. Comme nous faisons halte à chaque village, je visitai sur la route Delly-Ibrahim, Douérah, Bouffarik et Béni-Méred. Qui voit un de ces villages les voit tous. Tous ont la même physionomie militaire. Ce sont des camps. En France, nos villages n'ont d'autres murailles que les clôtures des cimetières. En Afrique, c'est tout le contraire. Les vivants ont dit : « Les morts n'ont pas besoin de protection. Les murailles, superflues autour des nécropoles, seront beaucoup plus utiles autour des habitations. » Cela peut être vrai au point de vue stratégique. Au point de vue du respect que de tout temps l'humanité a voué à ceux qui ne sont plus, c'est différent. Je ne saurais exprimer la tristesse qui me serra le cœur en découvrant, sur un mamelon éloigné d'une demi-lieue de Delly-Ibrahim, le cimetière de ce village. Il n'était abrité que par la croix, au milieu de popula-

tions qui abhorrent ce signe. Les cadavres de nos colons et de nos soldats, dont les sueurs et le sang ont fécondé ce sol, restaient ainsi exposés aux profanations des Bédouins, à la faim immonde des hyènes et des chacals. L'oubli et l'impudeur ont été poussés si loin par nous à l'endroit des sépultures, que, dans les faubourgs d'Alger même, les colons faisaient enlever les pierres des tombes musulmanes pour en construire des maisons. Quelle opinion les Arabes, témoins de ces sacrilèges, ont-ils dû avoir de nous ?

D'Alger à Douérah, la route court sur les épaulements de la chaîne du Sahel, contre laquelle Alger est adossé. Les croupes et les cimes du Sahel seraient très fertiles, à ce qu'on assure, mais la culture en est extrêmement pénible. Le Sahel est hérissé de palmiers-nains dont les racines plongent profondément dans la terre et dont l'extraction coûte de longs et ruineux efforts. Aussi de rares tentatives de culture y étaient-elles faites et les familles alsaciennes qui avaient entrepris ces rudes travaux, désespérant bientôt du succès, étaient descendues dans la Mitidjah dont les fièvres souvent

mortelles font chèrement payer l'étonnante fécondité.

Quand nous entrâmes dans cette plaine immense où tant de braves soldats ont succombé sous les fatigues de la guerre, sous les ardeurs dévorantes du soleil et de la soif, sous les funestes exhalaisons du sol et sous les balles des Arabes, l'aube se levait derrière les crêtes bleues du petit Atlas. Les hautes herbes, aux cimes desquelles l'araignée de la plaine avait tendu ses larges cocardes de toile, ruisselantes des perles de la rosée, ressemblaient à des tournesols d'argent. Des vols de perdrix rouges rasaient les broussailles; les poules de Carthage décrivaient de longues courbes vers Sidi-Ferruch; les peupliers de Bouffarik verdoyaient dans la brume blanche et la fumée des coups de fusil tirés de distance en distance par les chasseurs, jalonnait de spirales bleues l'atmosphère limpide et tiède. Toute cette nature magnifique avait un air de fête qui épanouissait le cœur. Je n'ai rien vu de plus beau. Quatre-vingts lieues carrées de plaine cultivée! D'un côté la mer et le rivage où les Français

débarquèrent en 1830, de l'autre, l'Atlas et Blidah, avec ses 20,000 orangers centenaires en pleine terre !

Bouffarik est bien l'oasis de la plaine. On y trouve une eau abondante et saine et les seuls arbres qui rompent la monotone uniformité de la Mitidjah. Les constructions y avaient même un aspect un peu moins caserne que celles des villes voisines. A Béni-Méred, on nous montra, au milieu des lauriers-roses et des lentisques, la place où le sergent Blandan, avec 22 hommes, soutint une lutte aussi glorieuse que désespérée contre 300 cavaliers arabes.

Partout du sang, partout des tombes ; mais aussi partout la gloire, partout le triomphe !...

Blidah n'est plus arabe, mais elle n'est pas encore française. La plus belle de ses rues, la rue d'Alger, n'était alors qu'un chemin poussiéreux, sans pavés, sans arbres et sans arcades. Cette ville était, avant la conquête, le rendez-vous des riches musulmans qui venaient s'y livrer aux voluptés effrénées de la chair. C'était la Gomorrhe de la Régence. Les Arabes l'appelaient *la prostituée*. Elle est admirablement située au pied des montagnes qui descen-

dent vers la Méditerranée et qui offrent, en cet endroit, la plus haute altitude de la chaîne. Les glaciers d'Alger sont établies sur ces cimes. L'Oued-Kebir, ou grand ruisseau, coule dans le lit d'un torrent asséché. Il alimente la ville et la ceint d'une guirlande de verdure et de fraîcheur. En quittant Blidah, on s'enfonce dans les gorges sauvages d'où pleuvent les cascates de la Chiffa, et les villages français qu'on rencontre jusqu'à Médéah ne sont plus que des postes militaires alignés avec une symétrie qui fatigue et désenchante.

Certes, l'Algérie est à jamais française. Je n'ose émettre aucun doute à ce sujet. Toutes ces localités sont donc destinées à un avenir dont on ne peut prévoir la limite. Mais la France a encore beaucoup à faire pour s'acquitter dignement de la mission que Dieu lui confie et qu'elle a acceptée. Il faut avouer, quoi qu'il en coûte à notre patriotisme, que, jusqu'à présent, ses efforts n'ont pas été très heureux.

Une autre excursion que je me rappelle avec plaisir est celle que je fis au sommet de la Boudjaréah. A deux lieues d'Alger, j'ai vu la

tribu arabe dans toute sa simplicité biblique. J'ai vu le Bédouin dans son misérable gourbi de chaume clôturé par des figuiers de Barbarie et par des aloès dont les tiges, pareilles à de grands candélabres, s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Je ne puis me défendre d'un souvenir d'admiration pour le panorama sublime qui se déroule aux yeux du haut de la Boudjaréah. Au nord et à l'ouest, la Méditerranée d'azur ; à l'est, le Sahel, étoilé de villas blanches comme des avalanches sculptées ; au fond, l'Atlas, grand rideau tiré sur les mystérieuses profondeurs du Sahara ; puis la plaine, puis le plateau, puis enfin Alger, comme une couronne de neige au front de cette féerie orientale.

En descendant de la Boudjaréah, je remarquai des ruines fraîches cachées dans un bois de cactus. J'interrogeai un pâtre arabe qui regardait mélancoliquement son maigre troupeau brouter le gazon brûlé. Je lui demandai quel édifice avait été renversé là. « C'est une mosquée, me dit-il. Tes frères y furent battus par les Croyants et, pour effacer leur honte, ils en ont effacé le glorieux témoin. On chante dans ma tribu cette défaite des *Roumi*. »

— Chante-nous cette défaite, lui dis-je.

Il entonna d'une voix gutturale, sur un rythme guerrier, une sorte de ballade que j'ai essayé de traduire ainsi :

A l'heure où sur l'Atlas bondissent les gazelles,
Cette mosquée avait réuni les fidèles,
 Quand, debout sur son blanc sommet,
 Le fervent marabout Achmet
Vit venir de bien loin, sur leurs coursiers rebelles,
 Les ennemis de Mahomet.

C'est la France
Qui s'avance
Contre nous.
Pas de larmes,
Mais des armes
Et des coups !

Alors, comme un troupeau que le danger rassemble,
Les guerriers musulmans s'étreignirent ensemble

Et s'écrièrent à genoux :

— Mahomet, combats avec nous !

Puis, comme on voit l'éclair jaillir d'un ciel qui tremble,
Le glaive sortit des burnous.

La mosquée
Attaquée,
Se défend,
Et son glaive
Se relève
Triomphant !

Et son visage exprima toute la violence, toute la férocité des passions africaines. Ah ! si ces passions n'étaient jamais surexcitées contre nous par nos exactions et nos maladroites ; si la France savait utiliser cette énergie et diriger cette force ! quel magnifique parti elle en pourrait tirer ! Quels trésors de courage et de dévouement elle mettrait ainsi au service de la civilisation et de l'humanité !

Sur la route de la Boudjaréah, on remarque les traces d'une touchante coutume arabe, qui tend à disparaître. Sous la domination turque, à chaque portail de villa, un auvent en tige d'aloès jetait sur le sol un carré d'ombre destiné au repos du pèlerin fatigué. Une coupe en bois suspendue au tronc d'un palmier, et un puits voisin toujours ouvert, offraient l'eau fraîche à la lèvre qu'embrasait la soif. On re-

trouve encore cette coutume patriarcale dans les tribus éloignées dont notre contact n'a pas tout-à-fait abâtardi les mœurs. Quelle admirable prévoyance, pourtant, animait les riches pour les pauvres, dans cette Afrique sur laquelle nous avons jeté superbement, comme un stigmate, le nom de Barbarie ! Où sont, sur nos grandes routes, les portails de château où le piéton trouve une oasis d'ombre pour secouer les fatigues de l'étape, la coupe et le puits pour se désaltérer ? Et pourtant, ni les arbres qui versent la fraîcheur ni les sources abondantes ne manquent à la France, tandis qu'en Afrique le sol, les plantes, les animaux et les hommes, les hommes surtout, souffrent de la soif. Alger même est une ville éternellement altérée. Heureux ceux qui ont un puits dans leur maison ! Sinon, ils sont exposés, comme la classe indigente, à boire des sangsues. A l'inverse des régions polaires où le froid paralyse la vie, l'Afrique surabonde de chaleur et de puissance, et l'exubérance de sève qui jaillit de ses pores peuple jusqu'à la goutte d'eau qui tombe du ciel. Des sangsues imperceptibles s'attachent à la gorge des chevaux et la dessè-

chent, comme ferait un tison ardent. Ces douleurs d'entrailles, sœurs du choléra, qui torquent les colons et qu'on attribue aux miasmes fiévreux de l'air, sont souvent causées par ces aiguilles vivantes qui se glissent dans le gosier avec l'eau qui les nourrit. Aujourd'hui, dans les villes et dans les camps, pour éviter ces accidents, il est rare qu'on boive l'eau sans qu'elle ait été tamisée.

Les Français, comme tous les peuples conquérants, prennent les vices des peuples qu'ils subjuguent plutôt que leurs vertus. Ils se sont cependant assimilés ici cet esprit d'hospitalité qui est une religion dans les tribus. J'aurais long à en dire si je voulais remercier tous ceux de nos compatriotes qui professent généreusement ce culte. Mais je me suis engagé à ne citer aucun nom et je me borne à constater avec orgueil ce fait qui honore la France algérienne.

J'ai, comme tous ceux qui ont vu Alger, assisté aux sacrifices offerts par les négresses et les mauresques à des génies qu'elles veulent apaiser ou se rendre propices. Ce sont d'ordinaire les femmes souffrantes, celles surtout at-

teintes de maladies incurables, qui viennent sur le sable de la mer répandre le sang des victimes. Les femmes du peuple sont partout les gardiennes fidèles des superstitions du passé. Ici, elles croient que des djhins, habitant les grottes souterraines des rivages, président aux destinées humaines. Les sacrifices qu'elles leur offrent consistent en volailles, en agneaux, en chèvres, selon le degré de leur fortune, l'intensité de leurs souffrances ou de leur foi. Un grand-prêtre, originaire, dit-on, de Tombouctou, prend les victimes, les lave dans la mer, les purifie avec l'encens brûlé dans une casolette. Pendant ce temps, la grande-prêtresse allume des cierges autour de la grotte sacrée dont les eaux ont la réputation, sinon la vertu, de guérir les douleurs contre lesquelles la science des hommes a échoué. Puis le sacrificeur tourne le couteau sacré vers l'Orient, en touche trois fois les malades, saisit la victime, l'égorge et arrose de sang le front ou les parties endolories du corps de ses ouailles. Elles supportent cette farce horrible avec une gravité et un recueillement profonds. Si la victime en se débattant dans les convulsions de

l'agonie se traîne jusqu'à la mer et va rougir de sang l'écume de la vague, le sacrifice a été agréable aux djhins ; les vœux seront exaucés et la joie se manifeste par ces cris si connus de tous ceux qui ont visité l'Algérie : *you , you , you !*

Le grand-prêtre se fait chèrement payer ses fonctions de sacrificateur : ce qui prouve qu'en tous lieux l'ignorance et la crédulité sont lucrativement exploitées. Quant à la forme même des sacrifices, elle présente une grande analogie avec les sacrifices de l'antiquité ; elle en est même la reproduction fidèle , et Dieu sait seul, lui qui en a permis la perpétuité jusqu'à nos jours, combien il faudra encore de siècles pour que le progrès abolisse ces puérides et révoltantes superstitions.

C'est sur les grèves de Bab-el-Oued, près du fort des Anglais, que ces scènes sanglantes se renouvellent tous les mercredis devant un grand concours de curieux. Les jeunes et jolies mauresques qui accompagnent leurs mères, y trouvent l'occasion de se dévoiler un instant et de laisser admirer leurs mains et leur visage blancs comme le lait, leurs ongles et leurs pau-

pières noirs comme l'ébène. Beaucoup d'entre elles parlent notre langue, comme presque toute la nouvelle génération arabe d'Alger et elles expliquent gracieusement le but de ces cérémonies aux Français qui se montrent désireux de le connaître. Les enfants des vétérans qui gardent le fort des Anglais, viennent, après les sacrifices, glaner sur le rivage les têtes des volailles décapitées. Ils s'en régalaient avec leurs familles, au grand désespoir des négresses fanatiques. On ne cite encore aucun exemple que les djhins s'en soient sérieusement fâchés.

Je me rappellerai toujours avec bonheur les belles soirées d'été passées sur les terrasses d'Alger, avec l'élite de la jeunesse française, au milieu des bouffées d'azur de nos cigares, que la brise emportait vers la rade bleue. Sur cette rade, se balançaient mollement les mâts du navire qui devait me ramener et à bord duquel je devais, comme sur le *Météore*, comme chez tous nos compatriotes algériens, retrouver cette politesse exquise, cette urbanité empressée qui nous font partout, à l'étranger, crier : « Vive la France ! »

FÊTES PATRONALES DU MIDI

L'été est une fête de six mois en Provence. Tous les villages du Midi consacrent, l'un après l'autre, trois jours de l'été à fêter la saison qui épanouit leurs fleurs, mûrit leurs moissons et leurs vendanges et ramène le calme sur leurs rivages. Ces traditionnelles manifestations de reconnaissance des méridionaux envers l'été ont lieu sous le patronage d'un saint choisi parmi ceux dont le nom figure au calendrier, du mois de mai au mois de septembre inclusivement. Aux premières bouffées du vent d'hiver, dès que les hirondelles reprennent

le chemin de l'Afrique, tambourins et galoubets se taisent sur la rive et dans les chaumières, et l'oubli le plus profond enveloppe les saints inscrits dans l'almanach, depuis la colonne d'octobre jusqu'à celle d'avril.

Nous voici aux jours de l'été, les plus beaux et les plus longs, car Dieu, dans sa sagesse infinie, a augmenté ces jours de lumière de toutes les heures qu'il retranche aux jours de souffrance et de deuil de l'hiver. Les chansons retentissent sous les pins mélodieux de nos grèves ; les danses foulent l'herbe des prés constellés, la nuit, de pâles lucioles et le jour de blanches marguerites, au milieu desquelles Obermann, le grand et mélancolique poète, a tant désiré de mourir ! Que notre plume soit aujourd'hui l'écho de ces cris joyeux et reproduise ces scènes étincelantes de soleil et de gaieté.

Aux premiers jours de juillet, les étrangers qui se promènent en attendant l'heure de visiter les vaisseaux et l'arsenal, entendent dans les rues de la ville la musique entraînant du tambourin et du galoubet indigènes. Au bout d'un instant, ils voient défiler, sous l'escorte

des sergents de ville, la *procession des joies*, ainsi composée : le porte drapeau, les portejoies, les tambourins, le président et les commissaires de la fête, les badauds émerveillés et les gamins qui gambadent. On nomme *joies*, les prix destinés aux vainqueurs des jeux. Cette institution remonte, dit-on, au roi René, de joyeuse et vénérée mémoire. Les prix sont invariablement une montre et un couvert en argent : ce dernier est le plus souvent en Ruolz ; un chapeau de soie, un drapeau et quelques écharpes de diverses couleurs. Au dessus de ce maigre bazar, suspendu autour d'un espèce de chapeau chinois, on lit sur un écriteau flottant et en orthographe non moins équivoque que le métal des *joies* : FÊTE PATRONALE DE X... : un petit port quelconque dont la population se compose moitié de charpentiers, calfats ou voiliers ; un quart de pêcheurs, et le reste de cultivateurs.

Le dimanche qui suit la fête échue dans la semaine, ouvriers de toutes professions, pêcheurs, marins, paysans, endimanchés de leurs costumes pittoresques, se réunissent sur le port. Ils viennent y recevoir les populations

voisines qui accourent à la fête, et les *joies* qui, après avoir été promenées dans tous les environs, reviennent en triomphe sur les pyroscaphes affectés au service de la rade. Les *joies* assistent à la messe où on les bénit. Ensuite l'aubade et un énorme bouquet sont offerts aux conseillers municipaux, paisibles et graves citadins, dont la florissante obésité contraste singulièrement avec l'allure des matelots, souples et fluets comme des mâts de perroquet.

Bientôt un bruit belliqueux de fanfares signale l'arrivée des *musiques* des différents villages, glorieux débris de la garde nationale, qui ont voulu survivre à la dissolution de leur corps pour prouver au monde l'immortalité de cette institution.

Les *musiques*, après de copieuses libations qui échauffent légèrement les rivalités d'artistes et de localités, se réunissent sur la *grande place* du village, ainsi nommée sans doute parce qu'elle est petite et unique. Les Provençaux tiennent des Grecs, leurs ancêtres, une haine invétérée pour la vérité, et s'ils ne l'ont pas noyée à leur tour dans un puits, c'est uniquement parce qu'en Provence les puits sont à

sec à perpétuité. Le concours musical s'ouvre au milieu de l'attention générale de ces naïfs auditeurs. Sur une estrade improvisée, qui se donne des airs de balcon antique, sont réunis le maire, les conseillers urbains et les arbitres choisis pour décerner le prix aux vainqueurs. Ce prix n'est rien moins que l'étendard de soie, bariolé de lyres dorées, qu'on a vu figurer plus haut, au second plan de la procession des joies.

Il est superflu de dire qu'après le concours, auquel le silence de la foule prête une solennité comique, les pauvres arbitres qui ont adjugé le prix sont accusés de partialité et que chaque musique est tellement convaincue de sa supériorité sur sa rivale couronnée, que, sans l'hospitalière intervention des gendarmes et des gardes champêtres, la lutte, toute virgilienne d'abord, se terminerait harmonieusement à grands coups d'ophycléïdes et de violons.

Pendant le concours, la foire a étalé sur le marché tous les ustensiles nécessaires aux travaux si divers de cette population laborieuse. Ici, ce sont des lignes, des hameçons, des filets de toutes sortes et de tout format; des

voiles, des avirons, des cabans pour la pêche de nuit ; plus loin, ce sont des araires, des charrues, des mannes d'osier, des brouettes ; — puis tous les colifichets que comporte le luxe modeste des petites localités.

Vers le milieu du jour, les tambourins, orchestre obligé de toutes les fêtes du Midi, annoncent l'ouverture des jeux de la *joute* et de la *bigue*.

Les jeux de la *joute* et de la *bigue* figurent à la place d'honneur dans les programmes des réjouissances publiques qu'on affiche à tous les angles de rues et à tous les grands mâts de navires. C'est par la *joute* qu'on commence. Une *joute* dans nos ports diffère presque autant d'une naumachie parisienne, que la Seine diffère de la Méditerranée. Toute la population y prend part. Des milliers de curieux remplissent le port, les tribunes élevées en face de la Mairie, ainsi que les pontons et les bateaux qui encadrent le champs clos.

Et de tous côtés on chante ce refrain populaire, aux accords duquel la *joute* elle-même a lieu :

Allegretto

Qu'a ga-gna la tar go, lou pa-
troun Vin-cent; è-mé sa lan-
cet-to n'a fa totun-ba cent.

Ce qui signifie : « Qui a gagné le prix de la « joute ? C'est le patron Vincent. Avec sa « lance, il a fait tomber cent jouteurs. »

Au milieu de l'arène voguent six grosses embarcations d'égale dimension, peintes trois par trois d'une couleur différente. Chacune d'elles contient douze rameurs, un patron, un agent de police, dix jouteurs, un tambour et un fifre, des plastrons en liège et des lances en bois, avec une pomme plate à l'extrémité. Au signal donné, les embarcations s'avancent l'une

contre l'autre, et dès qu'elles sont sur le point de s'aborder, les jouteurs grimpent, la lance au poing, sur une petite plate-forme qui domine une échelle inclinée en saillie sur la mer à l'arrière du bateau. La lutte est dès lors commencée. Avec quelle émotion les spectateurs en suivent les chances ! de quelles acclamations ils récompensent l'adroit vainqueur ! Par quels cris de réprobation et de colère ils réclament la punition de ceux qui doivent leur succès à une manœuvre déloyale !

Chaque fois qu'un lutteur *descend* son adversaire, on arbore un petit pavillon. Le joueur qui, à la fin de la joute, compte le plus grand nombre de pavillons, a remporté le premier prix.

Le jeu de la bigue a lieu à bord d'un ponton amarré bord à quai. A la proue et simulant un mât de beaupré, une longue bigue, inclinée de bas en haut, est suspendue sur la mer par un cordage fixé d'un bout à son extrémité et de l'autre, au sommet d'un mât vertical planté au centre du ponton.

Ce jeu commence immédiatement après la joute, à l'heure où le soleil ramollit l'épaisse

couche de suif dont la bigue est enduite. Le signal est donné par les tambourins. Un agent de la force publique est à bord pour faire respecter l'ordre et la discipline. La foule insensible, à force de curiosité, aux rayons tartaréens du soleil qui la brûle d'aplomb, encombre de nouveau les quais, obstrue les fenêtres et s'éparpille jusque sur les toits des maisons qui bordent le port.

Voyons, maintenant, qui sera le plus hardi ! qui commencera ? qui se dévouera, pour faciliter le chemin à ses rivaux, à lécher avec la plante des pieds nus le suif perfide qui cuit et ruisselle sur la bigue ?

« Ah ! le voilà ! le voilà ! »

Et ces cris sont à peine poussés que le bigueur a disparu dans la mer avec son grotesque chapeau tricolore et son pantalon de papier qui surnage. D'immenses éclats de rire ont accueilli sa chute fanfaronne.

« A un autre ! à un autre ! »

Et chacun de rire ou d'applaudir, selon que le *bigueur* se précipite gauchement et tout épouvanté, ou tombe avec majesté, laissant

lire sur son visage l'espoir d'une prochaine revanche.

Mais voyez celui-ci ? il est arrivé aux deux tiers de la route.... L'orgueil, la convoitise rayonnent dans son regard. La foule halète ; elle semble suspendue aux semelles du bigueur. — Encore un pas !.... encore un ! courage !.... il lève déjà la main pour saisir la toison d'or..... et paouf ! Le bruit d'un corps qui plonge rompt le silence général et l'eau que cette chute a fait jaillir retombe en perles étincelantes et froides sur les curieux placés aux premières loges.

Enfin, après une heure de tentatives infructueuses, un bigueur au visage sévère, noir du goudron dont il enduit les flancs des navires, s'avance gravement vers le ponton, monte sur le mât oblique, s'y recueille un instant et promène un regard de pitié et de dédain sur tous ses devanciers malheureux qui grelottent autour de lui. Puis, d'un pas ferme et sûr, il franchit la distance qui le sépare du but, arrache d'une main aussi sûre que son pied, le pavillon qui flotte à l'extrémité de la bigue et le brandit sur sa tête !

C'est le signal de la victoire, et les applaudissements frénétiques qui partent de tout côté proclament le vainqueur à la ville et à la rade.

Nous n'avons pu accepter, comme présentant quelques probabilités, aucune des traditions que nous avons recueillies sur l'origine de cette naumachie qu'on appelle la *bigue*. Nous ne pouvons non plus y applaudir. L'empreinte bien prononcée que cet exercice porte des goûts particuliers de nos populations maritimes, ne justifie pas, à nos yeux, la tendance de quelques maires à le perpétuer. Les jeux publics des Grecs et des Romains stimulaient au moins les passions et les instincts guerriers du peuple, et la barbarie de quelques-uns de ces jeux était rachetée par leur but ou leur éclat. Le jeu de la bigue n'est pas beau, tant s'en faut ! et il ne stimule aucune noble passion parmi ceux qui s'y livrent. Les vainqueurs n'y gagnent qu'un chapeau de six francs ou une écharpe dont ils ne savent que faire ; les vaincus n'y gagnent que des huées. Ne pourrait-on pas instituer pour le peuple, ne fut-ce que par respect pour sa dignité, des réjouissances plus saines et plus utiles que ces *bigues*, ces *mâts de cocagne* où

il risque bras et jambes, se vautre dans le suif ou plonge dans l'eau nauséabonde de nos darses ?

Les bigueurs qui arrivent au but après que le premier y a choisi le prix le plus important, n'excitent plus que médiocrement l'intérêt. On attend alors avec impatience le coup de canon annonçant l'entrée en lice des canots de l'escadre, convoqués à une régata solennelle, et dont les avirons, reluisant au soleil, se brisent parfois sous la vigoureuse impulsion des rameurs.

A la bonne heure ! voilà un *jeu* où la victoire enorgueillit à bon droit les vainqueurs.

Dès que la nuit est close, le port s'illumine comme par enchantement, et, sur les bords du golfe, au milieu des pins embaumés qui mêlent leurs parfums aux senteurs amères des algues marines, l'orchestrè appelle les jeunes gens à la danse, dans la *salle verte*, ainsi nommée à cause des guirlandes de verdure qui la décorent. Et Dieu sait combien de doux baisers se dérobent ou se donnent, combien d'intrigues amoureuses se nouent au son des quadrilles infatigables qui retentissent jusqu'au

lever du soleil, pendant que les vieux marins se racontent leurs voyages, pendant que les patrons vantent leurs pêches miraculeuses aux paysans, et qu'il s'établit ainsi, aux yeux de l'observateur sérieux, une communion fraternelle entre l'agriculture et la navigation.



TABLE

DES

MATIÈRES

	Pages.
Le Massacre d'un ami	4
Désaugiers.	30
Un Canonnier du <i>Romulus</i>	52
Physiologie de la Toux	77
Azéla ou la Beauté.	92
Fêtes populaires du Midi. — La St-Jean.	108
Des Sablettes en Chine, Via-Marseille .	113

Chasse au Sanglier dans les forêts de Laverne.	166
Le <i>Lycurgue</i> aux Dardanelles	189
L'Incendie du Mourillon	209
Fêtes populaires du Midi. — Noël	221
Silouette le Gabier.	233
Saint-Mandrier	252
Marie	271
Souvenirs d'Alger	290
Fêtes patronales du Midi.	308





thèque
d'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



002502663b

CE PQ 2382

.P88 1867 V006

C00 PONCY, CHARL OEUVRES.

ACC# 1381552

